

452

①

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES

BOITES DE SPA

27.

1865-85
Industrie des boîtes de Spa

Voici quelques détails peu connus sur la fabrication des ouvrages de Spa :

La fabrication dont il s'agit est connue depuis le milieu du XVIII^e siècle. A cette époque, si brillante pour Spa, fréquenté alors par une société d'élite, la confection de ces ouvrages n'était pas regardée comme une industrie; elle était, pour ainsi dire, l'apanage de quelques familles qui la cultivaient comme un art. Aussi leurs productions avaient-elles un cachet de distinction et d'élégance tout à fait remarquable. C'étaient des miniatures faites avec beaucoup de soin et de goût. Quelques peintres dans ce genre étaient fort estimés et regardés comme des artistes. Leur cabinet (on donnait ce nom à leur magasin) était visité par les étrangers, qui donnaient un très haut prix de leurs productions.

Les peintres les plus célèbres d'alors furent Leloup et Gernay. Le premier descendait de l'ancienne famille des Leloup, fondateurs de Spa; on l'avait surnommé le DAPHIN (Dauphin), c'est à-dire l'unique. Il reproduisait, avec un très bon sentiment de la nature, à l'encre de Chine, des vues et paysages des environs de Spa. On a de lui beaucoup de dessins sur vélin, fort recherchés des amateurs.

Gernay s'était formé à Paris. Il reproduisait avec beaucoup de délicatesse les sujets en vogue à cette époque, les scènes galantes de Boucher, ainsi que les pastorales de Beughem. Ses peintures sont traitées avec beaucoup de soin. Les fonds de paysage et les draperies à l'encre de Chine pointillées, les chairs haussées en couleurs offraient un ensemble harmonieux. Il était très amoureux de son art, refusait souvent de vendre celles de ses peintures qu'il trouvait les mieux réussies. On en donnait un si haut prix que souvent il se contentait de vendre quelques boîtes pendant la saison.

La révolution française et l'empire anéantirent complètement Spa, ainsi que son industrie. La ville abandonnée des étrangers, fut réduite à une complète misère, et les propriétaires d'hôtels (la seule fortune de Spa) se trouvèrent hors d'état de payer les contributions dues à l'Etat. Beaucoup de familles émigrèrent en Russie.

Lors de la réunion de la Belgique à la Hollande, Spa se releva, ainsi que son industrie; mais celle-ci avait perdu tout à fait son cachet artistique du XVIII^e siècle

VILLE DE SPA
LEGS A
ALBIN BODY

1

ALBIN BODY

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES

OUVRAGES PEINTS

DITS

BOITES DE SPA

74
BOD

LIÈGE

Imp. LÉON DE THIER, boulevard de la Sauvenière, 10

1898

(1) L'on me fit à l'occasion de
 mon petit volume un grief, de cette constatation
 que cette décadence avait été signalée 15 ans
 auparavant dans le discours d'ouverture
 de l'exposition des tableaux, prononcé par
 le duc de Leuchtenberg.

(Voy. la feuille intitulée Les Nouvelles
du Canton, n. 1 du 4 juillet 1883 page 3
 pour un complément d'infos)

L'heure est venue, à ce qu'il nous semble,
 d'esquisser l'historique d'une industrie dont le
 déclin s'accuse depuis quelques années, avec une
 évidence telle qu'on peut prévoir sa disparition
 complète à brève échéance. (1)

La décadence de cette fabrication — jadis
 prospère — à laquelle, après ses fontaines miné-
 rales, Spa dut sa célébrité, tient à des causes
 diverses.

C'est, d'une part, les multiples découvertes de
 la photographie, de la chromolithographie qui ont
 porté un coup mortel à l'art du peintre enlumi-
 neur. Comme aussi la concurrence, née de tous
 ces articles dits de Vienne et de Paris, dont les

fabricats sont empruntés à la galvanoplastie, à la maroquinerie, à la céramique. Et enfin l'importation, en Europe, des menus bibelots peu coûteux de la Chine et du Japon.

C'est, d'autre part, l'introduction de matières nouvelles, telles que l'ivoirine, l'ébonite, la cellulose, venant remplacer le bois dans la confection de notre petit mobilier; de même que la substitution des procédés mécaniques, au travail manuel, dans la tableterie.

Nous avons fait allusion tout à l'heure à la renommée qu'eurent autrefois les *bois de Spa*. Rares sont nos concitoyens de la génération actuelle qui se doutent de l'importance de nos produits et quelle activité déployèrent nos ateliers, au cours du dix-huitième siècle.

Aussi sommes-nous persuadé qu'en bien des points, le travail que nous offrons ici aux curieux des choses du passé sera une révélation.

Chapitre I.

Origine de notre industrie. — Les premiers objets fabriqués. — Ils sont qualifiés: *Ouvrages de Spa*. — Les premiers ouvriers. — Jolités de Spa. — Les objets de parure féminine, en crin. — Connaissances techniques des peintres. — Les toiletteurs. — Les Dagly. — Nature des objets dans la dernière moitié du XVII^e siècle. — L'art de l'incrustation dans le petit mobilier spadois. — Imitation des laques de Chine. — Application du vernis aux fabricats (1689). — Ce qu'ils sont. — Orangettes et cadrans des buveurs d'eau. — Commerce des jolités à Aix-la-Chapelle. — Les devises et rébus.

C'est bien évidemment dans la fabrication des cannes ou bâtons de promenade qu'il faut chercher l'origine de notre industrie des objets peints et vernis.

Les premiers étrangers qui vinrent à Spa sentirent le besoin de se munir de cet appui; le caractère accidenté de notre région, le manque de chemins et de routes, la nature caillouteuse du sol, enfin, leur en firent une nécessité (1).

Le bâton, en patois wallon *bordon*, qui ne consistait au début qu'en une simple canne ni décortiquée, ni dégrossie, mais presque toujours à poignée en forme de crosse, ne tarda pas à être enjolivé au moyen de dessins ou de couleurs (2). Les bobelins qui, pour la plupart, étaient de la classe la plus élevée, et au nombre desquels figuraient beaucoup de dames, suggérèrent sans doute aux fabricants l'idée de peindre ainsi ces cannes.

Au dire de quelques écrivains, ce fut sous

(1) Dans son curieux ouvrage, Joachim Junius faisait cette remarque spirituelle que tout individu, qui, chez lui, était seulement *bipède*, devenait *tripède* à Spa; autrement dit que tout le monde s'y servait de canne: les malades pour affermir leurs pas chancelants, les valides afin de parcourir sûrement les chemins semés d'écueils, de cailloux, et d'escalader les montagnes. (*Aquarum Spadanarum gryphi sive anigmata*, MDCXIV).

(2) La Bruyère, dans ses *Caractères*, p. 55, parle des cannes torsées que l'on faisait à Sparte.

Louis XIII seulement qu'on vit, pour la première fois, les gentilshommes se servir de la canne; sous Louis XIV, elle devint plus haute et surtout plus fastueuse. Les femmes n'en voulurent pas laisser le monopole aux hommes, et les élégantes de l'époque se plurent à s'en servir, en l'ornant de beaucoup de rubans.

Si cela est exact, — et nous avons tout lieu de n'en point douter, — la mode d'user constamment d'une canne pour les gens du bel air aurait pris naissance dans les villes d'eaux pour se propager de là à Paris.

Et, en effet, on fabriquait des cannes à Spa dès avant le dix-septième siècle, et nos magistrats en faisaient présent aux différentes personnes dont ils croyaient pouvoir réclamer les bons offices ou la protection (1).

Les artisans qui constituaient le métier des *bordoni* (2), bourdonniers, étendirent bientôt le champ de leur activité, et confectionnèrent d'autres petits ustensiles ou meubles également utiles,

(1) 1600. « Donné deux bastons à sergent-major d'Espagne, à Verviers » (Comptes du bourgmestre.)

(2) « Jean de Bru, tésmoins ajournés, déclare d'avoir veu ung personnaige combattant à l'encontre d'ung faiseur de bourdons nommé le Brodier, le dit *bordon* soy défendit ». (Enquête criminelle de 1607.)

tels que des soufflets (1620), des brosses ou escouvettes (1621) ⁽¹⁾ et des passettes ⁽²⁾.

Pendant la première moitié du dix-septième siècle, c'est dans ces rares objets que consiste la fabrication des *ouvrages de Spa* ⁽³⁾, ainsi qu'on les qualifie déjà. Les cannes restent néanmoins l'objet de débit par excellence. Et les comptes des bourgmestres abondent en mentions de bastons ou de *bordons de Spa* achetés par eux pour être offerts à des personnes de distinction ⁽⁴⁾. Ces bâtons variaient de prix et de formes. Il y en avait depuis 15 patars jusque 4 florins; et ils étaient faits — ainsi que nous l'avons dit — en forme de crosse, c'est-à-dire à crochet ou munis d'une pomme. Il

(1) Des soufflets pour activer le feu et des escouvettes pour balayer les cendres de l'âtre.

(2) 1621. « A Johan le Dagelier, pour des soufflets, faits présent à Mgrs Smalchin et Laufeld, 19 flor. B. B. »

1630. « A Jean le Dagly, pour un soufflet et une breuse pour faire présent à la Princesse d'Orange estante à Spa, 15 flor. B. B. »

1642. « A Jean le Dagly, pour une passette pour M^{me} de Franchimont, 24 patars, » etc., etc.

(3) 1630. « J'ay baillé à la Cornette du Sgr Vittée des ouvrages de Spa, pour 2 patacons. »

(4) 1632. « Pour deux bordons de Spa, pour M^{lle} de Linden, 45 patars. »

1620 avoir fait présent à la comtesse
d'Anhalt de 2 bastons de Spa. (Archives)

s'en trouvait aussi dont l'extrémité était munie d'une pointe de fer.

Dans une vente aux enchères qui eût lieu en 1637, se trouvaient cités : « deux faz de bordons de » plusieurs sortes non achevés; plusieurs autres » blancs bastons d'espine et de meslée. Nombre de » macquettes et de petta à virolle. » ⁽²⁾

Le métier de fabricant de cannes était alors des plus lucratifs, faut-il croire. Car nous voyons des étrangers venir s'établir à Spa en cette qualité. Témoin cette requête trouvée dans nos archives. « Reçu avons l'humble suppliche de » notre cher et aymé Franck Collin de Vervier » contenant comment il désireroit, soubz notre » bon plaisir, dresser au pied du cimetièrre de » l'Eglise de notre village de Spa, une petite » boutique pour y exercer son art et mestier de » bourdonnier; sicque luy seroit nécessaire en » accense perpétuelle, une demy verge petite » d'aysemence à prendre.... »

La pièce est du 17 septembre 1645.

Nous ignorons le sort qu'eut la suppliche de Collin. En tous cas, si sa demande fut agréée, il y eut de quoi faire crier ses confrères au privilège.

(2) Le mot wallon *peta*, qui n'est plus en usage à Spa, était le bâton à virole muni d'une pointe de fer.

Il ne s'agissait de rien moins que de s'établir tout à proximité du Pouhon, la source fréquentée par tous les étrangers.

Au nombre des ouvriers du métier des *bastonniers*, cités à cette époque (1600-1650) dans les comptes des bourgmestres, le premier en date et le plus important était Jean le Dagly (1608). A côté de lui venaient: Jehan Collin (1622), Quellin Franck (1632-1635), le même que Franck Collin cité tout-à-l'heure, probablement. Puis Gilles Collin dit de Beurieux (1636), Jean le Dagly le jeune (1645) et Quellin Defaaz (1650).

Les Dagly étaient originaires du pays de Herve; l'un d'eux, Hubert, vint se fixer à Spa vers la fin du seizième siècle ⁽¹⁾, et y fit souche d'individus nombreux ⁽²⁾. Il avait épousé le 9 février 1593 la

⁽¹⁾ Dans une pièce manuscrite de l'an 1680, nous voyons les sieurs Alexandre Storheaux, âgé de 88 ans, Pacqueau Brixhe, bourgmestre, âgé de 83 ans, Collin de Beurieux, âgé de 80 ans, déclarer qu'ils ont bien connu Hubert le Dagly, qui était venu à Spa du bourg de Herve ou de sa dépendance, au duché de Limbourg, pays du Roi, « pour habiter et se fonder dans ce bourg de Spa. »

⁽²⁾ Le nom de Dagly, qu'on trouve orthographié tour à tour Dagliari, Daguelier, Daguely, Daclye, Daglie, est actuellement éteint. Le dernier du nom est décédé il y a quelque 30 à 40 ans.

(1) Remise dans son Hist. du Ban de Jalhay, 2^e partie p 82. cite un peintre de Spa. Beurieux

filles de David Fléon, et eut pour fils aîné Jean, cité plus haut.

Nous parlerons tout-à-l'heure du plus célèbre d'entre eux, Gérard.

Les Franck furent également une famille de peintres estimés ⁽¹⁾.

Aux seizième et dix-septième siècles, les œuvres produites par les ébénistes, les tourneurs, voire même par les luthiers, s'appelaient des *jolités* ⁽²⁾. Au dix-huitième, on entendait par ce même mot les menus objets du ressort de la marqueterie, de l'incrustation, de la tabletterie.

⁽¹⁾ « M. le baron de la Rousselière possède un cabinet en ébène, dont les peintures sont attribuées à l'un des membres de la famille des Franck. » (*Le Meuble*, par A. de Champeaux. Tome II, p 30.)

⁽²⁾ La profession de fabricant d'instruments de musique comportait aussi la connaissance de la peinture et même de la sculpture.

Déjà Hemricourt employait le mot *jolietis* pour désigner les peintures et ornements dont étaient enrichis les écussons des Seigneurs qui devinrent plus tard les écussons d'armes. (*Bulletin de l'Institut archéologique*. T. XV, p. 12.) Au XVII^e siècle, il est synonyme d'atours. « Les atours et les jolivetez que je mets sur mon chef. » *Alphabet de l'Imperfection et malice des femmes*, par Jacques OLIVIER. Paris, 1630, p. 273.

Or, durant ces mêmes époques, on appliqua ce terme, non-seulement au petit mobilier en bois peint fabriqué à Spa, mais encore à de mignons articles de parure féminine, également confectionnés en notre bourg. On nous permettra d'en parler incidemment, afin de n'y plus revenir.

Il s'agit de bagues, bracelets, chaînes, boucles d'oreilles, carquants, chapelets, croix, et même de paniers faits au moyen de crins de cheval, teints en différentes nuances. Ces bijoux firent à Spa l'objet d'un trafic au moins égal à celui des bibelots en bois peint. Et c'est par quantités incroyables que le magistrat en achetait pour les offrir (1).

(1) 1600. « Vient à Gouzar la somme de 28 florins liégeois pour avoir fait et délivré une chaîne et des bracelets de poilhe de cheval, pour en faire présent au maistre de camp qui estoit à Verviers. »

— « A Jehan le Dagly 18 flor. liéq. pour une chaîne et des brachellets de poilles fait présent au mesme. Vient à Gielette Choure pour chaîne ci-dessus pour le maistre de camp. » (Comptes des bourgmestres.)

— 1622. « Donné une chaîne à M^{me} d'Anhalt avec des pendants d'oreille 4 fl. Idem à une des demoiselles 1 fl. » — « A l'autre des demoiselles une paire de braslets et un carquant 1 fl. 10. » — « Idem dix dou-

Leur vogue dura jusque près de la fin du dix-huitième siècle. Chose curieuse, les mêmes marchands qui vendaient les objets en bois peint, débitaient aussi ceux en crin. Seules, les femmes

zaines de bagues fines, 1 fl. 20. » (Estat d'Aug. de Berinsenne.)

— 1631. « Pour des chaînes, des chapelets et bagues, 11 rixdal 1/2. » (Ibid.)

— 1648. « Fait présent au Sr Walrand député par le Prince à Spa, de 2 ducats 4 douzaines de bagues et 2 paires brasselets à deux parrements qui ont coûté 14 fl. 12 patars. » (Estat de Collette Fraipont, bourgre de Spa.)

— 1651. « A Noël Defaz jeune, pour plusieurs douzaines de bagues de Spa et de brasselets pour envoyer au général Faber. 14 fl. »

— 1656. « Au baron de Chatelet (Chasteler), 2 douzaines de bagues, 2 pendants d'oreille, un collant, 3 fl. Item 3 douzaines d'anneau. » (Comptes de Sclessin, bourgmestre.)

— 1659. « Payé pour 4 douzennes de bacques de Spa audeseur de celles livrées, que l'on a fait présent aux jeunes barons de Linden, 9 fl. » (Estat de Guill. Brodure, bourgre.)

— 1660. « A la veve Marie Hubert, pour bacque et brasselets delivrés pour donner aux jeunes barons de Linden. 3 fl. 4 pat. »

— 1668. « Le Sr Rondelet rapporte qu'à son parte-

s'employaient à cette fabrication, dont notre bourg avait alors — croyons-nous, — la spécialité. Mais il est douteux qu'il l'ait conservée, car, en 1677, nous voyons une corporation religieuse de Rure-

ment, les demoiselles, filles de M. le baron nostre gouverneur, luy avaient enchargés de requérir les bourgeois de leur envoyer des bracelets et bagues de Spa. Délivré à ceste fois audit Sr Rondelet des bagues et brasselets pour 2 patacons. » (Estat de Noël Defaaz.)

— 1674. « A M. d'Isola quatres mandes de crin 12 fl. 12 pat. douze douzaines de bagues, quatre paires de bracelets, 16 fl. une douzaine de croix 18 pat. »

— 1675. « Fait présent de jolitez de Spa à comte de Chavagnac; nous avons acheté 4 mandes de crin, 2 grandes, 2 couvertes 27 fl. B. Neuf paires de bracelets 8 fl. 5 pat. Trois coulants pour 3 fl. douze douzaines de bagues, 3 fl. » *8 paires de jolitez de Spa.*

— 1676. « Fait présent de bagues avec des lettres. » (Il s'agit probablement d'initiales.)

— 1677. « Donné une banse de poilhe de cheval. » *5 fl. 6 s.*

— 1703. « Acheté chez Remacle Dagly, deux paires de bracelets et deux paires esclavages, 12 fl. »

— 1753. « A Pierre et Barbe Gernay, pour deux douzaines de colliers doubles, 28 francs. — Une douzaine de paires d'oreillettes pour 4 francs. — Une douzaine d'aigrettes pour 3 francs. — Une douzaines d'étuis en mignature, 30 florins. — 3 tabatières en mignature, 8 fl. 1/2. »

*1703 10th Bagues et bracelets faits présent
au Duc de Marlborough.*

*1688 Fait présent au gouverneur de Luxembourg logé
à la Sommelette d'une mande de crin de cheval de 5 fl.*

monde chercher à obtenir le secret de cette petite fabrication pour l'introduire dans son couvent ⁽¹⁾.

Ces objets de parure étaient aussi entremêlés de perles en verre de différentes couleurs. Le médecin J. P. de Limbourg, dans ses *Nouveaux Amusemens*, parlant des achats faits « dans les boutiques

(1) Ruremonde, 7 octobre 1677.

Avec la permission de notre R^{de} Mère,

Mon très-cher frère,

Je crois qu'aurez reçu ma reponce et que ferez nos excuses à la fille Marie Jaspar come je vous ai requis. Et come vous m'avez tesmoigné tant de courtoisie en votre derniere lettre je ne refuse pas l'offre que me faite de votre service, mais me fiant en votre amitié, je vous importuneray de nous envoyer du crin de cheval et prie d'en apprester de chaque couleur un peu; c'est pour s'en servir à quelque *jolité* et il seroit possible que mon frère pourroit avoir quelque petit monstre de teinture pour teindre le crin du cheval afin qu'en puissions faire venir d'Anvers. J'envoi ceste par Arnold Piron qui vient souvent icy; suppliant mon cher frère d'avoir la bonté de nous l'envoier par luy et recomande particulièrement que la monstre de la teinture rouge soit avec. Ce que je serai attendante et me diray à jamais. Votre très affectionnée sœur et humble servante,

Ste Marie de l'Assomption,
pénitente Récolletine indigne.

de vernis et de colliers » par les personnages qu'il met en scène, dit :

« On parcourut plusieurs boutiques de galanteries et de colifichets... Chez les Faiseuses de colliers, on acheta des paniers d'ouvrages (à ouvrages plutôt), des Colliers, des Aigrettes, des boucles d'oreilles, des bracelets, le tout fait de perles artificielles ou de petits grains de verre de Venise, entremêlés de cannetille ou d'ornemens de fil d'or et d'argent; il y a de ces ouvrages qui sont très-jolis avec des desseins et des chiffres de différentes couleurs. On y prit aussi une quantité de petits anneaux ou de bagues faites de crins, teints de diverses couleurs, entrelacés avec dessein; ces bagues sont faites dans la dernière perfection, ayant la plupart une devise très-distincte, en lettres formées de mêmes crins; [ces ouvrages sont l'occupation de quelques Filles de Spa qui sont si pressantes pour les faire acheter qu'on ne peut guères s'en défendre et on les achète d'autant plus légèrement qu'ils ne sont pas fort chers]. Les bagues se vendent par paquets d'une douzaine, à dix ou douze sous le paquet. » (1)

Et le spadois Longrée, dans ses souvenirs iné-

(1) P. P. de Limbourg. *Nouveaux Amusemens de Spa*, 1763, p. 383.

dits, racontait que « des marchands italiens, de » thériaque pour les enfants, et d'estampes, » venaient apporter des perles en verre de Venise » et prendre en échange les colliers, les bracelets, » les fleurs que faisaient les jeunes filles de Spa. » (Une occupation qui rapportait pas mal aux » femmes qui s'adonnaient à ce travail). A certaine » époque, sous la domination espagnole, ce » commerce fut assez important. La dernière dame » qui s'occupa de cette fabrication, est la grand- » mère de M. Auguste Dechesne. Ce commerce » tomba tout-à-coup et ne reprit jamais. » (1)

L'assertion finale de Longrée est contredite par un souvenir qui nous est personnel. Un octogénaire, M. H. Bastin, autrefois percepteur à cheval des droits réunis, sous le premier Empire, nous a raconté dans notre enfance, avoir connu en notre bourg, durant l'émigration, des dames françaises appartenant à la noblesse, qui, pour échapper à la détresse, confectionnaient des bagues en crin de différentes nuances, avec des initiales et même des devises.

Essayons de donner quelques indications sur les procédés employés, au début, par les peintres spadois. Ils étaient — on le conçoit — d'un art

*(1) Barthélémy Joseph Longrée peintre né en 1789
était fils de Barthélémy Longrée né à Huy*

tout primitif, et leur peinture n'était que monochrome. Ils se bornaient, pour le dessin, à tracer uniquement le contour des figures: hommes, animaux ou nature morte. Un nombre restreint de hachures, et, de-ci de-là, quelques traits servaient à accuser les formes.

En ce qui concerne les vues ou le paysage, ils n'avaient évidemment aucune notion des règles de la perspective, et ils ignoraient les ressources de la dégradation des tons. Tout paraissait, peut-on dire, placé au même plan, car ils ne se servaient que de teintes plates. Quant à la forme ou à la structure, ou simplement au genre d'objets fabriqués à cette époque, nous sommes renseigné par les comptes des bourgmestres, d'une façon assez vague, il est vrai. Cependant, on peut inférer, par les rares détails dont ces mentions sont accompagnées, que la tableterie était arrivée à un degré assez avancé de perfection.

A la qualification première de *bordoni* qu'avaient reçue les ouvriers en bois peint, succéda, dans la dernière moitié du dix-septième siècle, celle de *Toileti*⁽¹⁾, du nom de l'objet principal qu'ils fabriquaient. Toutes deux au surplus appartenaient au

(1) Dans une enquête de l'année 1664 il est question d'un certain Charles, exerçant le métier de *toaltier* (sic).

langage du terroir; car c'est par celle de *fabricants en vernis* qu'on les désignait.

Jean le Dagly, cité en 1608, avait enseigné la peinture à son fils (né le 8 novembre 1679) qui portait ce même prénom de Jean et fut bourgmestre à différentes reprises, notamment en 1671 et 1689. Peintre habile autant qu'administrateur éclairé, ce Jean Dagly, deuxième du nom, rendit de grands services à la Communauté. Il obtint entre autres pour Spa une sauvegarde de Guillaume Henri, prince d'Orange.

Les Dagly formèrent une véritable dynastie de peintres. On connaît Jean, le vieux, ci-dessus nommé, son frère, Jacques, qui mourut en 1676. Pierre, leur cousin, qui vivait en 1672⁽¹⁾, et Gérard, le plus célèbre, dont nous parlerons tout à l'heure, bourgmestre en 1694-1695, qui tous professèrent la peinture.

A côté d'eux, vinrent au cours du dix-septième siècle: Berinsenne, 1675, qui travaillait principalement dans l'incrustation; Hubert Rousseau,

(1) Nos registres paroissiaux des naissances ne mentionnent ni un Jacques, ni un Pierre Dagly; mais, ainsi que nous l'avons fait remarquer ailleurs, ces recueils offrent une lacune assez importante entre les années 1605 et 1640.

1676-1689 et Mathieu Xhrouet, 1676-1703 ⁽¹⁾, successivement échevin et bourgmestre.

Mais l'on ne possède aucune donnée sur ces peintres, pas plus que sur le genre de leur travail. Tout au plus sommes-nous renseigné sur la nature des petits meubles qu'ils produisaient, par les Etats des bourgmestres.

Ceux qui remplissaient ces fonctions devaient rendre compte chaque année des dépenses effectuées pour la communauté. Et on y voit figurer des achats répétés de *jolités*, destinées au châtelain-gouverneur de Franchimont, à sa femme, à ses enfants, aux familiers du Prince-Évêque, à ses représentants, aux magistrats, ou encore aux capitaines des armées étrangères ou des troupes de partisans qui menaçaient la tranquillité du pays.

Or, parmi les objets offerts en présent, on voit cités tout d'abord, des cannes ou bâtons à pommes droites ou en forme de crosse ⁽²⁾, puis, comme

⁽¹⁾ Ces dates, telles qu'elles sont, nous viennent des comptes des bourgmestres ou de documents également manuscrits.

⁽²⁾ — 1672. Pour cinq bastons des plus beaux, à 30 patars.

— 1673. Pour une belle crossette de 50 patars, donnée au Ringraf à Maestricht; et une crossette de 40 patars, au secrétaire du Ringraf.

— 1675. Pour deux bastons à fleurs et une crossette, 2 flor.

1675. Fait présent de quelque manufacture de Spa

autrefois, des soufflets et des brosses ⁽¹⁾, des escouvettes ⁽²⁾, des vergettes ⁽³⁾, des cadres de miroirs et des cassettes ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ — 1675. Acheté au Sr Berinsenne, deux brosses gravez.

— 1676. Une belle soufflette achetée à Hubert Rosseau, 14 flor.

— 1677. Une vergette ou chufflette. — Idem, une belle soufflette achetée à Mathieu Xhrouet le jeune, 11 fl.

— Acheté à Jean le Dagly 2 soufflets pour 10 patacons, pour faire présent à notre gouvernante.

⁽²⁾ — 1672. Délivré pour envoyer à M. le baron, à Mme et à Mlles, des bastons et une belle escouvette. — Item, une autre belle escouvette pour 4 flor. 10 patars.

⁽³⁾ — 1677. Une vergette ou chofflete.

— 1686. Emporté avec moi à Maestricht, 4 bastons pour 3 flor. Item, une vergette, 2 flor.

— 1687. Délivré aux domestiques du comte Charles (de Linden) 2 bastons et une vergette, 2 flor.

⁽⁴⁾ — 1679. Une escadre de miroir et une vergette de 7 patacons, les 2, 28 flor. *vidu*

— 1684. Avoir esté à Bailou (Baelen) pour faire présent au marquis de Joyeuse d'une cassette et autres jolités de Spa, 68 flor.

— 1689. Fait présent d'une cassette et d'un cadre de miroir, d'une boîte à poudre et d'une brousse, 114 flor.

Nous venons de voir apparaître les coffrets ou cassettes, les boîtes à poudre. Dès la fin du dix-septième siècle — et le fait est à noter — on remarque de plus en plus de diversité dans le petit mobilier sorti des ateliers spadois. Les écritoirs, les tabaquières, les porte-montres viendront bientôt s'ajouter à cette série d'objets déjà nombreux.

Mais ce n'est pas seulement par la structure que ces fabricats offrent de la variété, mais encore par les matières employées à leur décoration.

L'art de l'incrustation, de la mise en œuvre de la nacre, de l'écaille, de l'ivoire, de l'étain surtout, est importé chez nous — probablement de France — et produit des œuvres réellement remarquables.

« On y travaille, — dit le médecin Edmond Nessel, en parlant de notre bourg — en nacres de perles, yvoire, écaille de tortuë, étain d'Angleterre, cuivre et argent, y contrefaisant, et faisant aussi, même aussi adroitement qu'en aucun endroit, la marqueterie, et représentant de toutes sortes de figures, d'hommes et de bêtes, d'insectes, de fleurs, de feuillages et tout ce qu'on souhaite, ce qui donne fort le goût à toutes sortes d'honnêtes gens de s'en pourvoir, à cause qu'il se trouve fort peu d'endroits où on en fasse de semblables, ces

gens-là se perfectionnant tous les jours, et s'occupant uniquement à ce curieux exercice (1). »

On voit, dès cette époque, ces produits spéciaux de l'art spadois figurer maintes fois à côté de ceux en bois peints dans les achats faits par le magistrat pour être offerts en présent (2).

Au nombre des individus qui s'appliquaient à ce genre de travail, Xhrouet est cité dans les *Amusemens de Spa* comme un artiste du plus

(1) *Traité des Eaux de Spa*, etc. Liège, 1699, f^o 15.

(2) 1672. Pour une belle eschouvette travaillée de nacre de perles, 4 florins 10 patars.

1679. A Mathieu Xhrouet, pour deux vergettes à perles et gravures des armes dessus, données à M. de Louvigny.

1696. Pour une soufflete travaillé de nacre de perles, achetée à Gérard Dagly, 6 florins

— Délivré deux boîtes de nacre de perles et un soufflet.

1699. Acheté à l'Echevin Rousseau, une brousse à perles.

1703. Le 9 avril je suis esté à Limbourg, faire présent, par avis du magistrat, à M. de Regnac, commandant de Limbourg, de deux cassettes travaillées d'estain et de perles, que j'ai achetées à l'eschevin Xhrouet pour 15 escus.

(Comptes des bourgmestres)

à colles Dagly pour 2 tables à caffet pour f. présent
14 fl. — une toilette ou garniture.

1723. une boîte, 13 œufs peints

à deux portes-bouteilles pour être envoyés au Prince,
Bonn.

sérieux talent. L'auteur anonyme y vante ses ouvrages en nacre de perles « qu'il travaillait, tant en gravure qu'en ciselure ou en bas relief, avec une délicatesse surprenante. Nous lui ordonnâmes, dit-il, des cachets de nacre, et je n'ai jamais rien vu de plus parfait ».

Nous avons retrouvé des fragments de coffrets, ainsi incrustés d'arabesques et de rinceaux en étain, dont le feuillage est finement ciselé et où les fleurs, les fruits, les oiseaux, en nacre également gravée, étaient rehaussés de couleur. La grâce le dispute à l'élégance dans ces simples spécimens d'un art actuellement ignoré chez nous.

Nos ouvriers s'adonnaient encore à ce genre de travail en 1736, et la prodigieuse habileté dont ils faisaient preuve en cet art difficile leur valait l'honneur d'être rappelée par le médecin de Presseux, dans sa *Dissertation inaugurale* publiée en cette année.

Il n'y a point de doute que, parmi tant d'objets précieux de l'espèce figurant dans les musées ou dans les collections particulières, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, dans l'Europe entière enfin, et dont on ignore la provenance, il n'en soit bon nombre qui pourraient être revendiqués comme nôtres.

Vers la même époque (1689) — et la date est à retenir — les états de dépenses des bourgmestres

que nous avons déjà cités à différentes reprises signalent les premiers coffrets faits à l'imitation de ceux de la Chine.

Ces petits meubles, dont le modèle était emprunté à l'Extrême-Orient, eurent une vogue qui ne prit fin que vers le milieu du dix-huitième siècle.

Les ouvriers spadois, que ne rebutait aucune difficulté, s'appliquèrent en ce genre à la fabrication des ouvrages à fonds noirs, soit à plats, soit relevés en bosse, ornés de figures et de dessins chinois, et faits d'or fin. Ils confectionnaient ainsi des boîtes à thé, à jeu, des tabatières, des étuis, etc., qui rivalisèrent bientôt avec les véritables laques.

C'est par erreur que l'on a attribué à Dagly l'honneur d'avoir rapporté de Paris, vers 1713, ce procédé de la décoration des boîtes à l'instar des Chinois (1). Le médecin Nessel, qui publiait son *Traité des Eaux de Spa* en 1699, nous y apprend qu'on pratiquait déjà en notre bourg ce genre de fabrication (2).

(1) *Registre aux Correspondances de l'Administration communale de Spa*, année 1863.

(2) « Ces jolités consistent en vernis travaillés à la façon des Indes, plats ou relevés en bosse, dorés et le mieux polis qu'il soit possible, le tout fort solide... » (p. 15).

Décrire ici les secrets de cette fabrication constituerait un hors-d'œuvre. Au surplus, ils ont été dévoilés par Watrin dans son ouvrage intitulé : *L'Art du peintre doreur, vernisseur*, à l'article troisième dont le titre est ainsi conçu : « Manière d'imiter en faux les laques de la Chine, tels qu'on fait les ouvrages de Spa, et de les raccommoder. »

On travaillait ces ouvrages soit à plat et sans relief, soit à la pâte et avec relief ⁽¹⁾.

La difficulté gisait plutôt dans l'art de manier la pâte et le mordant que dans celui du dessin et du pinceau ⁽²⁾.

Des arbres, quelques plantes, des maisons peu compliquées, des montagnes, enfin des personnages à attitudes raides, constituaient à peu près tout le bagage de savoir exigé pour le décorateur. Ni couleur, ni demi-teinte, ni clair-obscur, ni ombres portées, car les ors de toutes nuances et l'argent faisaient tous les frais.

Plus tard, on varia les fonds, et on en fit à

(1) Cet art de relever la peinture en bosse, se perdit si bien qu'il serait impossible à nos artistes de réparer les anciennes boîtes.

(2) Le Musée de l'Institut archéologique de Liège possède quelques spécimens de ces laques fabriquées à Spa au siècle dernier, qui proviennent du château de Brâ et qui ont été légués à la ville par M. de Bronckart-Grandjean.

laque bleue, imitant le lapis lazuli ou la turquoise, puis à laque blanche, à laque rouge et à laque verte. Enfin, aux fonds d'or, on substitua aussi les fonds aventurine.

Simultanément, on imagina d'appliquer un vernis au petit mobilier d'art spadois.

La date approximative de cette innovation nous est fournie par une façon — jusqu'alors inusitée — de désigner, dans les états de dépense des bourgmestres, les jolités.

— 1689, 17 juin. Acheté à Rousseau, fabricant en *verny*, deux cassettes de *verny* de la Chine pour envoyer à M^r Waldor, à Paris, pour des services qu'il a rendus, 32 florins ⁽¹⁾.

— 1690. M. de Trixhe, nous ayant rendu plusieurs bons services, Messieurs luy ont fait présent d'une table ovale *vernie*, 20 flor., etc., etc. Un « estat » de marchandises vendues par Hubert Rousseau à la communauté en 1689, et consistant exclusivement en objets de Spa, nous montre que ce fournisseur tenait tous les genres. Il nous renseigne également sur les prix des objets. On y voit :

Des cassettes de vernis à 8 1/2 patacons ou 34 flor.

(1) Il s'agit probablement ici de Jean Valdor, né à Liège et chalcographe de Louis XIV, dont notre collègue J. Renier nous a fait connaître l'œuvre.

Des cadres à miroirs à 11 1/2 patacons ou 46 flor.

Des breuses à 3 et 4 flor. 10 pat.

Des escritoirs à 1 flor. 10 pat.

Des boîtes à 4 flor.

Des bâtons à 1 flor.

Ces prix font soupçonner des fabricats déjà assez luxueux.

Parmi ces objets de vente courante, il en était d'indispensables au bobelin, et dont tout étranger qui débarquait à Spa ne manquait pas de se munir.

Déjà, nous avons cité la canne ou le bâton de promenade comme d'un usage courant ⁽¹⁾. Deux autres petits bibelots — s'il nous est permis d'employer un mot fort à la mode aujourd'hui — faisaient partie du bagage habituel du buveur d'eau. C'étaient l'orangette ou bergamote, et le cadran servant à marquer le nombre de verres ingérés.

L'orangette consistait en une mignonne bon-

⁽¹⁾ Le dr Nessel, que nous avons déjà cité, écrivait : « La seule et grande incommodité que les buveurs ayent, jusqu'à présent, trouvée à Spa, est la difficulté des chemins pour aller aux fontaines de la Géronstère et de la Sauvenière.... Chacun se contente d'un petit bâton ordinairement travaillé à Spa, qu'il tient à la main pour contenance et pour la commodité du promain. » (*Traité des Eaux*, 1699, p. 13.)

bonnière, qui tirait son nom du fruit duquel elle était fabriquée. Les deux moitiés d'une orange ayant été évidées de leur pulpe, de façon à laisser la pelure intacte, on la retournait pour que la partie où adhérerait le zeste fut à l'extérieur. On donnait ensuite à ces deux moitiés, et à l'aide d'un moule, la forme d'une boîte ronde à fonds plats. L'extérieur était revêtu de pâte à papier, et à l'une des parties on ménageait une gorge pour que l'autre s'y emboîtât, formant ainsi un couvercle et un fond.

Sur cette pâte, qu'on tintait en blanc ou en couleur tendre, on traçait des ornements, des attributs, des devises, pour la vernir ensuite ⁽¹⁾.

Les médecins des XVII^e et XVIII^e siècles, songeant à corriger l'effet de la crudité de l'eau ferrugineuse sur l'estomac, conseillaient à tous les buveurs de mâcher, après l'ingestion de l'eau, quelques graines de ce qu'on appelait les semences chaudes majeures, c'est-à-dire l'anis, le fenouil, le carvi ou le coriandre. Plus tard, ce furent les zestes confits d'orange ou de gingembre des Indes.

Les bobelins portaient ces carminatifs dans les

⁽¹⁾ Le petit musée formé à Spa possède deux curieux spécimens de ces orangettes.

orangettes, et se plaisaient, avec la galanterie qui les caractérisaient alors, à offrir aux dames le contenu de leur bonbonnière.

Le second objet, d'un usage non moins répandu parmi les buveurs, était le petit cadran destiné à enrégistrer le nombre de verres pris à la source. Or, ceux-ci se montant alors à un chiffre relativement élevé — douze à quinze — il eût été impossible à retenir, sans cet aide-mémoire.

Voici, au surplus, la description qu'en donne l'auteur des *Amusemens* :

« Tous les buveurs portaient une espèce de médaille, les Hommes à la boutonnière de leur habit, les Dames à leur ceinture, ou à leur côté ; petits Cadrans, tournés en ivoire, quelques uns guillochés et de nacre de perles avec des nombres depuis 1 jusqu'à 16 ou 17 ⁽¹⁾, et une aiguille, qu'on tourne sur ces points pour marquer le nombre de verres que l'on boit. Il y en avait qui étaient ornés de petites devises sur quelques sujets galants ou sur la vertu des eaux. Ces cadrans se vendaient chez les apothicaires et coûtaient, ceux en ivoire, de 20 à 25 sols, ceux en nacre d'un écu jusqu'à un ducat. On les suspendait à l'aide d'un ruban. »

(1) Le cadran qui est au Musée Spadois, en a 20.

Nos jolités ne se débitaient pas qu'à Spa seulement ; dès la fin du dix-septième siècle, on en vendait aussi à Aix-la-Chapelle. Il est bon au surplus, de rappeler que la vie des bobelins, dans l'une et l'autre localité, avait une grande similitude, et que beaucoup de baigneurs qui avaient séjourné à Aix, allaient ensuite à Spa ; la coutume étant, à cette époque, de faire succéder à la cure d'Aix celle de nos fontaines, qui en était le complément. De là des relations fréquentes entre les deux villes.

L'extrait suivant d'un livre rare et curieux, nous révèle l'existence à Aix, et, dès avant le dix-huitième siècle, de dépôts d'objets Spadois.

« Entrons dans cette boutique, voyons ce que c'est que toutes ces boëttes de la Chine, dont le lac paroît si beau. — Bonjour, mon maître, nous voudrions bien avoir quelques petites drôleries de la saison. Faites-nous voir quelque chose de joli et qui ne coûte guère. Voilà justement ce qu'il nous faut. Combien vendez-vous vos boëttes à mouches ? Ne les surfaitez point.... — Deux esquelins, c'est trop. A dix sols, nous en prendrons chacun deux. Choisissons celles qui ont les plus belles devises. Voilà un cœur avec une serrure au milieu qui dit qu'un seul en a la clef. Parbleu, cela est assez bien imaginé. Prenez cette

autre, vous, qui a deux cœurs accolez et couronnez, avec cette devise : *C'est l'amour qui nous unit et nous couronne*. En voilà encore une que je prens : un cœur sur une colonne et un bras qui sort d'une nue et le couronne, avec ces mots : *C'est pour sa constance....* » (1)

Non seulement nos fabricants avaient, au dix-septième siècle, des dépôts de leurs objets en bois peints et vernis, à Aix, mais des ouvriers spadois y allaient débiter pendant la saison des bains, leurs cannes et leurs bâtons. Nous avons ainsi retrouvé, dans les archives de la Cour de justice de notre bourg, une déposition faite, en juillet 1694, par un sieur Gabriel Le Loup, âgé d'environ 36 ans. Le plaignant raconte que, se rendant pédestrement dans cette ville, il rencontra dans les bois d'Aix un individu qui l'emmena dans les fourrés et le dépouilla du peu de monnaie qu'il portait sur lui, soit onze à douze sous, et avec cela, une tabaquièrre de Nuremberg, et un fer d'acier à faire du feu pour fumer.

L'habitude d'orner de devises les petites boîtes, étuis et autres menus objets qui nous est révélée par l'extrait du petit livre cité ci-dessus, se per-

(1) *Les bains d'Aix ou les amours secrètes des dames qui vont prendre les eaux à Aix-la-Chapelle*. Troisième édition. A La Haye, MDCCIV.

pétua longtemps chez nos fabricants. Témoin cette mention postérieure d'un demi siècle et extraite des comptes d'un peintre.

« Avoir livré une tabatière à devises. » (Comptes de Servais Lefin, 1753.)

Nous possédons un petit cahier manuscrit contenant diverses séries de ces devises, auxquelles puisaient les peintres spadois, et un autre renfermant une multitude de rébus ou de devinettes à l'usage de ces mêmes artistes. Ces rébus, composés presque tous à l'aide d'un nombre assez restreint de figures, sont pour la plupart d'une simplicité enfantine. Il en est dans le nombre d'assez risqués. Les deux recueils constituent assurément de petits albums curieux et amusants. On peut supposer avec quelque raison, que cette adaptation de devises et rébus aux menus objets, ou cette façon de les enjoliver, était l'œuvre de simples gagnedeniers, parmi les peintres spadois. Ces énigmes en images ne s'appliquaient évidemment qu'aux bibelots, qu'on qualifierait aujourd'hui de pacotille.

Chapitre II.

Sources auxquelles puisaient les artistes spadois. — Le métier des bordonniers. — Un procès entre apprenti et patron. — Gérard Dagly attaché au roi de Prusse ; ses inventions, son vernis, date de sa mort. — Les Dagly. — Les peintres et dessinateurs de 1700 à 1750. — Mathieu Xhrouet, Renier Roidekin, de Beaurieux. — Les encres de Chine, les divers fabricats (1700 à 1735). — Les tourneurs. — Pierre-le-Grand à Spa. — Une commande du Czar.

Bien avant le commencement du dix-huitième siècle, ceux d'entre les artistes spadois qui étaient le plus versés dans l'art, avaient pris pour modèles, dans la peinture de genre, les maîtres hollandais. C'est à cette source qu'ils puisaient presque exclusivement, ou, pour être plus exact, qu'ils empruntaient seulement.

Avec le règne de Louis XIV — le plus beau dont l'histoire ait été embellie — ils deviennent français par leurs idées ; ils abandonnent les magots de Teniers pour les naïades de Coysevox et les nymphes de Coustou. Quant aux fleurs, ils les délaissent encore. Ce ne sera que trente ans plus tard qu'il s'essayeront à en donner une représentation vraiment animée.

Nos peintres formaient déjà bien avant cette époque un véritable corps de métier ayant ses maîtres, ses patrons, ses apprentis, comme aussi ses règlements. Ainsi on n'était admis apprenti du métier des *bordonis*, qu'à la condition de s'être, au préalable, initié au dessin. Et l'apprenti lui-même n'était ouvrier gagé qu'après quatre ans de travail non rémunéré. C'est ce qui ressort des pièces d'un procès (1714) que nous avons sous les yeux.

Un sieur Jean Faihay, destinant son fils au métier de bordonnier, avait demandé à Lambert Dagly qu'il voulût bien lui enseigner son art. Dagly lui conseilla d'envoyer auparavant le jeune homme s'initier aux principes du dessin chez Charles Denis de Beurieux. Ce qui fut fait.

L'accord consenti par la suite, entre Faihay et Dagly, était que celui-ci ne prendrait le jeune Faihay en apprentissage qu'à condition de travailler chez lui quatre années sans rien gagner.

Après avoir fréquenté dix semaines l'atelier du peintre, le père en retira son fils pour le placer chez un autre, et cela sous prétexte que Dagly reprochait à son élève de constamment regarder derrière lui pendant qu'il dessinait. Dagly demanda que le juge obligeât Faihay père à observer les clauses du contrat.

Nous n'avons pas retrouvé toutes les pièces de ce procès, et, par conséquent, nous en ignorons l'issue. C'est fâcheux. Il est à présumer que Dagly possédant quelque secret de métier, tenait à ce qu'on ne le lui volât pas, et qu'il plaçait dans son atelier l'élève de façon à ce qu'il ne pût voir ce que faisait son patron.

En tête des enlumineurs qui pratiquaient à la fin du dix-septième siècle, figure Gérard Dagly, auquel on attribue la découverte du vernis fameux dit de Spa.

On ne possédait jusqu'ici que peu de renseignements sur lui. L'auteur des *Amusemens*, qui dut le connaître personnellement, se borne à dire que cet artiste « exécutait avec un véritable talent, les fleurs et les figures grotesques de la Chine et du Japon, soit en plat, soit en relief (1). »

Mais, en le citant, il ne donne pas son prénom.

(1) *Amusemens de Spa*, MDCCXXXV. T. I, p. 221.

S'agit-il de Gérard (1) ? Les Dagly étaient nombreux, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

De Villenfagne (2) puisant dans *Le Pour et le Contre*, ouvrage de l'abbé Prévost (3), raconte que « Dagly faisait le meilleur vernis à l'épreuve de » l'eau et du feu. (Du feu ? j'imagine qu'il a voulu » dire de la chaleur.) Il est l'inventeur du beau » *vernis des Gobelins* qui est en usage depuis 1713 » à la manufacture de ce nom, et qui est connu » sous cette dénomination. Il employa, dit-on, » quarante ans à le trouver. Ce vernis ressemble » beaucoup à celui de la Chine, et il a, de plus, la » propriété de pouvoir s'appliquer sur les matières » ployables, étoffes, toiles, cuirs, etc. En 1713, il » avait obtenu un privilège exclusif — ce qu'on » appellerait aujourd'hui un brevet — pour établir » des manufactures en plusieurs endroits. »

(1) Nos registres paroissiaux, dans la catégorie des naissances, signalent deux individus du nom de Gérard Dagly, l'un baptisé le 11 janvier 1657, le second, le 1^{er} août 1660

(2) *Recherches sur l'histoire de la ci-devant Principauté*, 1817, T. II, p. 409.

(3) Le sous-titre est celui-ci : *Ouvrage périodique d'un goût nouveau*. Paris, 1734 (par l'abbé Prévost, l'abbé Des Fontaines, et Lefèvre de Saint-Marc). Tome V, p. 344.

Nous en savons davantage sur ce spadois célèbre, grâce à un livre allemand peu connu. G. Dagly, y est-il dit, était natif de Liège (1), il avait servi dans sa jeunesse dans les armées françaises ; mais, bientôt fatigué de ce genre de vie, il s'adonna à l'art du vernisseur, qui alors commençait à s'introduire en Europe. Il débuta par le vernis vénitien, et s'occupa ensuite à imiter celui de la Chine et du Japon. A cette époque la composition de ce vernis était un secret... Dagly était fort expert dans son art, et quelques-unes de ses œuvres ayant été mises sous les yeux du roi de Prusse, ce souverain désira se l'attacher. L'artiste accepta les offres avantageuses qui lui furent faites et fut nommé Intendant des ornements du palais (1710). (2)

Dagly continua à produire et était fort estimé de la reine, comme de toute la cour. Aussi faisait-il grande figure à Berlin.

Peu à peu, cependant, il ne travailla plus et s'adonna entièrement à la recherche d'inventions nouvelles, abandonnant les travaux qu'il avait à

(1) L'auteur fait ici erreur.

(2) M. A. de Champeaux, dans son ouvrage, *Le Meuble*, citant Gérard Dagly, de Liège, parmi les vernisseurs à la façon des Martin, de Paris, le qualifie d'*Intendant des bâtiments royaux*. Il rapporte qu'« il » avait peint en vernis les armoires du cabinet des » antiques et les meubles du Château royal à Postdam.»

exécuter à son frère Jacques, qu'il avait fait venir auprès de lui. Celui-ci avait un grand nombre d'ouvriers sous ses ordres, dont quelques-uns faisaient la figure, et les autres les ornements; d'autres enfin bronzaient, doraient les ouvrages commandés par la cour.

Cependant, Gérard Dagly poursuivait ses recherches et entre autres celles de préserver de la putréfaction, et pour les cabinets d'histoire naturelle, les oiseaux et les poissons tout entiers. Il inventa aussi une couleur blanche, dont il enduisait les statues et les bâtiments, qui résistait au froid et à la chaleur. Elle était telle que les objets qui en étaient revêtus ne subissaient aucune altération.

Invention incomparable, dit l'auteur, tant pour la durée que pour la décoration des édifices.

Mais ce que Dagly estimait surtout, était le vernis qu'il avait découvert pour la réparation des anciens tableaux. Le roi, qui était un grand amateur de tableaux et qui possédait alors un véritable trésor d'œuvres des plus grands peintres, parmi lesquelles il s'en trouvait cependant plusieurs qui avaient souffert, les laissa réparer par Dagly. Il les rendit telles qu'on eût cru qu'elles étaient peintes de la veille. Malheureusement, la satisfaction éprouvée de part et d'autre fut de courte durée. Un grand nombre des plus belles œuvres, traitées par ce procédé, furent gâtées. Une commission fut

nommée pour examiner l'affaire, et Dagly, afin de se justifier, publia une brochure intitulée: *Recueil des Mémoires et des diverses expériences faites au sujet de la conservation des tableaux par le sieur Dagly*, in-8°. La seconde édition, imprimée en 1706 à Berlin, est augmentée d'un *Discours sur l'incorruptible*. Afin de se disculper, l'auteur rapportait que les tableaux de la galerie n'étant, paraît-il, jamais assez brillants au gré du roi, un élève de Dagly, pour le satisfaire, aurait mis couche sur couche de vernis de copal. (1)

Dagly mourut, non pas en 1720, ainsi que le rapporte Becdelièvre (2), mais le 13 janvier 1715, à Binsberg en Allemagne; et il portait le titre de Conseiller de Son Altesse Palatine.

Spa comptait à cette époque (1700-1725) nombre de membres de cette même famille Dagly, exerçant le métier de fabricants en vernis (3) Il y avait Collas ou Nicolas Dagly (4); Remacle Dagly (5);

(1) *Nachrichten von Kunstlern und Kunst-Sachen*. Leipzig, Krauss, 1768, in-8°, p. 34.

(2) *Biographie liégeoise*, T. II, p. 333.

(3) Ainsi qu'ils se qualifiaient.

(4) On trouve dans les registres paroissiaux un Nicolas Dagly né le 11 août 1651, et un second né le 31 septembre 1688.

(5) Né le 6 septembre 1665.

Gérard Dagly cousin de celui dont nous avons longuement parlé ⁽¹⁾; son frère, Lambert, qui fut bourgmestre ⁽²⁾; Charles ⁽³⁾; Jean-Gérard ⁽⁴⁾; enfin, la veuve de Jean Dagly.

Parmi les peintres, et surtout les dessinateurs de la première moitié du XVIII^e siècle, dont les noms nous ont été conservés, on cite : Cornelis Cocquelet (1700), Mathieu Xhrouet ⁽⁵⁾, François le Maréchal (1710), François de Sclessin (1710), Pierre Gernay (1712) ⁽⁶⁾, Charles-Denis de Beurieux et Renier Roidekin (1720), Pierre Hurllet (1733), Gabriel Xhrouet (1736), Louis Biersar (1737), François Maindroz et Jean-Toussaint Talbot (1740), Henri Du Loup ⁽⁷⁾.

Il s'en faut que nous ayons des détails sur cha-

⁽¹⁾ Exerça l'échevinage en 1724.

⁽²⁾ Né le 6 novembre 1655.

⁽³⁾ Le registre aux naissances ne mentionne aucun individu de ce nom.

⁽⁴⁾ Ce Jean-Gérard ne signait ses états de dépenses que du seul prénom de Jean Dagly. Il avait épousé une Xhrouet (1726).

⁽⁵⁾ L'un et l'autre furent bourgmestres.

⁽⁶⁾ Il fut en cette même année bourgmestre.

⁽⁷⁾ Les dates données après chacun de ces artistes sont celles où nous avons trouvé leurs noms cités dans nos archives communales.

cun d'eux. Ils n'eurent pas tous, au surplus, un mérite égal.

Cornélis Cocquelet, appartenant à une famille de la première bourgeoisie du bourg, ne se confina pas dans la peinture des jolités ou dans celles d'encre de Chine ⁽¹⁾; il avait fait un tableau à l'huile : *La Samaritaine*, qui figurait dans la salle publique du Pouhon servant à abriter les buveurs en temps de pluie.

Mathieu Xhrouet, de Beurieux et Renier Roidekin étaient surtout paysagistes. Très habiles tous trois dans l'art de faire au lavis des vues à l'encre de Chine, ils produisirent des recueils importants de sites du pays, qu'ils vendaient aux visiteurs. L'on en rencontre encore. Ainsi, nous avons jadis disputé au libraire Olivier et dans la vente après décès de M. Bodel Nyenhuis, qui eut lieu à Leyde en novembre 1873, deux albums, l'un d'environ cent dessins représentant des vues de Spa et des environs — il était dû à la collaboration de ces trois artistes, — l'autre qui était intitulé : *Receuil de diverses veues natureles en*

⁽¹⁾ Il livrait, en 1701, à la Communauté, une série de vues des quatre fontaines du bourg destinées à être envoyées à Francfort, « à une personne en état de nous faire du bien. »

peisages, designez sur les lieux et mis icy au net par Mathieu Xhrouet, était daté de 1724-1729 et comprenait quatre-vingt-treize vues de Spa et des environs (1).

Il y a une trentaine d'années que passèrent également en vente, en notre pays, trois beaux dessins à l'encre de Chine, sur vélin, du même Roidekin, datés de 1725. Savoir : 1° La prairie de Sept-Heures; 2° Les bains de Chaudfontain (*sic*); 3° Vue d'une partie d'Aix-la-Chapelle. (3)

Wolff disait avoir possédé également un recueil de trois cents vues de tous les châteaux de la Basse-Allemagne, par le même dessinateur. S'il faut en croire ce même Wolff, Roidekin et Ch. de Beurieux seraient allés tous deux visiter l'Italie, et ils auraient peint à l'huile, pour l'église paroissiale de Spa : le premier, des scènes de la vie de saint Remacle et la Vierge enfant, avec S^{te} Anne et S^t Joachim (2); le second, une Fuite en Égypte

(1) Tous deux furent acquis par feu le chevalier X. de Theux de Montjardin. La bibliothèque de l'Université de Liège possède une encre de Chine du même peintre, intitulée : *Veue de la Ville de Liège et de ses environs prise à côté droit du monastère de S^t Gilles dessiné sur le lieu mesme par Mathieu Xhrouët, peintre, eschevin et ancien bourgmestre de Spa, 1738.*

(2) Il ornait l'un des petits autels, et l'Annonciation, de Beurieux, ornait l'autre.

[3] Elles furent achetées par la Bibliothèque de Joseph II. Elles sont passées à la Bibliothèque de l'Université de Liège. (prix 54 fr sans la reliure)

et l'Annonciation. Il ajoutait que plusieurs églises des environs de Spa auraient également possédé des toiles de Roidekin (1).

Ainsi que l'on peut en juger par ce qui précède, la peinture à l'encre de Chine était surtout celle que cultivaient les artistes spadois. Et ils se cantonnaient presque exclusivement dans le paysage, qu'ils rendaient avec assez de fidélité. Cependant, la plupart d'entr'eux péchaient par le manque de perspective.

Disons, à leur excuse, qu'ils ne peignaient pas d'après nature, mais sur des croquis, c'est-à-dire d'après des impressions recueillies dans leurs calepins. Il est tel de ces vues qui est travaillée avec la finesse minutieuse des enluminures de manuscrits.

Rarement, ils se hasardaient à placer, dans ces paysages, des personnages ou des figures. Et, lorsqu'ils s'y risquaient, ils les copiaient dans les gravures des maîtres hollandais, flamands ou français.

Accessoirement, nos fabricants avaient peint les fleurs, mais ce ne fut guère avant la fin du

(1) Toujours d'après Wolff, la famille Roidekin habitait la maison dite l'Hôtel d'Espagne, au vinâve d'Amontville, où aurait logé le duc de Parme, durant l'un de ses séjours.

dix-septième siècle qu'ils en firent une spécialité, et s'y livrèrent sérieusement.

Ils avaient eu pourtant, dans la Principauté même, un maître en ce genre secondaire, Gérard Goswyn, qui enseigna l'art de peindre les fleurs à Louis XIV, dans sa jeunesse (1).

Nos peintres prirent pour modèles les maîtres flamands et hollandais, chez lesquels la peinture des fleurs s'était développée plus qu'en France, où les artistes de l'espèce sont relativement rares.

On connaît Jean Breughel (de velours) et son élève le jésuite Daniel Seghers; Jean David de Heem, et surtout Jean Van Huysum. Utrecht fut une pépinière de peintres de fleurs. Van Oesterwicht, Abraham Mignon, Rachel Ruysch en sortirent.

Nous avons trouvé dans les comptes des bourgmestres, entre autres mentions relatives à des objets fournis par le bourgmestre Mathieu Xhrouet, les suivantes, 1701 :— Fait présent au Dr Blondel d'Aix, d'un ploton (*sic*), d'un soufflet, d'une vergette de vernis, façon de la Chine; 16 frs. 10 sous.

— Au père Anthonin, une escritoire de vernis, 9 frs et une douzaine de fines tabaquières, 12 frs

(1) Gosuin ou Goswyn est né à Liège le 20 juin 1616 et y est mort le 12 janvier 1691.

— 1702. Une garniture de vernis de la Chine, 12 escus.

— 2 cabarets à servir le cafet, 6 escus.

— Fait présent d'un servis (*sic*) de verny noir et or, pour Mr de Regnac, commandant de Limbourg, 40 fl. bb.

— Une garniture de toilette en verny, portée à Namur en présent au Baron de Kark; une semblable donnée au Baron Simeoni; 64 fl.

— 1703. Un servis de verny noir et or, fait présent au capitaine Del Porte, par avis du magistrat; 40 fl.

— Acheté à la V^e Jean de Dagly une escritoire faite avec un tiran (tiroir), comme l'avait souhaité le chanoine Andreissens secrétaire de la chancellerie; 12 fl.

— Acheté chez la même une escritoire qui avait un ridan (tiroir); pour faire présent à l'avocat Tignée, 11 fl.

— Trois batons à verny, à la mode; 8 fl.

— Accomodé six tasses à verny et payé le tourneur; 15 fl.

— Un petit coffret verny; 6 fl.

— Deux tables de cafet; à 1 patacon.

— Deux cassettes; 20 fl.

— 1704. Chez Collas Dagly, une garniture en notre verny de Spa; 25 fl.

— Chez Mathieu Xhrouet, une cassette et 2 collants; 20 fl. ⁽¹⁾.

— 1711. Donné à la femme du Dr Nessel un présent en jolités de Spa; une escrivoire; 10 fl. 2 boîtes à poudre; 2 fl. 10 pat. Un soufflet; 2 fl. 10 pat. 2 boîtes à mouches; 1 fl. 10 pat. Une vergette de table et une vergette à nettoyer les peignes; 1 fl. 15 pat. Un esplingueu; pour 2 fl. ⁽²⁾.

— Trois brosses parlère ⁽³⁾, et 4 estuis; 15 fl.

— 1712. Une garniture de jolitez de Spa achetée à Gérard Dagly; 8 escus.

— Deux boettes à poudre, une belle brousse, une tabaquière; le tout 94 flor.

— 1714. Fait présent au Dr Nessel de 4 grandes boîtes carrées à doubles bords; 12 fl. ⁽⁴⁾.

— 1715. Une vergette à doubles bords; 1 fl.

⁽¹⁾ Dans une plainte relative à un vol commis en 1737, l'on expose que des jeunes filles, nommées Hossette, sont allées chez Jean-Martin Pottier, prendre des coulants et autres galantries qui étaient placés au devant, dans les fenêtres de la maison, ainsi que d'autres étalés sur une table au devant de ladite maison; qu'elles les ont déchirés ou escartelés et les jeter par terre. (Archives de Spa).

⁽²⁾ Peut-être un épinglier.

⁽³⁾ Perlière, en nacre de perles.

⁽⁴⁾ Qu'étaient une boîte, une vergette à doubles bords ?

— 1718. Payé à Beurieux, une peinture qu'on a fait présent à Nessel.

— 1719. Payé un bénitier verny et travaillé, qu'on a fait présent.

— 1722. Au Sr Xhrouet, pour 8 veues naturelles des fontaines, en parchement, envoyées à la Cour de Bonn; à 3 escalins la pièce ⁽¹⁾.

— 1723. A Jean-Gérard Dagly, une boîte à poudre et 13 œufs peints; à 2 fl. 15, donnés à M. de Berinsenne. 2 portes-bouteilles pour être envoyés à Bonn.

— Deux garnitures de toilette, une blanche en porcelaine et une en écaille rouge vernie et peinte; 24 fl.

— Une douzaine de bastons vernis, couleur d'écaille et couleur de canne; 5 flor. 10. — Une douzaine d'étuis peints et vernis; 2 fl. — Une brosse de chapeau peinte et vernie; 10 patars.

⁽¹⁾ Dans un procès entre la Communauté et l'un des échevins, le sieur Xhrouet, ancien bourgmestre, auquel on conteste certaines dépenses mises par lui au compte de la Communauté, il justifie le taux de cinq escalins qu'il réclamait pour ses journées employées au service des affaires publiques, en disant « qu'il » négligeait de gagner un écu par jour dans sa maison » surtout qu'il est notoirement connu pour un bon » peintre. »

— 1725. Deux grands cabarets.

— 1732. Un cadrille blanc porcelaine. Une boîte à thé. Une brousse à chapeaux.

— 1733. A Pierre Hurlet pour un pupitre dont on a fait présent; 40 fl. — Pour une toilette à pupitre; 40 frs.

— 1735. Livré un bâton à la Vendôme pour 3 esquelins ⁽¹⁾.

— 1737. Un jeu de cadrille; 4 fl. Une douzaine d'étuis à devises ⁽²⁾.

Ainsi qu'on a pu en juger par la nomenclature des objets qui se débitaient à Spa, l'art de la tabletterie s'était développé considérablement, et il avait progressé en raison même du perfectionnement apporté à son ornementation, c'est-à-dire à la peinture.

⁽¹⁾ On appelait *une canne à la Vendôme* ou tout simplement *une Vendôme*, une badine, une petite gaule en bois souple, comme celle qu'ont les valets de garde-robe pour épousseter les meubles.

⁽²⁾ L'on aura vu qu'il s'agissait presque exclusivement, dans ces extraits, de cadeaux faits par les magistrats de Spa, afin de se concilier les bonnes grâces des personnes influentes. De tout temps, il en fut ainsi sous l'ancien régime. Le Chapitre lui-même, faisait des présents aux ministres pour les attacher à sa cause. Voir BORGNET. *Hist. de la Révolution liégeoise*. T. II, p. 12.

Un autre art, celui du tourneur, — dans lequel les ouvriers spadois devinrent bientôt très-habiles, — concourait dès lors aussi à donner à notre petit mobilier, un cachet d'élégance en même temps que la variété.

Nous savons, par le séjour du Czar Pierre-le-Grand, que ceux de cette profession n'étaient pas moins nombreux à Spa, et que leurs travaux intéressaient au même point l'étranger. L'auteur des *Amusemens* raconte en effet que le souverain moscovite passa son temps « à visiter » les ateliers des tourneurs et des peintres d'objets » de Spa. »

Les biographies spéciales nous rapportent que l'occupation favorite du grand homme était l'art de tourner, et qu'il passait pour le meilleur tourneur de son temps.

Parmi les ouvrages que le Czar exécuta lui-même, on remarquait un grand lustre d'ivoire à cinquante bras, en forme d'étoile qui ornait l'église de la forteresse de Saint-Petersbourg. On le conserve encore aujourd'hui dans une chambre dépendante de l'Académie des Sciences. Pierre avait fait venir les meilleurs tours de Paris et de Londres.

Celui dont il se servait se trouvait dans un cabinet de son palais où n'était admis qu'André

Nardoff, célèbre mécanicien, qui lui avait appris à tourner et qui fut anobli pour ce fait ⁽¹⁾.

« Le Czar prenoit plaisir, dit le Baron de Poellnitz, à voir travailler aux ouvrages de Vernis et il y travaillait lui-même. Il acheta une quantité prodigieuse de ces bagatelles que l'on vend à Spa, et s'informoit curieusement de la manière dont on les faisoit » ⁽²⁾.

Pierre qui, dans ses voyages, se préoccupait des moyens d'améliorer le sort de ses peuples, non moins que de développer le commerce et l'industrie dans ses états, ne songeait pas qu'à se distraire en visitant les ateliers spadois.

Dès son retour à Moscou, il mit à exécution un plan qu'il avait conçu de créer un *Spa russe*; il venait justement d'apprendre qu'une source d'eau

⁽¹⁾ Il devint conseiller de l'impératrice Anne.

⁽²⁾ *Amusemens des Eaux de Spa*. 1740. T. I, p. 27. Le guide Baedeker de la Russie, qui vient de paraître (sept. 1897), signale au Palais du Premier Ermitage de Catherine II et dans la galerie de Pierre-le-Grand : des armoires vitrées contenant « des objets en bois et en ivoire, tournés par l'empereur lui-même. *Beaucoup de cannes* (sic)... Divers tours et des médaillons faits sur ces tours. » Au bout de la Galerie, une armoire vitrée contenant des ouvrages en bois et en ivoire faits par l'Empereur, p. 138. Peut-être y a-t-il là bon nombre d'objets emportés de Spa par l'Empereur ?

ferrugineuse avait été découverte dans un village appelé Bovigova, près d'Olonetz. Bientôt un établissement *ad hoc* s'y éleva; on y accourut de tous les côtés, et de nos tourneurs et de nos vernisseurs spadois, que le Czar avait pu voir à l'œuvre chez nous, ne furent pas les derniers à venir s'y fixer.

L'auteur des *Amusemens* paraît avoir été exactement informé, lorsqu'il rapporte que le Czar Pierre fit l'achat de nombreux objets de Spa. Mais il ne l'était qu'à demi quand il qualifiait ces acquisitions de bagatelles. La pièce inédite que nous allons transcrire nous montre les ouvriers ébénistes de Spa faisant l'entreprise d'un travail que, certes, leurs descendants eussent déclinée. Il s'agit de la confection de panneaux vernis et incrustés, destinés à lambrisser toute une salle du palais de l'Empereur :

« L'an 1717 du mois de juillet le 23^e jour par devant moi notaire public soussigné et en présence des tesmoins embas à dénommer personnellement constituez, le sieur Conrad Henry König, secrétaire de Son Excellence le Baron de Schafiroff, Vice-Chancelier de Sa Majesté Czarienne, d'une part, et le sieur Charles Dagly de Spa d'autre part, là même nous ont déclaré d'avoir contracté et d'être convenus de fabriquer et fournir par le dit Dagly dans le terme de neuf mois de la date de cette, à Spa, bien paquettée et accom-

modée, une boiserie de bon secque bois, de bon verny noir travaillé de la manière qu'il se fait en ce lieu, entremêlé de nacles de perles, contenant les pièces suivantes : Premier, huit pièces larges chacune d'une aulne mesure de Brabant, hautes d'une aulne et trois quarts, pour garnir une chambre au dessous des fenêtres. De l'autre côté, vis-à-vis, un manteau de cheminée fait de pareil ouvrage, haut de deux aulnes et large de deux et demy ; le reste de ce côté en six pièces pareilles qui soient de cinq aulnes et demy de largeur et hautes de $1 \frac{3}{4}$ aulnes. Et chaque des deux autres côtés de la chambre, les bois travaillez pour garnir les deux entrées, larges d'une aulne trois quarts de Brabant, hautes de trois aulnes et demy pareilles. A côté de chaque porte, vers les fenêtres une pièce d'une aulne un quart et vers la cheminée de chaque côté, cinq pièces de chacune une aulne, pareille mesure. Item les bois intérieurs à garnir les deux clartez qui sont pour le moins trois aulnes de hauteur et une aulne et demy de largeur. Enfin en cas il y en eut une aulne ou deux peu, de les faire et livrer aussy, s'il en est requis, ou s'il y en eut trop, on les laissera au sieur Dagly icy à Spa. Et ce, le tout conforme au dessin mis ens mains de sadite Excellence. Et ce au moyen et parmy trois cents écus bon argent à huit escalins chacun;

cent desquels ledit Dagly a déclaré avoir reçu à son contentement, les deux cents autres payables au jour du livrement de la marchandise et ouvrage, ainsi que ci-dessus spécifiez. S'ayant ledit Dagly obligé avec ses biens meubles et immeubles. Ainsi fait et passé les an, mois et jours prédits, audit Spa en la maison de moy le dit notaire. »

(Protocole du notaire Storheaux.)

Il serait bien intéressant de savoir si la salle ainsi ornée des boiseries confectionnées à Spa, en 1717, pour le Czar, existe encore dans l'un des nombreux palais de Saint-Pétersbourg ou des environs (1).

(1) Il faudrait peut-être la chercher à Peterhof, château qui fut construit, en effet, sous le règne de Pierre-le-Grand, en 1716.

Chapitre III.

Etat de l'industrie pendant les premières années du XVIII^e siècle. — Les livres *Les Amusemens de Spa* et ceux d'*Aix-la-Chapelle*. — La fabrication des objets. — Procédés des peintres. — Le vernis, sa composition. — Le séchage à l'étuve. — Une citation des *Délices du Pays de Liège*. — La messe de Saint-Luc. — Dessinateurs spadois. — Remacle et Antoine Leloup. — Les Xhrouet. — Lambert Xhrouet, célèbre tourneur. — La prospérité de Spa au milieu du XVIII^e siècle. — La variété dans la décoration. — La multiplicité des objets fabriqués.

L'on a — pour se renseigner sur l'état de l'industrie spadoise, vers le premier quart du dix-huitième siècle — un livre précieux que nous avons déjà cité du reste : *Les Amusemens des Eaux de Spa* (1734). Donnons la parole à l'auteur.

« Nous allames visiter les boutiques, où l'on » vend les ouvrages de laque qui se font à Spa. Je

» ne me souviens pas d'avoir rien vu de si galant
» que ces ouvrages. Ils imitent si parfaitement les
» vernis de la Chine et du Japon qu'il faut être
» connoisseur pour ne pas s'y tromper. Mais en
» quoi les ouvriers excellent, c'est dans les migna-
» tures qu'ils peignent sur ces ouvrages, et qui
» conservent leur éclat et leur coloris sous le
» vernis, avec autant de netteté que si elles étoient
» sur le velin. Nous vîmes des toilettes de cette
» espèce que l'on vouloit vendre quinze pistoles,
» et qui ne contenoient que quatorze pièces. Elles
» étoient toutes magnifiques, et sur chacune étoient
» peintes des Métamorphoses d'Ovide, dont les
» sujets étoient choisis et bien assortis. On trouve
» dans ces boutiques cent sortes de petits meubles
» galants, comme des boîtes à quadrille, des étuis
» de montre, des paniers à dessert, des cannes,
» des tabatières toutes différentes pour le goût, la
» peinture et la façon. Il y en a à tout prix selon
» l'ouvrage et l'ouvrier. Car tous ne sont pas
» également bons. Les *Crouets* par exemple, lors-
» que j'y étois, excelloient pour la Fable et
» l'Histoire; *Le Lou* ⁽¹⁾ pour le paysage et les
» perspectives, et *Dagly*, au Pigeon blanc, faisoit

(1) On reconnaît ici des noms déjà cités : Xhrouet
et Le Loup.

» le meilleur vernis, à l'épreuve de l'eau et du feu.
» Nous trouvâmes chez ce dernier, un goût ori-
» ginal pour les fruits et les figures de la Chine
» et du Japon, qu'il faisoit dans la dernière perfec-
» tion, soit en plat, soit en relief. Comme ces
» petits ouvrages sont l'unique commerce des
» habitants du bourg de Spa, tout le monde
» presque y travaille, et l'on est sûr d'en trouver
» des manufactures dans toutes les maisons qui
» ne tiennent point auberge. » ⁽¹⁾

Et au volume suivant :

« Nous parcourûmes, écrit-il, plusieurs bouti-
» ques de vernis. Milady en ordonna une toilette
» magnifique, et la duchesse en fit faire une qui
» devoit être relevée de feuillages d'or, avec ses
» armes et son chiffre sur toutes les boîtes.... » ⁽²⁾

Et plus loin :

« La duchesse nous pria de l'accompagner dans
» quelques boutiques, pour achever ses emplettes
» et visiter les ouvrages de Vernis qu'elle y avoit
» ordonnés. (Car à Spa, tous les jours sont des
» jours de foire, et la dévotion des habitants ne les
» empêche pas de vendre leurs Galanteries les

(1) T. I, p. 175.

(2) T. II, p. 63.

» Dimanches et Fêtes comme les autres jours).
» Nous vîmes une Toilette complète, qu'elle avoit
» fait faire et qui étoit un des plus galans ouvrages
» que j'aye vus : toutes les boîtes étoient en Lacque
» noire, relevée de Desseins Chinois en bosse, qui
» étoient d'or fin. Milady en avoit fait faire une
» en bleu qui imitoit le *Lapis lazuli*, avec des
» paysages en *camaïeu*, ses Armes et son Chiffre
» sur le devant de chaque boîte. Chaque Toilette
» avec ses assortimens leur coutoit quatorze
» pistoles. » (1)

Et enfin, ceci :

« Il n'y a personne, même des valets, qui ne
» fasse quelque emplette, et qui sorte de Spa sans
» emporter des étuis, des cannes, des cadrans, des
» colliers, des bagues, des ouvrages de vernis... Il
» y a même des gens qui achètent de toutes les
» galanteries que l'on y voit, pour des sommes
» considérables, tant par commission que pour
» faire des présents... » (2)

Les objets vernis de Spa, continuaient comme
par le passé, à se débiter à Aix-la-Chapelle.
« Parmi les jolies bagatelles qu'on y vend,

(1) T. II, p. 285.

(2) Ibidem, p. 349.

» rapporte le livre des *Amusemens* (1), il y avait les
» ouvrages de laque, des tabatières, des étuis, des
» cannes, des paniers d'ouvrage (à ouvrages), des
» boîtes à thé, des caisses à liqueurs, des brosses
» et quantité d'autres petits meubles vernis, avec
» des devises tendres ou badines... »

Puis, parlant des distractions auxquelles se
livrent les baigneurs, il leur met dans la bouche
ces paroles : « Nous entrâmes chez Dagly qui vend
» les plus beaux ouvrages de lacque qui soient à
» Aix. Il est le frère de Dagly si renommé à Spa
» pour le beau vernis qu'il fait et de chez qui celui
» d'Aix tire les beaux ouvrages qu'il vend. On
» m'assura à Aix qu'il n'y a point d'ouvriers en
» vernis, et que toutes les boîtes que l'on y vend
» sous le nom de vernis d'Aix se font à Spa. » (2)

Mais il nous faut, sans plus tarder, parler des
matériaux employés par les ébénistes pour la
fabrication de leurs petits meubles, des procédés
de peinture dont usaient les artistes, et enfin du
verniss qu'ils appliquaient dessus, afin d'assurer
leur durée.

Au début, nos tabletiers confectionnèrent géné-

(1) *Amusemens des Eaux d'Aix-la-Chapelle*, 1736.
T. II, p. 115.

(2) Ibidem, p. 241.

ralement leurs articles en hêtre, et plus tard en tilleul, en poirier, en plane, même en marronnier, essences dont la fibre était de nature plus compacte, plus serrée.

On ignore à quelle époque un des leurs eut l'idée de teinter l'éérable plane, en le faisant macérer dans l'eau minérale, donnant par là, au bois, qui de sa nature est blanc, cette nuance gris-perle, si agréable à l'œil (1). Il est à présumer que la découverte fut due au hasard.

La boîte ou le petit meuble, passant aux mains du peintre, était d'abord entièrement recouverte d'une couche de blanc de plomb faite à la colle. C'est sur ce fond qu'on peignait à l'encre de Chine (2).

Ce ne sera que cinquante ans plus tard, qu'employant des fonds de différentes couleurs, avec compartiment blanc, on usera des couleurs à l'aquarelle ou de la gouache.

S'agissait-il de copier une gravure, — ce qui était le système le plus généralement adopté, car peu

(1) Parfois on en teint la surface seulement et, dans ce cas, la macération dans l'eau ferrugineuse ne dure qu'une dizaine de jours. Mais il faut un mois pour que la teinte pénètre uniformément l'intérieur du bois.

(2) Pas une boîte ne laissait voir le bois au naturel.

de nos peintres savaient dessiner ; — si l'objet destiné à recevoir la peinture était de même dimension que la gravure, ils calquaient tout simplement celle-ci. A cet effet, l'ayant frottée au revers de charbon de bois ou de fusain, ils repassaient avec le crayon dur tous les traits, de façon à les transporter sur la boîte ou l'objet (1).

Dans le cas où ils devaient rendre le modèle dans des dimensions plus petites ou plus grandes, ils procédaient par la méthode du quadrillage. Ils traçaient au crayon et sur la gravure un véritable damier. Réduisant ou agrandissant les cases en même nombre sur l'objet à peindre, ils reproduisaient les traits ou linéaments dans chacun des carrés.

Nos peintres étaient alors serviles à ce point, qu'ils allaient jusqu'à imiter les hachures et le pointillé de leurs modèles. Il fallut, pour les faire s'affranchir et renoncer à ce rôle de copiste, que des maîtres étrangers ou des visiteurs portassent intérêt à leurs travaux artistiques (2).

(1) Ce moyen était si universellement employé que presque toutes les anciennes gravures provenant des vieux portefeuilles de peintres spadois, portent, toutes, au dos, ce frottis accusateur.

(2) Tels que le chevalier Fassin, dont nous parlerons ci-après.

Parmi les derniers, on cite le comte de Caylus, archéologue, que son goût des voyages amena à Spa (1). Ce personnage, qui grava beaucoup à l'eau forte, et renouvela la peinture encaustique, avait trouvé ou retrouvé les moyens d'incorporer les couleurs dans le marbre. Il donna de précieux conseils aux peintres spadois pour la confection

(1) Né à Paris le 31 octobre 1692, mort le 5 septembre 1765. « On disait de lui, avec assez de vérité, » — a écrit Grimm, — qu'il était le protecteur des arts » et le fléau des artistes, parce qu'en les encourageant » de sa bourse, il exigeait une déférence aveugle pour » ses conseils.

» Se présentait-il un jeune homme avec d'heureuses » dispositions, et sans pain, le comte de Caylus l'établissait dans l'atelier d'un bon maître de l'Académie, » payait sa pension, présidait à son éducation et » pourvoyait à tout.

» Les gens du monde lui reprochèrent sa simplicité » outrée dans ses habits comme une affectation et un » air de singularité. Des bas de laine, de bons gros » souliers, un habit de drap brun avec des boutons de » cuivre, un grand chapeau sur la tête, voilà son » accoutrement ordinaire. Il jouissait au moins de » soixante mille livres de rente. Il n'en dépensait pas » dix mille à son usage personnel. Tout le reste était » employé à faire du bien et à encourager les talents. » (*Correspondance littéraire*, T. IV, p. 374.)

de leurs boîtes. Servais, dont il sera longuement question dans notre dernier chapitre, assurait que Jean Gernay avait reçu Caylus chez lui.

La décoration de l'objet achevée, il fallait en assurer la durée. C'est ce qui se faisait au moyen du vernis translucide, ou du vernis de Spa, lequel, suivant un vieux registre, consistait en ceci :

Pour trois quarts de pinte de Paris (ou un demi-pot de Liège), esprit de vin à 32 degrés,

1/2 livre de gomme sandaraque choisie,

1 once gomme mastic en larmes,

1/2 once thérébentine de Venise,

2 onces essence de thérébentine,

Gros comme une noisette de camphre,

Verre pilé, 4 onces.

Versez l'esprit de vin sur la sandaraque, ajoutez la gomme mastic pilée. Ces ingrédients étant bien dissous sur un feu doux ou au bain-marie, ajoutez la thérébentine de Venise fondue et liquéfiée à part, puis l'essence de thérébentine et camphre, sans faire recuire. Mélangez à l'aide d'un bâtonnet. Le lendemain, soutirez et filtrez au coton. N.-B. Se servir d'esprit de grain et non de vin. (1)

(1) L'an 1731, le 6 décembre, Nicolas Dagly de Spa et Catherine Jean Decoo, son épouse, pour les bons services qu'ils ont reçus et reçoivent de Jean leur fils, lui cèdent et donnent tous profits qu'il y a et aura

Nous empruntons à l'une des feuilles hebdomadaires de notre ville ⁽¹⁾, le résumé des opérations que subit de nos jours, une boîte, ou un petit meuble, au sortir des mains du peintre.

« L'objet qui vient d'être décoré, est terne, sans
» luisant, ni poli. Le travail auquel il est alors
» soumis, est destiné surtout à assurer la conservation de la peinture comme aussi à lui donner
» du brillant.

» Pour obtenir ce double avantage, on recourt
» au vernissage et au polissage.

» Après avoir appliqué sept ou huit couches de
» vernis, on donne à l'objet un premier polissage.
» Cette opération s'appelle le prêlage, parce qu'il
» se fait au moyen d'un jonc appelé prêle ⁽²⁾. Après
» cela on étend de nouveau quelques couches de

pour toutes sortes de marchandises de bois et autres choses vernies et à vernir, achevées ou non achevées; comme aussi toutes les drogues, gommés, couleurs, métaux, esprit de vin, vernys faits et généralement tout ce qui sert à l'art du vernisseur, de même que tous outils et choses utiles à accommoder les bois et ce qui convient audit art de vernisseur. (Archives de Spa.)

⁽¹⁾ *Le Mémorial de Spa.*

⁽²⁾ La prêle, *equisetum palustre*, plante qui pousse dans les prés humides, s'appelle en wallon, *bise*. *Biseler*, c'est polir à l'aide de la prêle.

» vernis, puis on polit une seconde fois. C'est le
» ponçage qui se fait par le frottement d'une espèce
» de pierre ponce pulvérisée ou plutôt d'une
» véritable scorie recueillie dans les environs, sur
» l'emplacement des anciennes fonderies de fer ⁽¹⁾.
» Enfin on achève le travail par un enduit à
» l'esprit de vin et l'on polit une dernière fois à
» l'aide de la craie de France ⁽²⁾, et le brillant si
» vif, si recherché de nos articles est obtenu.

» On voit que le travail du vernissage et du
» polissage est long et compliqué et qu'il a fallu
» du temps avant d'avoir trouvé l'enduit et la série
» des manipulations et applications. ⁽³⁾ »

Ajoutons qu'en ces dernières années, des fabricants jugèrent à propos de ne plus vernir les objets, ou du moins de les vernir très-légèrement. Il faut bien avouer qu'un des grands défauts du vernis de Spa, est qu'il se gerce et se fendille sous l'impression du froid; de même qu'il jaunit et

⁽¹⁾ Il y a ici une inexactitude. Il s'agit d'une pierre qui se calcinait rouge, et qu'on recueillait dans les fours à chaux.

⁽²⁾ L'opération finale consistait à polir à l'aide de la paume de la main enduite légèrement d'huile.

⁽³⁾ Il est assez étonnant de voir le manuel de Watrin, qui décrit toutes les espèces de vernis, ne pas même mentionner celui de Spa. *Ce fait est vrai pour la 1^{re} Edition. Il est inexact pour la 2^e Edition (1774) l'auteur y parle de la manière d'imiter en faus, les laques de la Chine, tel qu'on fait les ouvrages de Spa, aux pages 300 à 302*

donne ainsi par transparence une teinte différente à certaines couleurs de la gouache.

La confection du vernis à laquelle chacun procédait pour soi, exigeait toute une manipulation soigneuse. Par suite de la nature des ingrédients dont il était composé : gommés et résines, on ne pouvait s'en servir et l'appliquer sur les objets que dans des pièces chauffées à une certaine température.

Aussi les fabricants spadois avaient-ils tous, dans leurs demeures, une sorte d'étuve à ce destinée.

En 1747, le bourg ne fut pas exempt des logements militaires, la soldatesque y prit ses quartiers d'hiver et nos infortunés fabricants en vernis se virent privés de leurs étuves. Et tout cela au grand dam de l'industrie locale, ce que firent justement ressortir les bourgmestres et magistrats dans une supplique qu'ils présentèrent le 5 janvier 1747 au Prince-Evêque.

Ils lui exposaient « que les ouvrages de galanterie de Spa auxquels la plupart des manants » dudit lieu s'appliquent pendant les hivers pour » gagner leur vie, doivent se faire dans les poelles (1) » afin qu'au moyen de la chaleur répandue modé-

(1) Ils traduisaient ici le mot wallon *stouve*, par son équivalent français, au lieu d'étuve.

» rément par toute la place, les vernis paroissent » s'appliquer sur les bois et se sécher convenablement, étant impossible que la chose puisse » réussir autrement. Les houssarts dont ils souffrent le quartier d'hiver se sont d'abord, par » malice ou autrement, emparés des dits poelles, » sans les avoir voulu rendre, nonobstant toutes les » remontrances qu'on a pu leur faire à ce sujet, que » de plus les officiers et soldats s'étant fait en » quelque manière traiter à discrétion, les très » humbles remontrants voient la ruine inévitable » de la Communauté, d'un côté par la cessation » du travail susmentionné, de l'autre côté par les » dépenses excessives de l'officier et des soldats .. » etc. »

En conséquence les suppliants demandaient à être dispensés du logement des soldats, en leur allouant des sommes proportionnées aux grades de chacun d'entre eux.

La fabrication des objets peints et vernis avait pris dès cette époque un développement de plus en plus marqué. Saumery, l'auteur des *Délices du Pays de Liège*, décrivant notre bourg, disait avec raison qu'elle faisait subsister la plus grande partie des habitants. « Ce qu'il y a de particulier, » ajoutait-il, est que chaque maison qui ne tient

» pas auberge, est une manufacture de ces sortes
» d'ouvrages non moins galans que curieux. » (1)

La remarque de Saumery semblera empreinte de quelque exagération. Cependant on peut inférer du fait que nous allons citer que le nombre des individus s'adonnant à cette industrie était assez considérable.

A partir de 1750, les peintres vernisseurs s'unirent pour fonder une messe et la faire célébrer chaque année, à la Saint-Luc, leur patron [18 octobre] (2).

(1) La taxe personnelle perçue au bourg, en 1747, sur les différents métiers, inscrivait parmi les professions, celles des

Maitres vernisseurs, imposés à 3 florins.

Faiseurs ou faiseuses de bagues à 0,10 patars.

Tourneurs à 1 florin.

Faiseurs des paniers à expédier les eaux minérales et de bouchons, à 2 fl.

Dans les conditions nouvelles, pour la collecte du soixantième, promulguées par le prince en 1753, « les » ouvrages de Spa, en vernis et en jolités, étaient » déclarés exempts, soit qu'on les commerçât au » dedans ou au dehors du Pays. »

(2) 1750. Reçu de MM. les peintres 3 flor. 10 sous pour la messe solennelle qu'ils ont fait dire le jour de St-Luc, y compris 4 escalins qu'ils ont donnés pour les beaux ornements.

Même mention en 1751. (Comptes de l'Eglise.)

Cette messe se dit encore de nos jours. Elle

En 1764, la donation fut régularisée par un acte public dont les termes naïfs feront sourire plus d'un de nos lecteurs. Nous la reproduisons ici in extenso.

Fondation de la messe de St Luc.

L'an 1765, du mois de Novembre le 9^e jour, par devant moi notaire public soussigné et en présence des témoins en bas dénommés, sont comparus le Sr Mathieu Lambert Wilkin Peintre vernisseur partie faisant tant pour lui que pour tous autres peintres qui ont bien voulu contribuer à fonder une anniversaire à l'honneur de St Luck leur bon patron ; d'une part et le Sr Henry Duloup mambour de l'Eglise de Spa ; et partie faisant tant pour icelle que pour le Rnd Sr Curé que marguelier d'autre part ; lequel premier a déclaré d'avoir cédé en qualité ditte à la ditte église, curé et marguelier, une rente annuelle de cinque florins et dix sous qu'ils ont acquis de Henry Hopa et Godefroid Xhrouet sur la généralité de leurs biens, et c'est pour la fondation d'une messe solennelle anniversaire à l'honneur de St Luck avec la bénédiction et salut le même jour de St Luck de chaque année, voir que le St Vénéralbe devra être exposé tant à la

coïncide avec l'époque où la tenderie aux grives est la plus fructueuse, et il est de coutume chez les peintres, de faire leur souper, ce jour-là, de quelques couples de ce succulent gibier.

grande messe qu'au salut, et laquelle messe deva être avec diacre et sous diacre, et annoncée le Dimanche auparavant au prône de la Paroisse et lesquels cinq florins et dix sous devront être appliqués à ce sujet et repartagés comme de coutume entre le Rnd S^r Curé, église que marguelier et en cas de rédemtion se devrat faire entre les mains d'un mambour de l'église et de suite rappliqué si possible et comme le S^r second avoit reçu dudit Wilkin cent fl. bb. pour le même sujet, comme se voit par acte arrivé devant moi ledit notaire le 13 octobre 1764, il les at restitué audit Wilkin pour appliquer à acquérir laditte rente audit Hopa et Godefroid Xhrouet tellement que la dite acte du 13 octobre 1764 se trouve annihilée, la cassant et révoquant, la tenant pour nulle et comme non arrivée en tous ses points et parties sinon ce qui concerne la donation d'un petit cortil en Bahichamps assigné par Vincent Brixhe qui restera toujours en sa vigueur quant à ce point tant seulement et tout porteur sont autorisé pour le présent réaliser ubique. Ce fait et passé en la maison du S^r second situé au vinable de Bohy au dit Spa, y présents pour témoins le S^r Henry Joseph du Loup et Mathieu Joseph Goffin.

(Signés) Mathieu Wilkin, H. du Loup, Joseph du Loup, Math. Jos. Goffin et moi.

Protocole du notaire Gilles Lezaack.

Le même jour, Henri Hopa et Godefroid Xhrouet, peintres, s'obligeaient également par tous leurs biens.

Nous ne pouvons passer sous silence les noms de quelques-uns de nos dessinateurs et graveurs les plus remarquables de cette époque, bien qu'ils n'aient pas été, à proprement parler, peintres en objets de Spa.

Le premier et le plus connu par ses œuvres, fut Remacle Leloup, qui, à l'exception d'une planche, dessina et grava toutes celles qui figurent dans les quatre premiers volumes du grand ouvrage intitulé: *Les Délices du Pays de Liège*.

Dans la notice qu'il consacra à cette vaste publication (1), M. X. de Theux de Montjardin donnait des détails biographiques intéressants sur cet artiste.

Remacle Leloup, né à Spa, le 15 mars 1711, et qui mourut jeune (7 août 1749), produisit énormément. /9

Outre les nombreuses gravures contenues dans l'ouvrage en question et dont ce collectionneur possédait 76 dessins inédits, destinés à accompagner le texte, on connaît de lui: un recueil de cent vues, à l'encre de Chine, des environs de Liège, Chaudfontaine et Spa. Deux autres albums, l'un

(1) *Les Délices du Pays de Liège et leur éditeur Pierre Lambert de Saumery*, par le chevalier DE THEUX DE MONTJARDIN. Liège, 1884. *fr. 1/2*

Le tableau, peint par l'ancien maître autel de l'église de Spa, représentant la cène, est de Remacle Leloup. (note de Delhay)

contenant des vues de la Haute et Basse-Allemagne, la plupart esquissés, l'autre concernant Spa et ses environs. (1)

Nous-même avons acquis également deux albums de plus de trois cents vues de Spa, de ses environs, et de Liège (2). Enfin nous savons que d'autres dessins à l'encre de Chine sont éparés à Spa et à Liège (3).

« Il réussissait dans les perspectives, dit M. de Theux, et surtout dans les paysages tracés à

(1) Ils font partie de la bibliothèque de feu Joseph Lezaack, avocat à Spa.

(2) Ils furent divisés, et les vues de Spa et des environs sont réunies à la Bibliothèque de la Ville.

(3) Nous connaissons ainsi une série de 12 vues sur vélin, réunies sous un cadre.

Ce sont :

Le château de Chockier.	La Fontaine de Huy.
Id. id. de Salm.	Id. id. de Tunistène.
Id. id. de Stavelot.	Id. id. de Lands- cron.
Id. id. de Franchimont.	Id. id. de Pyrmont.
Le bois de Creppe.	L'Hôtel-de-ville de Liège.
La Fontaine de Chevron.	L'Hôtel-de-ville d'Aix-la-Chapelle.

» l'encre de Chine. Ses productions se distinguent » par leur grande exactitude. D'autres graveurs » ont plus de brillant et d'apparence, mais nous » pouvons nous féliciter que les monuments » liégeois nous aient été conservés par un artiste » aussi fidèle. »

Une composition gravée, qui figure au haut de la belle carte de la Principauté de Liège éditée en 1740 par Christophe Maire, est encore l'œuvre de Leloup. Il a groupé artistement là les principales professions exercées dans le Pays de Liège : houilleurs, mineurs, tanneurs, vigneron, etc.

Antoine Leloup, son fils, surnommé *le Dauphin*, qui fut également dessinateur, est l'auteur des vues *des Nouveaux Amusemens de Spa*, par J. P. de Limbourg, 1763, et de trois de la seconde édition, 1782 (1). Il y a quelques années, un libraire de Paris avait mis en vente deux dessins

(1) Antoine Leloup est né à Spa le 29 avril 1730. Son surnom lui fut donné, parce qu'il habitait la maison enseignée *Au Dauphin*. Les Leloup étaient une famille d'artistes. M. Helbig cite, dans son *Histoire de la peinture à Liège*, un Joseph Leloup qui peignait vers 1728. Les registres aux naissances de Spa ne mentionnent qu'un Henri-Joseph né en 1653 ; l'artiste cité aurait donc peint encore à 75 ans. Nous croyons qu'il s'agit

au lavis du même artiste, représentant un naufrage et un port de mer, signalés comme « dessins d'un fini précieux ».

Les Xhrouet, — autre famille marquante et l'une des plus anciennes du bourg, — comptèrent parmi eux des médecins, des hommes d'église, des magistrats, des peintres, des graveurs, des ciseleurs, etc. Parmi ces derniers, Joseph Xhrouet se distingua dans la gravure. Il est notamment l'auteur du *Plan du grand marché de Liège, de l'Hôtel-de-Ville et de la Fontaine qui est vis-à-vis*, inséré au Tome I des *Délices* (1). Il est aussi cité dans les comptes de l'église de Spa pour avoir fourni les dessins pour la coupe de la remontrance (1741).

Servais Xhrouet, également graveur, incisa le cuivre qui représente le monument donné au bourg

plutôt d'un Jean Leloup. Enfin, nous trouvons aussi, en 1767, un Pierre Leloup, peintre à l'huile. Les comptes de l'église contiennent ces mentions: 1767. Payé à Pierre Leloup pour avoir repeint le tableau d'autel de Ste-Anne et racommodé plusieurs tableaux, 100 frs. — 1773. A Pierre Leloup, pour les 3 confanons qu'il a peint des deux côtés, 49 fr. 14 s.

(1) Cette vue de Xhrouet figure dans la collection des Prospects gravés par Nabholz à Augsbourg.

par le Czar, en 1718 et qui se trouve dans le *Recueil des bourgmestres de Liège* (1).

Nous avons signalé déjà un Xhrouet, dont la spécialité était l'incrustation en nacre de perles et la ciselure, et un Mathieu Xhrouet, auteur de dessins à l'encre de Chine.

Un autre Xhrouet tint une place des plus honorable dans l'histoire de la céramique, et fut peintre estimé à la célèbre manufacture de Sèvres. Voici ce que nous lisons dans un volume récent, consacré aux produits de cet art délicat : « Les chimistes avaient d'ailleurs longuement contribué à l'éclat des ouvrages de grand luxe, en créant des couleurs splendides pour les fonds. En 1752, Hallot découvrait un charmant fond céleste obtenu du cuivre et qu'on nommait *bleu-turquoise*. De la même époque à 1757, Xzrowet (sic) trouvait le rose-carné, dit Pompadour (2) ». Notre concitoyen figure dans la liste des peintres cités dans cet ouvrage, et son monogramme était :

* ✱, Xzrowet, genre: arabesques et fleurs.

(1) Liège, 1720, in-fol.

(2) *Histoire de la céramique. Etude descriptive et raisonnée des poteries de tous les temps et de tous les peuples*, par Albert JACQUEMART, 1872. Hachette, p. 623.

La marque mentionne aussi cette orthographe : *Xrowet* [sic] (1).

Mais c'est du plus célèbre d'entre eux qu'il importe de parler ici.

Lambert Xhrouet, conseiller et bourgmestre, naquit à Spa le 3 décembre 1707. Il fut, sinon le premier tourneur du siècle, tout au moins l'égal des plus fameux artistes en cet art. Habile autant qu'ingénieur, il inventa des tours qui étaient de véritables pièces d'horlogerie, des machines de précision, à l'aide desquelles il fabriquait des objets merveilleux par leur fini et leur délicatesse.

Rien qu'à examiner le petit nombre de bibelots qu'on a encore de lui, on reste pénétré d'étonnement et d'admiration. Jamais on n'amena — croyons-nous — à un tel degré de perfection, l'art du tourneur, et l'on peut dire qu'il n'est pas de difficultés qu'il n'ait vaincues.

« L'art du tourneur, a dit un de nos écrivains, enfantait des prodiges, témoin ces fuseaux délicats, ces colonnettes en *quenouilles* évidées et torsées à jour, soutenant des menus arcs d'ivoire *chevauchés*; grâces contextures de ces étagères de

(1) *Guide de l'amateur de fayences et de porcelaines, etc.*, par Auguste DEMMIN, 1874. Renouard, T. III, p. 1128.

nacre et de bois des îles, que la vogue des chinoiseries et l'engouement pour les figurines de Tournay ou de Meissen imposait aux collectionneurs du milieu du XVIII^e siècle, ces *jolités* du tour semblaient indispensables à tout intérieur noble ou bourgeois dont les propriétaires se targuaient d'élégance. ».

Dès l'âge de 25 ans, Xhrouet était passé maître dans son art. L'auteur des *Amusemens de Spa* rapporte qu'il enfantait des ouvrages d'une telle petitesse « que l'on ne pouvait presque les voir qu'à l'aide du microscope. Nous vîmes, entre autres, dit-il, une petite table avec six tasses, leurs soucoupes, la théière et le sucrier, qui se renfermaient dans un petit œuf d'ivoire qui n'était pas plus gros qu'un pois ».

La beauté de ces ouvrages, admirés chaque été par tous les visiteurs, porta bientôt la renommée de l'artiste aux quatre coins de l'Europe. C'est ainsi qu'il fut mandé à Vienne, en 1748, par l'empereur François I^{er}, qui le retint pendant plus de six mois. Xhrouet avait emporté avec lui ses tours fameux, et il initia aux secrets de sa profession le souverain qui, pour le récompenser, lui fit don d'une splendide tabatière en porcelaine de Saxe et de trois médailles d'or.

Le duc Charles de Lorraine, qui avait reçu en

présent, des magistrats spadois, des objets tournés par Xhrouet ⁽¹⁾, l'appela aussi à Bruxelles, où il resta longtemps. Il alla également à Paris, où l'avait fait venir le duc d'Orléans (1757), grand-père de Louis-Philippe ⁽²⁾.

Maints personnages, enfin, voulurent posséder ses mécaniques extraordinaires, et il en envoya ainsi au Margrave de Bareith, au comte de Nassau-Ladecq ⁽³⁾ en Hollande, au duc de Cumberland ⁽⁴⁾.

Ce qui n'est plus qu'un métier de nos jours,

⁽¹⁾ « Reçu ce 8 septembre 1746 de Rousseau, 87 flor. BB, pour tabatière d'yvoir à pièces de nacre, et étuis, donnés à S. Altesse Royale le Prince Charles de Lorraine (signé) L. Xhrouet. (Archives de Spa).

⁽²⁾ Xhrouet est qualifié, dans la *Liste des Seigneurs et Dames* de 1767 : « Écuyer du commun de la Reine et Tourneur de Monseigneur le Duc d'Orléans ». Il habitait l'Hôtel de Lorraine.

⁽³⁾ Xhrouet lui envoyait à Bréda, en 1739, une caisse contenant un tour à tourner.

⁽⁴⁾ Le 21 septembre 1751, Milord vicomte de Kingsland, passe un contrat devant le notaire Gilles Lezaack, de Spa, avec Lambert Xhrouet, au sujet de la fourniture d'un tour à tourner. Il y est stipulé, entre autres, que l'envoi comprendra : le canon d'acier, avec son volant, ses deux tambours de cuivre, avec 32

constituait un art véritable au siècle dernier, et les personnes du rang le plus élevé ne dédaignaient pas de descendre à le cultiver. Témoin cette lettre où Voltaire nous apprend que l'impératrice Catherine lui envoyait en 1769, « une boîte tournée de ses belles et augustes mains » ⁽¹⁾.

Xhrouet travaillait le bois, la nacre, l'écaille, le coco, et surtout l'os et l'ivoire. Pendant les saisons brillantes de 1760 à 1780, il n'est pas un visiteur de marque qui ne fut curieux d'aller voir Xhrouet, devant son établi, et qui ne tint surtout à emporter quelques objets de sa façon. Le médecin de Limbourg, dans un de ses ouvrages ⁽²⁾

roues sur les deux, etc.; la machine pour tourner les ovales avec toutes ses vis et clefs; les machines pour tourner les rampans, qui seront en cuivre; la machine excentrique, qui sera de même matière. La machine à tourner les lignes perpendiculaires non comprise dans le prix ci-dessous. Enfin il aura huit douzaines d'outils. Au prix de mille neuf cents francs argent de Liège.

⁽¹⁾ Correspondance de Voltaire. Tome 74^e, p. 450.

⁽²⁾ Dans les *Amusemens de Spa*. MDCCCLXXXIII. T. II, p. 311. Il cite parmi les objets qu'on trouvait à acheter chez Xhrouet, des étuis, des tabatières, des boîtes, des portraits, etc. Les comptes des bourgmestres mentionnent à la date de 1735 : un petit rouet d'ivoire acheté chez lui pour faire présent à la comtesse de Linden. Et, en 1744, des cannes à crochets, d'ivoire, etc.

décrit au sujet d'une visite faite par des bobelins à cet artiste, un chef-d'œuvre qu'il mit sous les yeux de la compagnie. « C'était, dit-il, une Pyramide d'une délicatesse admirable; elle était surmontée d'un Globe, qui n'a qu'une petite ouverture et dans lequel il avoit tourné une boîte à portraits de trois pièces, dont le diamètre occupe toute la capacité intérieure; et la boîte est tournée en petits godrons et en d'autres figures, qui rendent cette pièce plus difficile et plus curieuse que d'autres qui avoient paru dans le même genre. »

On raconte de Xhrouet un prodige surprenant qu'il accomplit en présence de l'empereur François 1^{er}, et qu'on serait tenté de révoquer en doute. Il plaça sur son tour un œuf de poule qu'il coupa en deux et dont il fit une boîte après y avoir pratiqué une gorge dans l'épaisseur de la coque.

On dit encore que Gustave III l'ayant honoré de sa visite, il se fit apporter un morceau de glace qu'il tourna à l'instant sous les yeux du monarque, et dont il tira une coupe admirable de forme. Après l'avoir fait emplir de vin de champagne, il l'offrit à son royal visiteur qui but au succès de l'artiste.

Xhrouet exerça son art jusqu'aux derniers jours de sa laborieuse existence; et, malgré sa caducité, c'étaient encore des merveilles de délicatesse et

de bon goût qui sortaient de ses mains non loin de 73 ans. Il mourut le 21 avril 1781, et, telle était sa réputation, que le digne curé qui lui ferma les yeux inscrivait comme un de ses plus beaux titres de gloire, sur le registre des décès, sa qualité « d'habile tourneur ». Xhrouet fut inhumé au chœur de l'église de Spa, où figuraient ses armoiries.

Il laissa un neveu du même nom qui suivit cette même carrière. Malheureusement, nous ne possédons aucune donnée sur lui.

L'on a conservé à Spa, le tour inventé et perfectionné par Xhrouet. C'est à proprement parler le tour universel qui comprend tout à la fois le tour ordinaire, tour à guillocher, à fileter, à graver et à sculpter, ainsi que le tour à combinaisons. Il peut servir à tourner en ovale, en carré, mais sa plus surprenante faculté est de permettre la confection du portrait en bas relief. Ceci a lieu au moyen de matrices en fer et l'on possède encore des admirables spécimens sur ivoire obtenus à l'aide de ce mécanisme.

Un certain Antoine Xhrouet (né en 1692?), parent et contemporain de Lambert, exerçait à Spa ce même art en 1750. Mais nous ne savons rien de lui (1).

(1) La Liste des Seigneurs et Dames de l'année 1753 cite un M. Toussaint, célèbre tourneur à Neufchâteau

Après eux, on ne peut guère citer comme ouvriers de mérite, en ce genre, que Jean Gillon, Antoine Froidville (1772) et Ambroise Talbot.

Le milieu du dix-huitième siècle marque dans l'histoire de notre bourg le commencement d'une ère de prospérité qui s'étend à toutes les branches du commerce aussi bien qu'aux différentes industries exercées par les habitants.

Des marchands étrangers en foule viennent alors s'y établir pendant la saison des eaux. C'est aussi l'époque où l'affluence des visiteurs de distinction suggère l'idée de la publication des premières « *Listes des Seigneurs et Dames* ». Où enfin ces mêmes visiteurs, se constituant en société, fondent le Club anglais fameux, qui préluda à la création des maisons de jeux ou d'assemblées.

Notre industrie est alors dans tout l'éclat de sa richesse et de sa gloire. Elle produit des objets d'un admirable travail et d'une importance dont on ne se douterait guère. Nos tabletiers et nos décorateurs rivalisent d'ingéniosité et d'élégance. Le petit mobilier revêt enfin les couleurs les plus variées.

Les artistes, nous dit de Limbourg, peignent

« en encre de la Chine et en Laque, sur des fonds blancs ou en or fin et en bronze; en couleurs sur des fonds de toute espèce, fond bleu, jaune, noir, verd; fonds composés, tels qu'en porcelaine ou en écaille qui imitent parfaitement le naturel; sur ces fonds, ils peignent des personnages en goût chinois, ou des fleurs, des fruits, des sujets tirés de l'Histoire ou de la Fable, des paysages, des vues des environs de Spa (1). »

Et complétant ces renseignements, il ajoute : « les uns travaillent dans un goût, les autres dans un autre; il y en a qui ne travaillent qu'en encre de la Chine et en laque, d'autres ne peignent qu'en couleurs ou en or et argent; les uns sont plus habiles en fleurs, d'autres pour les perspectives et le paysage, etc. (2) »

Expliquons, en les résumant, les remarques du médecin de Limbourg.

Les vues du pays ou les paysages étaient invariablement en grisaille, en teinte monochrome. Ils étaient faits à l'encre de Chine. Les sujets tirés de la mythologie ou de l'histoire, les bergeries, se peignaient en camaïeu, c'est-à-dire d'une seule

(1) *Nouveaux Amusemens des Eaux de Spa*, 1763, p. 384.

(2) *Ibidem*, p. 386.

couleur, avec une teinte plus sombre et une plus claire; soit en rouge, en bleu, et plus rarement en vert. Les fleurs enfin ou les fruits étaient les seuls pour lesquels on employait la gamme entière des couleurs. On les peignait toujours à dimensions réduites, et non à leur grandeur naturelle. Le plus souvent, du reste, ils étaient mis en forme de guirlande, servaient de motifs à décoration et non point de sujet principal.

Quant à la nature des objets eux mêmes, la variété se manifesta de plus en plus dans la forme. Aux boîtes de tout genre, à quadrilles, à thé, à mouches, à poudre, à épingles, à montre, aux écritoires, aux tabatières, aux étuis, etc., vint s'ajouter ce qu'on désignait du nom de *toilette* ⁽¹⁾, la pièce la plus importante entre toutes celles qui se fabriquaient alors et dont nous donnons la description plus loin.

Il nous sera facile de faire juger du luxe de ces objets de galanterie, ainsi qu'ils étaient qualifiés à ce moment ⁽²⁾, par cet extrait des *Amusemens*:

« On vit une de ces Toilettes avec un fond noir, » dont les desseins étoient peints en relief et

(1) J. P. de Limbourg, *Traité des Eaux minérales*, MDCCLVI.

(2) J. P. de Limbourg. *Nouveaux Amusements*, 1763. Table, v^o objets.

» surdorés, avec les armes et des sujets tels qu'on » les avoit ordonnés sur toutes les boîtes; elle étoit » magnifique et ne coûtoit que dix louis; une » autre d'un beau verd de Saxe, avec des desseins » en argent... Il y a de ces ouvrages qui vont à des » prix bien plus considérables. Il y avoit cette » année une Toilette qui ne valoit pas moins de cent » ducats. C'étoit une espèce de chef-d'œuvre avec » des peintures au naturel, très-bien réussie, dont » les sujets sont tirés de l'Histoire du Vieux » Testament » ⁽¹⁾.

(1) Ibidem, p. 385.

p. 88 (A) Extrait des Délibérations.

En l'assemblée du bourgeois et magistrats de Spis, tenue dans la salle du Duché le 2^o de Mars 1772.

« Ayant résolu et arrêté de présenter à S. A. C. notre nouveau Souverain — quelques boîtes à cartes, comme un faible hommage de notre zèle et de notre attachement, nous avons ordonné à notre bourgeois de s'en acheter et de les rapporter dans les Comptes suivant les quittances des ouvriers & marchands

Sur ordonnance, Crathey
gouffier

Chapitre IV.

Les toiletteurs. — Jean Gernay, son séjour à Paris, genre qu'il cultiva. — Les toilettes. — Thomas et Pierre Gernay. — La famille des Tahan. — Les Lefin. — Les Duloup. — Les Leloup et les Wolff. — Les Wilkin. — Le romaniste. — H. Fléon, J. Lohet, L. Lecomte. — Un projet de fabrication de céramique (1802). — Les Brixhe. — Thomas Renson, Nadrin. — Le chevalier de Fassin. — Influence qu'il eût sur les peintres. — Genre et nature des objets. — Les Boutons d'habits.

Le petit meuble appelé la *Toilette*, en faisant son entrée dans le monde, modifia le vocable wallon sous lequel étaient connus, depuis le dix-septième siècle, nos faiseurs de jolités. Désormais,

ce n'est plus des *bordoni* qu'on les nomme, mais bien des *toileti* ⁽¹⁾, mot à mot toiletiers.

En même temps, éclôt en notre bourg toute une floraison d'artistes, de peintres en tous genres, qui, par leurs talents, concourent puissamment au développement de l'industrie locale.

Le premier en date, à cette époque, et le plus en vue, est Jean Gernay.

Jean Gernay (1719-1791) eut pour maître, Pierre Gernay, son père, qui est cité en qualité de peintre en 1712. Orphelin de bonne heure, il s'appliqua avec ardeur à son art, afin de subvenir à ses besoins. Malheureusement, les *saisons*, et du même coup, l'industrie des boîtes ayant été mises en péril par l'invasion des troupes françaises dans le pays, il s'en alla, avec plusieurs de ses concitoyens, à Paris, espérant y trouver du travail mieux rétribué.

Les ouvrages en imitations de laques de la Chine étaient encore fort en vogue dans la capitale, et nos spadois, qui en connaissaient la fabrication, n'eurent pas de peine à s'y faire employer. Ils travaillèrent ainsi à la décoration des harpes, des clavecins et des caisses de carosses. L'on veut même que le célèbre Martin, inventeur du vernis

(1) Prononcez *toil'ti*.

qui porte son nom, ait su tirer avantage de l'arrivée des ouvriers spadois, pour se les attacher, ayant reconnu qu'ils excellaient dans l'industrie des laques.

Pour une cause qu'on ignore, Gernay rentra dans sa patrie (1756), où il établit un atelier qui ne tarda pas à devenir le premier du bourg, et le plus visité par les étrangers. Travailleur infatigable, il avait débuté par de petites œuvrettes, éventails, calepins, calendriers, etc., peints sur velin ou ivoire qu'il expédiait à Paris — il s'y était ouvert des débouchés — et, plus tard, à Bruxelles, à Amsterdam et à Vienne. Mais bientôt il se livra à la fabrication des boîtes, des toilettes, des pièces de tabletteries importantes, qui exigeaient l'aide d'ouvriers peintres. Il s'en adjoignit ainsi plusieurs, se refusant toutefois à les admettre à titre de collaborateurs. A l'imitation de tous ses confrères, du reste, il se montrait jaloux de ce qu'il considérait comme des secrets du métier.

Le genre qu'il cultivait avant de quitter Spa était celui de tous les peintres ses concitoyens, le lavis à l'encre de Chine sur boîtes recouvertes préalablement d'un fond de couleur blanc, ou encore les imitations de laque de Chine.

Après son retour au pays natal, s'inspirant des méthodes récentes qu'il avait vues employer, sa façon de procéder consista à copier des gra-

vures représentant des sujets religieux, historiques ou mythologiques. Ciels, arbres, terrains, rivières, monuments et généralement tous les fonds et accessoires, de même que les personnages, étaient ébauchés en teintes plates à l'encre de Chine et terminés par des hachures et pointillés, avec une perfection merveilleuse.

Cependant Gernay peignait aussi très souvent des sujets, principalement les scènes galantes de Boucher, les pastorales de Berghem ⁽¹⁾, tout à fait au carmin sur fond blanc, et dont les moindres détails des figures et des paysages étaient pointillés et finis avec un soin que n'avaient pas ses modèles gravés. C'est ce fini, du reste, qui avait valu à Gernay sa réputation et qui l'avait classé hors de pair parmi ses concitoyens.

Gernay ne composait ni ne peignait d'après nature. Très rares, il est vrai, étaient les peintres qui, à cette époque, dessinaient sur le vif ⁽²⁾.

Il choisissait ses modèles avec beaucoup de dis-

(1) Les estampes de François Boucher, de Lancret, de Greuze, de Van Loo, de Chardin, sont celles que copiaient alors les peintres spadois.

(2) On eût compté facilement les paysagistes du terroir qui savaient feuiller, donner aux arbres l'aspect particulier, le caractère propre à leur essence,

cernement et ne reculait pas devant les difficultés qu'ils pouvaient offrir. Là était son principal mérite et ce qui le distinguait de ses rivaux. Ajoutons qu'il travaillait bien plutôt par amour de l'art qu'en perspective d'un gain.

En peintre amoureux de son œuvre, il décorait non seulement le couvercle d'une boîte, mais encore les côtés et même le fond extérieur. Ses petits meubles étaient surchargés, — ceci à la lettre, — de peintures qui, elles-mêmes, étaient soignées à l'égal du sujet principal.

Au rebours de ce que faisaient ses confrères, il ne cherchait pas à vendre et à écouler ainsi ses productions. Il s'en séparait même si difficilement, qu'elles finirent par s'accumuler en quantités considérables dans son atelier.

Aussi en laissa-t-il, à sa mort, un nombre incroyable, ainsi qu'une collection de gravures rares et curieuses.

Gernay s'était marié tardivement; sa veuve, jeune encore, prit pour lui succéder un homme de condition inférieure qui vendit à vil prix tous les objets fabriqués par le défunt.

et faire distinguer un hêtre d'un orme ou d'un bouleau. Leloup, dit le Dauphin, fut peut-être le seul qui eût le talent de figurer avec hardiesse et exactitude la lisière d'une forêt ou des groupes d'arbres.

Une espèce d'antiquaire, François Dechesne, les racheta avec très peu d'argent ⁽¹⁾.

Entre autre pièces de valeur qu'il revendit avec un énorme bénéfice, on citait deux toilettes extraordinaires ⁽²⁾. L'une, qui représentait des scènes de la Bible, telles que Esther chez Assuérus, Salomon et la reine de Saba, etc., fut acquise au prix de 2,400 francs par l'impératrice Joséphine ⁽³⁾.

(1) Il n'était pas peintre, il se bornait à acheter et à vendre les produits des autres, ainsi qu'en témoigne l'avis suivant de la liste des Étrangers : « Au Prince Ferdinand, rue du Waux-Hall, on trouve toutes sortes d'ouvrages de Spa faits par les meilleurs artistes. » (Année 1793).

(2) Les *toilettes*, fort recherchées par les dames parce qu'elles contenaient tout ce qui pouvait leur être utile, correspondaient à ce qu'on a appelé de nos jours un nécessaire. On y trouvait deux grands coffrets et un de moyenne dimension, des boîtes à poudre, à mouches, à épingles, à fard, à cure-dents, des brosses à différents usages, une écritoire, des pelotes, les ustensiles à coudre, une paire de chandeliers en bois tournés, enfin un miroir dont le cadre était également peint et vernis. Toutes ces pièces entraient dans la toilette qui se fermait à serrure et, parfois, était posée sur quatre pieds de forme élégante.

(3) Alors aux eaux d'Aix-la-Chapelle (août 1804). Le marché fut conclu par un intermédiaire, M. de Périgny, sous-préfet de Malmédy.

L'autre, sur laquelle l'artiste avait figuré Renaud et Armide, alla également à l'étranger; elle fut payée à peu près autant. Les chiffres pourront sembler exagérés. Il n'en est rien; on citait tel de ces petits meubles qui coûtait alors jusque trois mille livres. Au surplus, il est bon d'ajouter qu'ils demandaient, parfois, trois et quatre mois de travail, et la collaboration d'ouvriers de maints métiers : tabletier, tourneur, peintre, serrurier, vernisseur, etc.

Mais, il nous faut revenir à Gernay, afin de résumer en peu de mots le rôle qu'il a joué dans l'histoire de notre petite industrie.

Jean Gernay fut de tous les peintres spadois, ses contemporains, celui qui se montra le plus original, et l'on peut affirmer qu'il jeta un véritable lustre sur la fabrication des boîtes, car il en releva le mérite aux yeux de tous les amateurs.

Comme la plupart des Spadois qui se livraient à la peinture, les Gernay furent artistes de père en fils.

Thomas Gernay, le neveu de Jean et son élève préféré, se fit animalier. Ses encres de Chine étaient très recherchées. Pierre, son fils, que nous aurons à citer par la suite, s'acquitt également,

dans la décoration du petit mobilier spadois, une réputation méritée de gouacheur.

Le nom de Tahan fut aussi de ceux qui marquèrent dans notre modeste industrie; cette famille compta aussi bien des ébénistes — ce qu'on appelait *ovri d' toilettes* — que des peintres. Parmi les premiers, on a conservé les noms de trois d'entre eux, respectivement cousins germains : Jean, Pierre-Lambert et Nicolas, qui exerçaient le métier de tabletiers aux dernières années du XVIII^{me} siècle et allèrent s'établir à Paris (1).

Parmi les seconds, Pierre, dont le nom apparaît en premier lieu, est qualifié de doyen des peintres de Spa dans une enquête de l'année 1755. Jean Hubert, né en 1777, qui sut se faire, dans les premières années du siècle une certaine célébrité comme peintre d'histoire, avait débuté par la décoration des boîtes.

Le chevalier de Fassin, qui séjournait à Spa, devinant en lui d'extraordinaires aptitudes, s'intéressa à ses travaux et l'encouragea par ses conseils. Obligé de partir l'an VII, en qualité de conscrit,

(1) L'un d'eux dut y faire souche, car, vers 1860, il y avait au coin de la rue de la Paix et du boulevard des Capucines un Tahan, ébéniste de l'Empereur, tenant magasin de coffrets de luxe, qui, suivant ce que nous avons appris, descendait de Pierre-Lambert.

Tahan se rendit au dépôt de son régiment qui était à Paris. Là, il réussit à entrer dans l'atelier du peintre David, qui le fit exempter du service. Dès lors, il se livra exclusivement à la peinture d'histoire.

On a de lui une œuvre souvent citée, *Le Martyre de S^t Lambert*, qui se trouve à la Cathédrale de Liège. Il existe également de ses toiles à Paris, à Bayonne et à Bordeaux, à ce que l'on assure. Tahan ne reparut jamais dans sa patrie; il est mort à Niort (Deux-Sèvres), le 23 mai 1843.

Les Tahan qui s'adonnèrent exclusivement à la peinture des objets de Spa, furent Jean, dont la spécialité était les fleurs. Il donnait des gages d'un talent qui n'attendait que la maturité de l'âge. Malheureusement, la mort l'enleva dans la fleur de ses ans. Pierre, mieux doué, se fit paysagiste. Profitant des enseignements de Fassin, il ne tarda pas à figurer au rang des bons gouacheurs du bourg. Il fut surtout copiste habile. Servais racontait avoir vu, de lui, une boîte d'après Berghem, dont le peintre Van Asche faisait grand cas. L'un des marchands importants de l'endroit, François Dechesne — dont nous avons déjà cité le nom — se l'était attaché. Notre artiste ayant réussi plus tard à être mis en relation avec Omme-gang, lors du séjour que ce peintre fit à Spa, en obtint de précieux avis.

Joseph, frère du précédent, était aussi admirablement doué; il interprétait la nature avec succès et ses paysages étaient appréciés, mais il mourut prématurément. Deux autres peintres encore, de la même famille, Jean et Vincent, fils de Charles Tahan sont également dignes de mention.

La famille Lefin, elle aussi, a donné des enlumineurs estimés. L'un d'eux, Servais, cité en 1757, peignit les scènes de genre. Dans les dernières années du siècle, Jean et Pierre, marchant tous deux sur les traces de leur devancier, acquirent une certaine notoriété ⁽¹⁾. Et, plus tard, Louis et Charles ne leur furent pas inférieurs.

Les Du Loup, dont la famille se rattachait aux Leloup, comptèrent aussi des faiseurs de boîtes. Les registres du greffe de Spa signalent un Henry Duloup, peintre et vernisseur, en 1739. Son fils, Henry-Joseph, se recommandait, en 1774, aux étrangers, en qualité de fabricant d'objets de Spa. ⁽²⁾

(1) Voir ci-après la liste des peintres de l'an 1796.

(2) « A la Couronne d'or, rue Entre-les-Ponts, H. J. Du loup fils a une manufacture d'ouvrages vernis de Spa, en toute sorte de nouveau goût et en vernis solides. Il offre ses services aux seigneurs et dames pour leur enseigner l'art de la peinture. » (*Liste des Seigneurs et Dames*).

« Cette même liste contenait cet avis, assez curieux,

A quelque temps de là, un de ses parents faisant le même commerce vint à s'établir, et la similitude de leurs noms prêta à confusion. Afin d'obvier à des malentendus inévitables, le dernier venu des deux jugea nécessaire de changer son nom. En conséquence, il fit part au public, de sa résolution, par la circulaire que voici :

« Le sieur Jean-Louis Duloup donne avis qu'à
» raison des méprises résultantes du grand nombre
» de personnes qui portent le nom de Leloup ou
» Du Loup, dont plusieurs font le même commerce
» dans le bourg de Spa, qu'il vient de prendre
» celui de Wolff pour lui et ses descendants, et
» qu'il continuera son commerce en Peinture et
» Vernis de Spa sous le nom de Jean-Louis
» Wolff. » ⁽¹⁾

d'un peintre étranger : « Leroy connu par le genre de peinture qu'il enseigne aux Dames, peint toutes sortes d'étoffes de soie et autres, à l'imitation de celles de Pékin, mais en couleurs fixes, à l'épreuve de l'eau et de tous acides. »

(1) Cet avis, encadré et imprimé sur petit papier, ne porte ni date ni lieu d'impression. Mais son insertion dans la *Liste des étrangers*, au n° 28 de l'année 1791, lève tous nos doutes au sujet de l'époque où Du Loup modifia ainsi son nom de famille.

ni en 1787

Nous retrouverons ce Jean-Louis Wolff, ci-après (1).

Le nom de Wilkin fut également de ceux dont notre art a perpétué le souvenir.

Henri Wilkin (1731-1785) excella dans les copies de Boucher et de Coypel; talent souple, fécond et gracieux, il aborda aussi et non sans succès le paysage. Il dessina ainsi pour le médecin de Limbourg deux des vues qui ornent la seconde édition des *Amusemens de Spa*: la Cascade de Coo et la Promenade de Sept-Heures. On a également de lui deux vues, l'une des bains du Tonnelet, l'autre, de la Géronstère, habilement gravées. (2)

Son fils, Lambert-Henry (1753-1820), communément appelé le Romaniste, en raison de son long séjour à Rome, s'adonna d'abord exclusivement à la gouache. C'est ce que nous apprend un avis qu'il faisait insérer dans la *Liste des Visiteurs* (3). Mais, vivement intéressé au récit des

(1) Liste des Peintres de l'année 1796.

(2) Ces cuivres, dont nous possédons une épreuve, étaient peut-être destinés à orner ce même ouvrage.

(3) « Le sieur Wilkin, peintre à gouache (*sic*) et en miniature, fait offre de ses talents aux seigneurs et dames qui voudraient prendre de ses leçons. On peut voir chez lui quelques morceaux qu'il a exécutés sur

voyages en Italie, du chevalier de Fassin dont il recevait des leçons (1776) (1), il partit à son tour pour cette patrie des arts, et délaissa dès lors la peinture à l'eau. Il revint avec un bagage considérable, fruit d'études consciencieuses (2). Ses œuvres, dont il existe encore quelques spécimens à Spa, rappellent le faire de Berghem.

Il laissa un fils, Gérard, qui, ainsi que nous le dirons plus loin, possédait un joli talent d'amateur.

Henri Fléon (1759-1825) avait étudié à Liège, chez Defrance. Il dessinait avec art, et les petits meubles qu'il décorait étaient fort recherchés des étrangers.

Au nombre des artistes employés par F. Dechesne et qui suivirent la nouvelle école instaurée par le chevalier de Fassin, il y a lieu de placer à

le papier et le vélin qui peuvent donner une idée de son savoir-faire. » (*Liste des Seigneurs et Dames*, etc. n° du 18 juillet 1780.)

(1) BRIART. *Trésor de la Nature*, etc., p. 24.

(2) « Wilkin, dit le Romain, élève du chevalier de Fassin, après avoir fait des études en peinture à Rome, où il a recueilli d'après nature les esquisses des monuments de l'antiquité et des plus riants paysages, a établi son atelier de peinture à la Fontaine d'or, où il invite les amateurs à le visiter. » (*Liste des Seigneurs et Dames*, 1788. Annonces).

côté de Pierre Tahan, le peintre Jean Lohet. Remacle Lohet, son père, le mit d'abord en apprentissage chez Jean Gernay; il alla ensuite travailler chez de Moranville, qui excellait dans les fleurs, et, à ce que rapporte Longrée, il surpassa bientôt son maître. Il fut avec celui-ci, le premier peintre en ce genre, qui eut bien compris et interprété la nature, d'après laquelle il exécutait, soit à la gouache, soit à l'huile, tous ces ouvrages. Il peignait avec largeur et brillait surtout par la vivacité du coloris.

L'encre de Chine, procédé dans lequel il avait débuté, et dont, plus tard, il se plaisait à user encore, lui eut valu des succès du meilleur aloi. Nous possédons de lui, une vue de la fontaine du Tonnelet, sur vélin, qui a toute la finesse d'une miniature et qui semble l'œuvre d'un enlumineur de manuscrits.

D'avantageuses propositions qu'il reçut de John Cockerill, le ravirent à l'art. Il devint secrétaire particulier de cet homme de génie et abandonna complètement les pinceaux. Il est mort à Seraing vers 1835.

Louis Lecomte (1745-.....) avait commencé par s'essayer dans l'encre de Chine, mais il ne tarda pas à se livrer exclusivement à la peinture des fleurs, genre où il égala les plus habiles, ainsi

qu'on peut s'en rendre compte par un spécimen qui nous est resté. En effet, les roses qui décorent les portes du petit tabernacle de l'église de Becco (La Reid) — meuble qui provient du couvent des Capucins de Spa — décèlent le faire d'un artiste remarquablement doué. (1)

Aux premières années de la Révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles et délaissant l'art, s'engagea dans les troupes républicaines, où il devint capitaine au 10^e régiment des hussards.

Fixé plus tard à Paris, où il jouissait d'une pension militaire, nous le voyons adresser, en date du 14 octobre 1802, au maire de Spa Lezaack, une lettre assez intéressante, dont voici le résumé.

Apitoyé sur le sort de ses anciens concitoyens, qui, pour la plupart possèdent des talents capables de les faire prospérer en d'autres lieux, Lecomte déclare qu'il s'est occupé dans la capitale d'apprendre la peinture sur porcelaine. Et, afin de transmettre ses connaissances aux artistes de Spa,

(1) Lecomte tint, à Spa, boutique de toilettes en vernis, entre les années 1776 et 1790. Il s'annonçait, dans les *Listes des Seigneurs et Dames*, comme enseignant « à faire les fleurs en peu de temps. » (*Listes des années 1778 et 1780. Annonces.*)

il a exploré et visité toutes les manufactures les plus en vogue de Paris, et s'est assimilé tous les procédés concernant l'application des couleurs et de la dorure à la porcelaine.

L'industrie des ouvrages de Spa étant presque entièrement tombée, il voudrait la remplacer par la peinture sur porcelaine.

Tout lui semble réuni à Spa pour faciliter l'établissement d'une manufacture, puisqu'il y a des peintres de talent, des mines de houille pour la cuisson des pièces, et même des acheteurs dans les visiteurs qui viennent chaque été. Il s'offre donc à fournir gratuitement tous les renseignements nécessaires à pareil établissement.

Si on déclarait qu'il y a impossibilité d'ériger une telle manufacture, on pourrait quand même y pratiquer la peinture sur porcelaine, sans que le manque de fabriques de ce genre au voisinage soit un obstacle. Strasbourg et Bruxelles n'en ont pas, et pourtant tirent les porcelaines en blanc de Paris pour les décorer, etc., etc.

Nous ignorons l'accueil fait à la proposition de Lecomte et les objections qu'on lui opposa (1).

(1) S'il faut en croire Longrée, Lecomte serait mort commandant des Vétérans, à Juliers, où Napoléon avait élevé une forteresse confiée à la garde de ces vieux braves.

Quoiqu'il en soit, l'exposé qu'on vient de lire n'aura pas manqué de susciter dans l'esprit de plusieurs de nos concitoyens, un curieux rapprochement (1). Ils se seront souvenu que la découverte de terres plastiques à Nivezé-Spa, qui eut lieu un peu plus de cinquante ans après, avait fait remettre au jour ce même projet de fabrication de céramique; sans que les promoteurs de l'idée prétendument nouvelle se doutassent qu'ils avaient été devancés. Il faut rappeler également qu'il y a une quinzaine d'années, on tenta d'introduire à notre école de dessin un cours de peinture céramique à la suite des heureux essais de fabrication de barbotine, faits avec ces mêmes terres de Nivezé, par M. Michel Body, ingénieur.

L'on sait que notre bourg posséda durant les dernières années qui précédèrent la Révolution, un dépôt important des fameuses porcelaines de Saxe (2). Les étrangers aimaient à visiter ce magasin, où ils s'approvisionnaient volontiers de ces produits d'art, aujourd'hui si recherchés.

Il est à présumer qu'on y livrait des œuvres de

(1) Dethier signala le projet de Lecomte dans le *Coup d'œil sur les volcans éteints*, etc. An XI-1803, p. 27.

(2) Voir notre ouvrage. *Spa. Histoire et Bibliographie*. 1888. t. I, p. 175.

commande. La famille des comtes Mercy d'Argenteau possédait encore dans ces dernières années un tête à tête en style Louis XV, provenant de cette manufacture, et dont les diverses pièces étaient décorées de paysages pris à Spa. Le tête à tête renfermé dans un écrin est passé actuellement, par héritage, dans les mains du comte d'Oultremont, au château de Warfusée.

Peut-être Lecomte s'était-il souvenu des porcelaines vues jadis au dépôt des Saxons de Spa, lorsque plus tard, il formulait à Paris, son projet.

Joseph-Thomas Brixhe ⁽¹⁾, contemporain de Jean Gernay et d'Antoine Leloup, fut, après ce dernier, le peintre à l'encre de Chine le plus estimé de son temps. Il exécutait, paraît-il, avec hardiesse, par grandes teintes plates, des paysages et des figures qui semblaient aussi achevées que les œuvres de Gernay.

De même qu'il avait acquis ce que Gernay laissait de meilleur, F. Dechesne se rendit aussi propriétaire des morceaux de choix de Brixhe.

Vincent Brixhe, son fils (né en 1756), peignit surtout les fleurs et, en ce genre, il égala nos

(1) Il était né en 1732.

artistes les plus habiles. Il se mit aux gages d'un lord d'Écosse et, à son retour de ce pays, il introduisit chez nous la peinture dite écossaise, qui s'appliquait principalement sur les tabatières. Pour le dire en passant, ce dessin quadrillé, emprunté aux étoffes, fut truqué depuis, en notre siècle, au moyen de papier simulant cette peinture, qu'on collait simplement sur l'objet, enduit ensuite de vernis.

Thomas Renson (1791-1824), fils de Mathieu-Joseph, est aussi le nom d'un peintre appartenant à cette pléiade d'artistes éclos quelques années avant la Révolution. Né avec d'extraordinaires dispositions, il fut, au dire de Longrée, original comme Brauwer. Il eut deux fils, Thomas et Victor, qui choisirent la carrière paternelle.

Nadrin, Jean-Joseph (1788-1819) enfin, se fit une spécialité de la peinture des fleurs, et surtout des pensées. On rapporte cette particularité qu'il ne demandait pas moins d'un double écu (six francs) pour en peindre une seule, travail qui n'exigeait que quelques minutes.

Autour des peintres plus ou moins marquants dont nous venons de signaler les mérites se groupaient toute une série d'ouvriers habiles qui coopéraient à la renommée de l'industrie spadoise. Il serait injuste de laisser leur nom dans l'oubli. Ce

sont : Alexandre Maréchal, Henri Marin ⁽¹⁾, Joseph Richard ⁽²⁾, tous trois qualifiés de maîtres-peintres vernisseurs, respectivement en 1750, 1760 et 1762, Jean-Noël Talbot et Henry-Philippe Vendôme 1769-1807 ⁽³⁾, Pierre Lemaitre et Pierre Lezaack ⁽⁴⁾.

Le chevalier de Fassin, l'un des peintres liégeois les plus connus vint se fixer à Spa vers 1776 ⁽⁵⁾. Quoique le désir d'y prendre du repos l'y guidât, il ne tarda pas à fréquenter les ateliers des peintres du bourg et s'intéressa à leurs travaux. Expansif, généreux et aimant par dessus tout son art, il

(1) Marin s'adonnait surtout à la fabrication des laques en relief.

(2) Il se rendit en 1762 à Paris pour s'y faire payer d'une livraison d'objets de Spa par Milord comte de Lismore, dette qu'acquitta M. de Birré.

(3) Il habitait la maison dite *Au grand Monarque* et avait des débouchés surtout en Hollande.

(4) Un sieur Jacques Antoine Leloup débitait en 1789, à Londres, pour le compte de Lezaack, des boîtes que celui-ci fabriquait.

(5) Il était déjà venu à Spa la saison précédente. Il figure, avec sa femme, dans la *Liste des Seigneurs et Dames*, n° du 22 août 1775, ainsi qu'il suit : M. le Chevalier de Fassin, seigneur d'Altembrouck, conseiller de S. A. le Prince de Liège, avec Madame, *A la Maison Neuve*, sur la Chaussée.

visita chacun des artistes et leur donna de précieux avis, entre autres celui d'essayer de la peinture à la gouache ⁽¹⁾, procédé jusqu'alors peu usité par eux pour la décoration de leurs petits meubles. Il leur enseigna l'usage des teintes plates et des teintes fondues, leur fit comprendre en même temps toutes les ressources d'un genre d'exécution plus large, se rapprochant de la peinture à l'huile.

Telle fut l'heureuse influence exercée par cet homme généreux qu'en peu de temps il transforma complètement leur manière de peindre.

Et ce fut lui, pourrait-on dire, qui, préparant leurs couleurs, leur palette, leur fit exécuter, sous ses yeux, d'une main hardie, des essais dont, tous les premiers, ils s'étonnèrent.

Les Wilkin, les Tahan et bien d'autres, mettant à profit les enseignements précieux du maître, franchirent dès lors les distances et purent aborder sans hésitation les difficultés de la gouache ⁽²⁾.

(1) A cet effet, on prépare premièrement un fond à la colle ou à la gomme. Le peintre a soin de gommer ses couleurs toutes au même degré afin que le vernis qui est appliqué ensuite ne fasse pas ressortir des taches provenant des couleurs trop peu gommées.

(2) Le Dr Sandberg, qualifiant Fassin de *peintre sublime et vrai*, écrivait dans son *Essai* : « C'est en gravissant nos rochers escarpés, c'est en s'abandonnant à l'horreur des précipices que creusent les

A partir de ce moment, c'en fut fait du procédé routinier, consistant à imiter fidèlement les hachures et le pointillé des gravures, et par suite du subterfuge dont avait usé l'un de ces artistes peu scrupuleux. S'efforçant d'amincir l'estampe, il la collait sur la boîte; la coloriait ensuite de façon à laisser apercevoir tout le travail du burin, s'épargnant ainsi une besogne à laquelle ses confrères se condamnaient.

Le genre, la forme ou la structure des objets se modifia nécessairement aussi, selon les exigences de la mode ou les besoins du moment.

Ainsi Nicot introduisant son herbe fameuse en Europe avait fait apparaître les tabatières, de même que la mode de grains de beauté artificiels avait nécessité les boîtes à mouches.

Énumérer tous les fabricats divers qui sortirent alors des ateliers spadois, serait chose difficile.

Cependant, nous sommes en possession d'un inventaire, dressé en 1783 par le notaire Brixhe, chez le marchand Henry-Joseph Duloup, qui

torrents, qu'il dérobe à la nature ces teintes mâles et vigoureuses, ces idées hardies, ces sites bizarres et pittoresques qu'il rend avec tant d'élégance et vérité dans les chefs-d'œuvre qu'il produit avec une fécondité étonnante. »

pourra sur ce point satisfaire notre curiosité. Ce document signale des

- | | |
|--|--------------------------------|
| Grandes toilettes à tiroirs. | Sabliers. |
| Toilettes ordinaires. | Pupitres. |
| Toilettes de campagne. | Quadrilles à paniers. |
| Miroirs à la main. | Etuis. |
| Coffres à thé, carrés ou ovales. | Etuis à pelotes. |
| Coffres à défilier (en forme de livres). | Petits métiers. |
| Coffres à filocher. | Id. dévidoirs. |
| Id. à pelotes. | Ecritoires. |
| Id. à coudre. | Id. à potalles (<i>sic</i>). |
| Boîtes à quadrilles. | Id. longs. |
| Id. à tabac. | Id. à la d'Aremberg. |
| Id. à poudre. | Coussins à coudre, peints. |
| Cabarets. | Nécessaires. |
| | Prie-Dieu (?). |
| | Brosses. |

Il y a aussi des cartels, des caisses de pendules à consoles, des porte-montres, des baromètres, des écrans, et jusqu'à des totons, ces sortes de dés à quatre faces, traversés par une cheville et qu'on fait pirouetter sur une table. Les uns portaient les six chiffres des dés à jouer, les autres les 4 lettres P.M.T.R. Prenez, Mettez, Tout, Rien (1). Il existait d'autres jeux tels que celui de quilles.

(1) M. le chevalier de Limbourg possède de ces spécimens de totons.

La liste ci-dessus mentionnait également des boîtes à thé, et des boîtes à savonnettes en fer blanc; de même que des tabatières en papier mâché, sur lesquelles on peignait à la gouache.

Nous ne devons pas omettre la canne, qui était, plus que jamais à la mode (1). Nos marchands en débitaient pour les messieurs, les dames et même pour les enfants. Elles étaient de forme droite, c'est-à-dire à pomme, ou à poignée courbe, ce qu'on appelait à crochet; et elles étaient peintes à fond rouge, bleu, vert, jaune, sur lequel courait, en s'enroulant, une guirlande de fleurettes.

Il serait oiseux de dire tous les genres d'objets fabriqués.

Le même inventaire nous fournit aussi des indi-

(1) « La canne, qui avait joué de tout temps un rôle »
» imposant dans le costume, surtout à l'époque de la »
» Fronde et pendant tout le dix-huitième siècle, ne fut »
» abandonnée comme un symbole de l'aristocratie que »
» lorsque la révolution de 1789 eut démocratisé le mot; »
» seulement la canne que tenaient à la main les femmes »
» du grand monde diminua de grosseur et de longueur: »
» on laissa aux douairières de l'ancien régime ces »
» grandes cannes à bec de corbin qui leur servaient de »
» contenance plutôt que d'appui. Les dames anglaises »
» du grand monde portèrent des cannes à la promenade »
» jusqu'à la fin du siècle. » (*Lettres de la marquise de Coigny*. Paris, 1884, p. 87, en note).

cations relatives à la décoration de notre petit mobilier.

C'était sur fond uni qu'on peignait les fleurs, les sujets de genre et les animaux; les paysages ou les vues étaient jetés en médaillon, sur fond vermiculé, ou sur fond imitant l'écaille ou le marbre.

Une omission à réparer, à propos de la peinture des figures, dans les scènes villageoises, copiées d'après les Teniers et les Brauwer.

Le premier pas de nos artistes vers la polychromie, avait été de teinter en couleur chair les mains et le visage des personnages, exclusivement; tandis que tout le reste était en grisaille.

Les artistes de goût prenaient encore et toujours pour modèles les chefs-d'œuvre des Vernet, des Greuze, des Boucher, les guirlandes des Van Huysum?, des Batistes (1), les paysages de Waterloo.

Plus tard, sous la République et le Directoire, on s'attachera à faire des sujets mythologiques en silhouette (noir sur fond blanc); ou même blanc sur fond sombre; les allégories, les emblèmes, les devises amusantes et galantes succéderont aux modèles empruntés aux gouacheurs français.

(1) SANDBERG. *Essai sur les Eaux*. MDCCLXXX, p. 191.

L'inventaire désigné plus haut, spécifiait ainsi :

Toilettes peintes de paysages en couleurs.

Id. id. en vermicelle et à médaillons.

Id. à fond blanc travaillées en vases et médaillons.

Toilettes teintes blanc et paille.

Toilettes tant en fleurs qu'à mordant ⁽¹⁾.

Id. façon d'argent, teinté blanc.

Id. peintes en fleurs et vases.

Id. d'hommes, en vermicelle avec des vues.

Toilettes d'enfants.

Id. à l'encre de Chine.

Quadrilles peints en Teniers.

Id. en goût chinois.

Tabatières écailles peintes à vues.

Brosses peintes à l'encre de Chine.

Ecritoires à fond vert et or.

Id. à la d'Aremberg en fleurs ⁽²⁾.

⁽¹⁾ La peinture au mordant consistait à employer une composition en relief qui happait l'or ou l'argent saupoudré, de façon à imiter les laques chinoises.

⁽²⁾ Le même document se terminait par la spécification des ingrédients servant aux fabricants de boîtes. La liste pourra intéresser nos modernes peintres-vernisiers. Un tonneau de warcelle (noir de fumée) — un paquet gomme mastic. Idem, de gomme laque. Un

Une spécialité que nos peintres fabriquèrent à cette époque — et dont l'idée leur avait été suggérée probablement par quelque seigneur de France venu aux eaux — est celle de minuscules vignettes à l'encre de Chine, sur vélin, représentant des vues de Spa et destinées à être serties dans des boutons d'habits.

On sait que, sous le règne de Louis XVI, il fut de mode, pour les gentilshommes, de porter des boutons d'une grandeur exagérée, qui consistaient en miniatures d'une finesse et d'un prix excessif ⁽¹⁾. Ces petites peintures étaient mises sous verre, comme le sont les cadrans des montres. Depuis, l'on vit en ce siècle les amateurs rassembler ces

saquelet copale, idem d'ombre. Un tonneau gomme sandaraque; du blanc de plomb. Un saquelet orpin jaune. Un baril huile de lin; 3 pots thérébenthine; 3 pots esprit de vin; 9 bâtons encre de Chine. Quantité de couleurs différentes. Un morceau d'ivoire pesant 3 livres $\frac{1}{2}$. Idem un autre de 3 livres. Un morceau de bois de rose pesant 4 livres.

⁽¹⁾ Dans ses *Mémoires*, la baronne d'Oberkirch venant incidemment à parler de cette extravagance, en dit ceci : « Ils représentaient tantôt des portraits, » tels que les rois de France, les douze Césars, » quelquefois des miniatures de famille; deux ou » trois hardis petits-maitres y mirent les portraits

divers spécimens de boutons et constituer ainsi des collections fort intéressantes.

L'un de nos concitoyens, M. Félix Delhasse, qui — en même temps que son ami François Body — avait recueilli tout ce qui a trait à la bibliographie de sa ville natale, a fait don à la bibliothèque de la ville d'une série de vingt-quatre petites encres de Chine sur parchemin qui devaient servir à figurer sur des boutons.

Ces petits chefs-d'œuvre de peinture, qui dépassent à peine en dimension celle d'une pièce de deux francs, représentent des vues de Spa et des environs. Ils ont dû évidemment être exécutés à la loupe, tant les détails en sont finement tracés. (1)

» de leurs maitresses. Les portraits étaient presque
» larges comme un écu de six livres. Vous jugez à
» quoi ressemblait un homme ainsi plastronné.»
(Bruxelles, 1854, T. II, p. 278).

Voir aussi les *Mémoires secrets* à la date du 18 novembre 1786.

(1) Isabey, dans ses notes biographiques, raconte qu'à son arrivée à Paris (1786), il exécuta pour vivre, des copies de Vanloo et de Boucher sur des couvercles de tabatières et que ces médaillons lui étaient payés de 6 à 8 francs. Il peignait aussi des boutons d'habits.

On peignait en camaïeu, des amours, des fleurs, des paysages.

Chapitre V.

La révolution met en péril l'industrie spadoise. — L'émigré de Moranville. — Les peintres en 1796. — Taux des salaires. — Les débouchés de la fabrication en 1804. — Peintres et tourneurs en 1807. — Ommeganck à Spa. — L'incendie de 1807. — Statistique de 1814. — Introduction de la lithographie. — Les artistes qui s'y livrent. — Statistique de 1825. — Joseph Body, Deroy, Mathieu Nissen. — Joseph Servais. — Georges Sand, peintre de boîtes. — Marie-Thérèse Servais. — G. Wilkin. — L'industrie en 1835 et 1840. — Les rafles ou loteries. — Les sujets traités. — Disparition des ébénistes. — Peintres en 1847. — Création de l'académie de peinture. — Exposition de 1851. — Caractère de la décoration. — Le sculpteur Brodure. — Statistique de 1817 et de 1871. — Tentative d'introduire la peinture sur porcelaine et la poterie d'art. — Le déclin de l'industrie spadoise.

La Révolution, qui porta un coup particulièrement funeste à notre bourg, en détournant du pays les étrangers dont il vivait, anéantit en même temps le commerce des objets de frivolité.

Aussi beaucoup de peintres durent aller chercher du travail au dehors, ou renoncer à leur état pour en choisir un plus rémunérateur (1). Et, parmi ceux qui n'avaient pas déserté leurs foyers, plusieurs entrèrent dans la vie politique en attendant, sans doute, des temps meilleurs (2).

Particularité curieuse à noter: en ces temps troublés, on voit à côté de nos peintres, des émigrés français mettre à profit, leur talent de simple amateur en l'appliquant aux boîtes de Spa. Et cela afin de se procurer des moyens d'exis-

(1) Un sieur Léonard Leloup, peintre de profession, adressait, en date du 30 septembre 1794, une supplique à l'administration des Pays réunis de Franchimont, Stavelot et Logne, à l'effet d'obtenir une place de commis copiste, «ou pour être employé d'une manière quelconque.»

(2) On trouve ainsi les noms de Jean Lohet et de Henri Fassin, peintres, parmi ceux des citoyens qui obtinrent des suffrages à l'assemblée du 4 février 1793, lors de l'élection de l'administration provisoire du pays.

Et, dans la municipalité de Spa nommée par le représentant du peuple Roberjot, le 22 floréal, an III (11 mai 1795), figuraient Lambert-Henri Wilkin, dit le Romaniste, peintre, Nicolas-Louis Talbot et Vendôme fils, ces deux derniers qualifiés assez irrévérencieusement de peintres barbouilleurs.

tence. Un certain Montaigle, de Rouen (1), et un sieur de Moranville (2) s'initièrent en peu de temps aux secrets de la gouache.

Le dernier surtout, doué d'aptitudes exceptionnelles, peignit les fleurs de façon à distancer tous ses rivaux. Au lieu d'user du procédé du pointillé, il employa les teintes plates et les teintes fondues. L'artiste était doublé d'un homme de goût et d'étude; aussi parvint-il à donner aux objets qui sortaient de ses mains, un cachet spécial de distinction. Les Spadois piqués au vif, cherchèrent à l'imiter, mais de Moranville tenait, avec un soin jaloux, son atelier fermé à tous. On pourrait citer de lui, des traits du plus haut comique. Soupçonneux à l'excès, croyant à la

(1) Attestation est donnée par Ambroise Henrard, dit Hurlêt, aubergiste, au citoyen Montaigle, qu'il a demeuré chez lui depuis le mois de janvier 1792 jusqu'en germinal an III, travaillant à la peinture avec lui. La citoyenne Tournay, épouse de Henri-Joseph Duloup, déclare aussi qu'elle donnait de l'ouvrage au susdit Montaigle, de même que la citoyenne Angélique Culot, veuve Raquet. (Archives de Spa.)

(2) Pierre-Nicolas-Louis-Elisabeth Petit de Moranville, écuyer, ancien sous-lieutenant au régiment des Chasseurs de la Bretagne, né à Sedan le 29 mai 1771, épousa Catherine Heyne, d'une famille bourgeoise de Spa.

trahison, il n'exposait aucun de ses fabricats et ne les vendait qu'à des personnes qui lui étaient notoirement connues.

M^{me} de Moranville qui survécut à son mari, inséra dans son testament, écrit en 1832, une disposition qui prouve combien, en effet, le peintre avait dû prémunir sa femme contre toute tentative de la part des imitateurs. Elle y disait : « Je prie mes chères belles-sœurs, après qu'elles » auront pris et emporté tout ce qui leur convien- » dra des ouvrages nombreux de mon pauvre mari, » de faire brûler le reste ; personne au monde ne » doit avoir ce qui a coûté tant de gouttes de sueur » et l'on pourrait dire de sang à mon bien-aimé. » (1)

Mais ces détails nous ont fait anticiper sur les évènements ; et il nous faut revenir en arrière.

Voici, d'après une liste manuscrite, les noms des peintres qui étaient en état d'exercer en 1796.

Leloup, Antoine, 69 ans. * Marin, Jonas, 38 ans.
* Leloup, Jean-François, * Lezaack, Pierre-Simon, 54 ans.
57 ans (2)

(1) M. de Moranville avait laissé deux sœurs, l'aînée Marie-Marguerite-Rose-Sophie, qui épousa le comte Bénigne de la Roche-Poncié ; la cadette, Julie, qui devint la femme de M. Pommier d'Hubsbach.

(2) Les noms des peintres marqués d'un astérisque se retrouvent en 1807-1808.

* Leloup, Léonard, 29 ans.	Tahan, P. F., 33 ans.
Duloup, Jacques, 40 ans.	Tahan, P.
* Duloup, Henri-Joseph, 40 ans.	* Tahan, Charles-Henri,
48 ans.	Tahan, Vincent, son fils,
* Wolff, Jean-Louis, 40 ans.	16 ans. né en 1779 + 18 mai 1829
	Hutsemeckers, Jean.
* Lefin, Jean-Hubert, 22 ans. (1)	Becco, H.
Lefin, Pierre-Antoine, 27 ans.	* Lohet, Jean-Remacle,
25 ans.	* Bruno, Henri.
Henrard, Lambert, 60 ans.	* Fléon, Jean-Henri.
	* Lejeune, Jean-Hubert,
Henrard, André, 54 ans.	61 ans.
Vendôme, Bernard, 57 ans. <i>Ex-capucin.</i>	Gernay, Pierre, 71 ans.
Rousseau, Nicolas, 31 ans.	* Gernay, Thomas-Joseph, 26 ans.
	Misson, Henri, 60 ans.
Dechesne, Henri, 44 ans.	Misson, Henri, son fils,
* Dechesne, Gilles-Antoine, 29 ans.	15 ans.
	* Culot, Jean-Pierre.
Dechesne, Jean-François, 39 ans.	Wilkin, Lambert, dit le Romaniste, 43 ans.
Dagly, Jean, 46 ans. (2)	

Pendant les huit ou dix années qui suivent, il n'est plus question de notre industrie, le silence s'est fait sur elle.

(1) Il épousa X. Wilkin.

(2) Il habitait en 1808 Aix-la-Chapelle.

Ce n'est qu'aux premiers temps de l'Empire que nos peintres reprirent leurs palettes et ils gagnaient à peine de quoi vivre. Leur salaire s'élevait à 1 fr. 25 ou 1 fr. 50 par jour ⁽¹⁾. Ils ne décoraient du reste que de menus objets de mince valeur et, afin d'écouler cette peu coûteuse marchandise, ils devaient se rendre aux foires de Leipzig, de Francfort ou bien en Hollande. Et c'était la plupart du temps à pied qu'ils effectuaient ces longs trajets.

Nombreux sont les peintres spadois inscrits sur les registres aux passeports, durant les années de 1804 à 1810; ils y sont qualifiés de « marchands en toilettes et quincailleries d'ouvrages vernis de Spa » et allaient s'établir hors du pays ou le quittaient même sans esprit de retour. Les uns

⁽¹⁾ Les simples « barbouilleurs », ainsi que les avaient appelés un républicain, gagnaient tout autant quelques années auparavant. Un acte notarié du 30 juin 1786, nous apprend qu'André-Luc Henrard s'engageait à donner de l'ouvrage au sieur Jean Collinet, en sa qualité de peintre, pendant 4 mois, à partir de juillet jusqu'à la Toussaint. Que pour ce, le dit Collinet recevrait 23 sous par jour, à condition qu'il travaillât de 6 heures du matin jusqu'à 7 ou 8 heures du soir. Et s'il travaillait à la chandelle, il devait recevoir un surplus de paiement.

se rendent à Coblenze, à Mayence, à Strasbourg, à Aix-la-Chapelle, à Juliers, à Bruxelles, à Anvers, etc. Les autres se fixent à Paris ou à Versailles.

Et ce ne sont pas seulement les peintres, mais les tourneurs, les vernisseurs qui s'expatrient ⁽¹⁾.

Les peintres et tourneurs en 1807 ⁽²⁾ étaient :

Célerin, Jean-Louis.
Dequinze, Antoine.
Fléon, Pierre.

Midrez, Gérard-Guill.
Marin, Michel.
Marin, Joseph.

⁽¹⁾ Indépendamment des peintres cités, d'autres passeports furent délivrés aux artistes suivants : Tahan, Jean-Gilles; Tahan, Jean-Henri; Lezaack, Lambert; Lezaack, Joseph-Alexandre; Marcotte, Henri-Joseph; Célerin; Lefin, Servais; Lejeune, Jean-François; Lejeune, Joseph-Hubert; Marcotte, Henri-Joseph; Marin, Henri-Philippe; Massardo, Arnold; Vendôme, Henri-Philippe, tous peintres. Et ceux de *Wolff Jean Louis* agé de 20 ans. Tahan, Jean-Pierre; Tahan, Nicolas-Louis; Lemaitre, Pierre; Lemaitre, Charles-Hubert, tous ébénistes. Enfin, de Zeguers; Marin, Henri-Lambert; Xhrouet, Mathieu-Lambert, tourneurs. Ce dernier s'était établi à Paris (1806), ainsi qu'un nommé Hurlet, Etienne-Gérard, peintre (1802).

⁽²⁾ Elle doit se compléter de noms marqués d'un astérisque figurant dans la liste de 1796 déjà donnée.

Henrard, Ambroise.	Nadrin, Jean-Joseph.
Lefin, Louis.	Talbot, Nicolas-Louis.
Leljeune, Joseph-Hubert.	Talbot, Lambert.
Leloup, Henri.	Tahan, Charles-Henri.
Leloup, Simon.	Tahan, Jean-Gilles.
Lezaack, Lambert.	Tahan, Vincent.
Lezaack, Alexis-Joseph.	Vendôme, Hri-Bernard.

ÉBÉNISTES.

Lemaitre, Charles (1).	Talbot, Jean-Louis.
Lemaitre, Jean-Pierre (2).	Talbot, Nicolas.
Renson, Math.-Joseph (3).	Gilson, Jean.

Le célèbre paysagiste Ommeganck, surnommé *le Racine des Moutons*, qui vint à Spa durant l'été de 1808 (4), ne laissa pas que d'avoir une heureuse

(1) On a de cet ébéniste des clavecins portant son nom. M. A. Jamme de St-Hadelin (Nessonvaux), notamment, en possède un sur lequel est inscrit : *Carolus Lemaitre Spadanus fecit.*

(2) Il fabriqua des tables en marqueterie incrustées de cuivre, qui étaient très recherchées.

(3) Il était père de Thomas, cité p. 109.

(4) Le préfet du département annonçait au maire de Spa l'arrivée de l'artiste et, à la date du 6 septembre, il lui écrivait :

« M. Ommeganck, peintre de la ville d'Anvers, m'est particulièrement recommandé par M. le Préfet du département des Deux-Nèthes.

« Cet artiste désire parcourir les environs de votre

influence sur quelques uns de nos peintres, s'il faut en croire Jean-Barthélemy Longrée. L'artiste anversoïse ne leur fut point avare de conseils et poussait la complaisance jusqu'à leur dévoiler maints secrets du métier. Longrée, qui le connut de près, puisqu'il lui servit de guide dans nos environs, avait consigné par écrit des souvenirs où il parlait du séjour de l'éminent artiste (1). Voici ce qu'il en rapporte :

« Ommegang (2) se plaisait dans les environs de Spa, où il a pris nombre d'études pour ses tableaux. Il trouvait surtout admirable le chemin de la Géronstère, depuis l'entrée du bois jusqu'à la fontaine. C'était alors un chemin en pleine forêt, et dont les accotements irréguliers offraient des monticules saillants, de petits ravins couverts

commune pour y prendre des vues. Je vous prie de lui procurer toutes les facilités qui dépendent de vous. Si M. Ommeganck veut se rendre à Malmédy et à Stavelot, vous pourrez sans inconvénient l'annoncer à MM. vos collègues et réclamer d'eux les mêmes facilités. »
MICOU D'UMONS.

(1) Ils ont été recueillis par M. Félix Delhasse, qui a publié ce qui est relatif à Ommeganck dans *l'Echo des Fontaines*, n° du 23 juin 1861.

(2) Ommegangck, Balthazar-Paul, né le 26 décembre 1755, mourut le 26 janvier 1826.

de plantes diverses et surmontés de chênes ou de hêtres. Quand cette bordure capricieuse eut été tailladée par l'administration communale et bien alignée avec de nouvelles plantations, Ommegang étant revenu à Spa, disait : « C'est beau ; mais cependant on a mutilé mon muséum. » Il était, cette fois-là, avec sa fille, qui, comme lui, peignait le paysage.

» Je l'ai souvent accompagné du côté de la Picherotte, où il dessinait les cascates du ravin. Ce qui le charmait en ce lieu, c'était le pont en haut du ruisseau, sur le chemin de la Géronstère à la Sauvenière. L'ouverture de ce pont assez élevé était très large, et on voyait au milieu deux autres voûtes plus petites, par lesquelles viennent se réunir deux ruisseaux différents.

» Ommegang préférait les cascates de la Picherotte au torrent sauvage de la Hoigne, qui lui a cependant fourni plusieurs études. La plus belle partie de la Hoigne étant à environ deux lieues de Spa, il allait coucher sur la paille dans le petit hameau de Hockai, et restait souvent plusieurs jours dans ces parages. Quand ses provisions étaient épuisées, un ancien hussard, qui lui servait de guide et portait sa chaise et ses cartons, revenait à Spa chercher ce qu'il fallait.

» Je l'ai aussi accompagné un jour du côté des bois de Tolifat. Arrivé sur les hauteurs de

Juhenne-Crasse, qui sont extrêmement sauvages, il dit qu'il trouvait cela fort beau, mais il n'y prit aucun dessin. Son talent n'était pas très-porté vers la sauvagerie. En redescendant vers Winamplanche, son admiration fut plus enthousiaste et plus sincère. Nous avions, ce jour-là, un temps nébuleux et plein de caprices. Les arbres, les prairies, les chaumières, se couvraient tour à tour de vives lumières ou d'ombres changeantes. En passant sur le bord d'un petit ravin, nous rencontrâmes une paysanne qui gardait trois vaches et une chèvre. Ommegang me pria de la faire rester en place et de lui donner un *cobourg*, pièce de 14 sous alors répandue dans le pays. Il exécuta de la bergère et du troupeau un dessin très-étudié, qui doit lui avoir servi à peindre un de ses grands tableaux.

» Ce qui contribua à lui faire adopter Spa pour but de ses pérégrinations fréquentes, c'est une aventure qu'il eut près de Huy, sur les rives du Hoyoux. Il allait souvent par-là autrefois et affectionnait ce petit ruisseau qui se jette dans la Meuse. Mais, un jour qu'il dessinait bien tranquillement, abrité du soleil sous un vaste parapluie, un agent de police ou un garde forestier, le prenant pour un espion qui levait les plans du pays, l'arrêta et le conduisit devant le maire de Huy. On était, en

ce temps-là, sous la domination française qui ne badinait guère. Cependant le maire reconnut vite l'erreur du policier et se confondit en excuses à l'égard du brave paysagiste, plus étranger que personne à la politique.

» Il nous contait aussi une autre anecdote qui finit par une sorte de mauvais calembour. Il allait, une fois de Huy à Liège, par la Meuse, et se trouvait assis sur un banc de la barque parmi d'autres passagers qui ne le connaissaient point. Un monsieur, au moment de descendre à une station, s'aperçut qu'il avait oublié ses gants sur la table du bateau et s'écria : « *O mes gants !* » A cette interjection, l'artiste, assez distrait, crut qu'on l'appelait et se fit connaître. Tout le monde alors adressa des témoignages de haute considération au célèbre peintre *Ommegang*. »

L'épouvantable incendie de 1807, qui réduisit en cendres les deux tiers de l'agglomération, marque, — on le sait peut-être, — comme l'une des dates les plus néfastes de notre histoire. Plusieurs fabricants de boîtes, entre autres, y éprouvèrent des pertes considérables. De ce nombre furent André-Pierre Henrard, de Moranville, Sébastien Duter ⁽¹⁾, Jonas Marin et Jean-Louis Wolff.

(1) L'on rapporte que ce Duter fit fortune en portant le secret du vernis de Spa à Paris, où il l'aurait appli-

M. Micoud d'Umons, préfet du département qui, dans cette circonstance, avait montré la plus touchante sollicitude pour les Spadois, se rendit au milieu d'eux le 24 mars 1808. Il y reçut l'accueil le plus chaleureux, et les habitants, comme une marque de leur reconnaissance, lui firent offrir par quatre jeunes filles une toilette en bois de Spa, sur laquelle était représenté l'incendie au moment où il était dans toute son intensité.

Spa comptait à cette époque environ quatre-vingts individus occupés à la manufacture des toilettes ou ouvrages vernis ⁽¹⁾.

Les années qui suivirent furent pénibles entre toutes pour notre petite industrie. Les listes d'étrangers n'accusaient qu'un chiffre dérisoire de visiteurs, et l'on peut dire qu'il y eut stagnation complète dans les affaires ⁽²⁾.

qué aux instruments à cordes : violons, basses, mandolines et guitares, etc. Il revint, en 1804, à Spa, où il se fit bâtir une maison pour y finir ses jours.

(1) Archives de Spa. Registre aux correspondances. Juillet 1808.

(2) Au questionnaire concernant les ressources et la statistique de Spa en 1814 on répondait qu'il y avait trois fabriques en quincaillerie vernie et peinte de Spa ; que le bourg comptait, en fait d'ouvriers :

La saison de 1815 fit exception. La vie sembla renaître et les Spadois purent croire que le changement de régime allait ramener la vogue de leurs eaux et du même coup l'attention sur leurs produits artistiques. Il y eut, en effet, un moment de reprise ; la Hollande et ses colonies ouvrirent à nos ateliers des débouchés lucratifs.

La découverte de la lithographie⁽¹⁾ répandue seulement alors en notre pays — mit entre les mains des artistes de beaux modèles, que leur prix modique (comparé à celui des gravures) rendait accessible à toutes les bourses. Cette invention vulgarisa les œuvres picturales des maîtres, et, en même temps qu'elle donnait par là une

32 artisans, 6 menuisiers, 2 charrons, 3 maréchaux
4 serruriers, 6 maçons, 6 boulangers, 2 tailleurs et 3
cordonniers.

Les peintres principaux étaient : Thomas-Joseph Gernay, Vincent Tahan (qui devint professeur de dessin au pensionnat de Soiron, en 1818), Jean-Hubert Lefin et son fils Charles, Charles-Henri Tahan et François-Charles Tahan, Léonard Leloup, Ambroise Deleau, Thomas-Joseph Marcette, Henri Fléon, Gérard-Guillaume Midrez, Joseph-Hubert Lejeune.

L'on citait enfin Jean Froideville, né en 1787, pour son industrieuse activité en ébénisterie et en fabrique de toilettes.

(a) Il exportait en 1823 (1) Due à Senefelder

impulsion nouvelle à l'industrie du terroir^{*}, elle fournit à quelques-uns de nos dessinateurs un moyen pratique de se faire connaître.

Ainsi, tour à tour se produisirent :

Jean-Louis Wolff, qui donne une série de vues lithographiées par Jobard.

Lemaître qui dessine pour Cloet des vues du Waux-Hall, du château de Montjardin et une vue panoramique de Spa.

J. B. Longrée, qui, collaborant avec Piette, de Malmédy, livre une vue du monument du Pouhon, aussi lithographiée par Jobard.

Enfin, Joseph Body, qui, peu d'années après, composait pour L. Lezaack le frontispice du *Traité des Eaux*, publié par ce médecin (1837).

A partir de cette époque, le genre qui, en peinture, avait fleuri sous le Directoire et l'Empire, a perdu sa vogue ; le pastiche de l'archéologie grecque et romaine, mis à la mode par David, est abandonné. Joseph Vernet, Girodet, Géricault servent de modèles. Ici même, l'encre de Chine et la peinture en camaïeu, ont dès lors disparu. Il n'y a guère que deux ou trois peintres en vue. Ce sont : Jean-Barthélemy Longrée, que nous venons de citer et dont le nom a déjà passé sous notre plume à propos de la visite d'Ommeganck à Spa. Excellent peintre sur boîtes, il ne marqua pas tant par lui-même que par les élèves qu'il

* Le registre de la population de 1833 accuse les noms de 24 individus se livrant à la peinture.

avait formés (1). Il envoya à l'exposition de Harlem, pendant l'été de 1825, deux boîtes, l'une ornée de vues, l'autre de fleurs, qui furent très remarquées (2). L'année suivante, il fut breveté de S. A. M^{me} la duchesse de Berry et de S. A. le duc de Bordeaux.

Vers le même temps, Pierre Gernay avait été l'objet d'une distinction semblable de la part de LL. AA. les princes des Pays-Bas. Artiste habile et consciencieux, ses fleurs, peintes d'après nature, constituaient de petits chefs-d'œuvre (2).

Enfin, Henri-Louis Wolff (1822-1853), fils de Jean-Louis, qui avait appris la gouache auprès de son père. Mais, appelé en Russie à l'âge de 16 ans, il abandonna la peinture des boîtes de Spa, et alla se fixer à Moscou, où bientôt il se fit connaître comme naturaliste et comme dessinateur. Wolff

(1) « Longrée, né le 2 février 1789 et décédé le 18 juillet 1858, avait écrit quantité de notes sur certains artistes spadois, notes que M. Félix Delhasse a recueillies et dont il a mis quelques-unes à profit dans la *Revue universelle des Arts*. » (*Nécrologe liégeois pour 1859*, p. 101.) Les autres ont été utilisées par nous dans le présent travail. Une sœur de Longrée^M avait fait partie de la maison de la duchesse de Berry qu'elle avait suivie dans son exil après la Révolution de 1830.

(2) Né le 25 janvier 1801, décédé le 14 octobre 1858.

(3) André Huberty y envoya également une boîte.

donnait, en cela, les plus belles espérances, lorsqu'il mourut prématurément (1).

Unesort d'indicateur, l'*Almanach du commerce de Liège, Verviers, Huy et Spa*, pour l'an 1827, renseigne un certain nombre de personnes exerçant l'industrie des boîtes, parmi lesquels dix-huit peintres. On y relève, au milieu des noms déjà cités auparavant, ceux de Carrière, Legrand, Michel, Plunus, Lemaître (2), recrues nouvelles de notre art.

Les ébénistes étaient Huberty, Lemaître (3), Lousberg et Wasson.

Vers 1830, Spa avait déjà trouvé dans l'industrie, qui était sa spécialité, une rivale redoutable : Paris.

« Sans doute, la peinture des fleurs était portée chez nous plus haut peut-être qu'en quelque

(1) Voir *Nécrologe liégeois* pour 1854, p. 55, et pour 1855, p. 77.

(2) Il est qualifié de dessinateur-lithographe.

(3) Charles Lemaître, déjà cité dans la liste de l'année 1807, s'adonna principalement à la fabrication des clavecins. Il y a quelques années, M. Jules Helbig me signala l'existence d'un de ces instruments portant l'inscription à la plume : *Carolus Lemaître, Spadanus fecit*. Il appartenait à M. A. Jamme, de St-Hadelin Nessonvaux). Cette note fait double emploi avec celle de la

(page 126).

M. Hanseler

lieu que ce soit. Mais, sous le rapport de l'ébénisterie, notre ville était bien dépassée. Les paysages, les sujets de genre, d'histoire, où Spa excellait autrefois, étaient à cette époque l'objet de critiques dont la plupart furent méritées. »

Vers 1823, Joseph Body, fixé à Bruxelles, y eut pour maître un artiste du plus haut mérite, J. B. Deroy (1822-1825) ⁽¹⁾, grand coloriste et entendant parfaitement les effets et l'harmonie d'une composition. Jamais artiste ne fut plus hardi dans ses conceptions et dans l'exécution. Incendie dans une forêt ou dans un étable, par exemple; convoi immense de bestiaux surpris par un orage, campements ou foires dans un brouillard, etc., tels étaient les sujets difficiles qu'il s'exerçait à traiter. Joignez des aptitudes extraordinaires à une rare facilité de travail, des mœurs douces et simples, tel était Deroy, qui mourut à plus de quatre-vingts ans.

Parmi les élèves qu'il avait formés, on peut

(1) Deroy (Jean-Baptiste), né à Bruxelles, le 29 mars 1759, mort le 7 janvier 1839; peintre d'animaux. Ses principaux tableaux : *un Troupeau de bestiaux*, Gand, 1820; *un Troupeau de moutons et de chèvres avec un berger auprès d'une cabane*, Gand, 1826; *un Courant d'eau, Vue prise à Schaerbeek*, Bruxelles, 1830.

citer Hellemans, Van Assche, Perlau, Voordecker, Leroy, etc.

Joseph Body (1800-1873) fit aussi honneur à l'enseignement d'un tel maître. Excellent dessinateur, il a laissé des portefeuilles d'études, de vues au crayon, de sépias, et de tableautins à l'huile dont les sujets sont pris à Spa ou aux environs. Il avait une connaissance approfondie de la perspective, science alors assez rare chez nos artistes. Sa manière était celle de Koek-Koek, qu'il étudia, du reste, assidûment.

Il s'intéressait vivement aux peintres, ses confrères, il les voyait presque quotidiennement, il leur donnait de précieux conseils, stimulait leur ardeur, et sa propre expérience lui venait en aide, car il avait beaucoup appris en fréquentant le monde artiste ⁽¹⁾.

Joseph Body s'était occupé sérieusement, à Bruxelles, de gouache, peignant principalement des sujets de genre de l'école romantique — alors en plein épanouissement — des fruits, etc. Il venait même d'ouvrir dans la capitale un important magasin d'ouvrages de Spa, lorsque survinrent les premières échauffourées de 1830.

(1) Voir le *Mémorial de Spa*, août 1875. Article de M. Crehay.

Enrôlé dans la garde urbaine, il allait faire le coup de feu, lorsqu'il fut appelé à Spa.

Il avait enseigné à Bruxelles les principes du dessin et de la gouache à quelques jeunes filles de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. Aussi, à son retour à Spa, fut-il sollicité par des parents, de donner des leçons à leurs fils, Spa ne possédant encore aucune école où ils pussent s'initier à l'art. Il eût ainsi pour élèves, Denis Fassotte, Charles Jacques, Paul Reigler, Antoine Fontaine et Mathieu Nisen.

Fontaine, qui s'adonna depuis, au portrait et surtout à l'histoire, obtint à Liège et à Anvers des distinctions méritées. Il professa à son tour à Spa, et dirigea avec dévouement et abnégation, pendant de longues années, l'école de dessin. Il ne fit point de la gouache.

Nisen (1819-1885), le peintre de sujets religieux et portraitiste bien connu, — mort professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Liège — était né à Ster, hameau dépendant de Francorchamps.

« C'est au milieu de cette nature âpre et sauvage des Ardennes, disait un article nécrologique, que s'éveilla son jeune talent, et, avant même de connaître ce que c'était que la peinture et les beaux-arts, il s'occupait, au milieu des champs, à sculpter dans le bois, les animaux qu'il avait sous les yeux. »

Dans une de ses courses vagabondes à travers les fagnes, toujours cherchant à copier, à rendre les sites qu'il affectionnait le plus, J. Body fut surpris un jour par un orage, non loin de Ster. Il trouva un abri chez de braves gens. La bonne femme qui l'accueillit jugea tout d'abord à la nature du petit bagage que portait l'inconnu qu'elle avait devant elle un artiste, et aussitôt de lui dire que son fils, lui aussi, avait le goût de ces « choses-là », qu'il charbonnait les murailles de ses dessins, que, tout en gardant les vaches, il découpait dans le bois, des bons hommes et des bestiaux. Frappé des dispositions naturelles et du talent naissant de l'enfant, le peintre spadois se fit envoyer le pâtre qui, chaque semaine, vint chez lui apprendre à manier le fusain.

Si, en hiver, les chemins étaient impraticables par suite de l'amoncellement des neiges, Nisen emportait un plâtre d'après lequel il faisait des études, de face, de profil, de trois quart (1).

(1) Le plâtre en question — un buste de Laocoon — était considéré comme un objet sacré auquel nulle main étrangère n'aurait osé toucher.

Or, il arriva qu'il tomba par terre et qu'il se brisa en mille pièces. De là grand émoi, de la mère surtout. Comment s'y prendre pour aller faire connaître le

Au bout de deux ans, le jeune homme en sut assez, et, par l'intermédiaire de son maître, alla compléter son instruction sous la direction du sculpteur Herman, puis sous celle du peintre Vieillevoye, à l'Académie liégeoise. Il partit ensuite pour Anvers, où il devint l'élève préféré du savant Van Brée. Rome, la métropole des arts, l'appelait. Désormais la future réputation de Nisen commençait.

Presqu'en même temps que J. Body, un autre Spadois d'adoption, Joseph Servais, plus tard bourgmestre de Spa, s'était aussi adonné à la peinture des boîtes.

J'ignore les raisons qui induisirent Servais à venir se fixer à Spa ; il était né à Liège et fils d'huissier. C'est chez J. B. Longrée que nous le trouvons à apprendre la gouache. Il passait pour un de ses meilleurs élèves.

malheur à leurs protecteurs Body. Ceux-ci s'amuserent beaucoup de l'aventure qui avait pris de si grandes proportions ; ils rassurèrent la mère et le fils Nisen en leur offrant un Laocoon plus beau que le premier. Un pareil « cadeau de cette valeur » ne diminuait en rien le petit budget du ménage de Ster. Il ne nous a pas coûté « un patar » disait M^{me} Nisen. Aussi sa joie éclata en pleurs et en actions de grâces.

Un hasard heureux décida de son avenir. M. le comte d'Ansembourg, en villégiature à Spa, cherchait un maître de dessin pour ses enfants. Le château de son nom, qu'il habitait, était situé dans le Luxembourg. Servais se présenta, il fut accepté (1).

Vivre dans un château, exempt des soucis de la vie, au milieu d'hôtes charmants, largement rémunéré, comblé de soins délicats, que pouvait désirer de plus le nouveau professeur que la famille d'Ansembourg s'était attaché ?

Le comte passait ses hivers à Bruxelles. Servais l'y suivit. Une bonne aubaine lui échut : il eût pour élèves les princesses d'Orange et Marie-Anne, qui apprirent ainsi de lui à peindre la gouache.

Malheureusement, la révolution de septembre 1830 lui fit perdre le bénéfice qu'il avait espéré tirer de sa situation à la Cour. Les princesses retournèrent en Hollande et Servais s'expatria, lui

(1) Servais était loin d'être riche à ce moment là ; il aimait à raconter que son mince bagage tenait dans une hotte que portait au dos un vieux soldat de l'Empire, nommé Wisslet ; l'un et l'autre étaient d'intrépides marcheurs. Ce fut à pied qu'il se rendit à son poste. e/

aussi, mais pour aller planter sa tente à Paris. Grâce à la recommandation du général Lawœstine, gendre de M^{me} de Genlis, il retrouva aux Tuileries d'autres princesses, de sang français, cette fois, les filles du roi Louis-Philippe, auxquelles il donna des leçons de dessin et de peinture. Sa nouvelle position lui ouvrit d'autres portes dans le *high life* parisien, et il gagna pas mal d'argent avec son enseignement.

Sa sœur, qu'il fit venir de Spa, possédait un joli talent de peintre de fleurs, et elle le secondait dans la décoration des boîtes ⁽¹⁾. Un magasin de ces objets, qu'ils ouvrirent, attira la foule ; ce fut un succès de vive curiosité et d'écus sonnants. Cette vie de labeur quotidien, est l'unique et la vraie source de la modeste fortune que laissa après lui le loyal et désintéressé bourgmestre, à qui Spa doit tant pour sa régénération ⁽²⁾.

(1) Elle peignait aussi fort joliment les animaux, moutons et chèvres surtout. On possède ainsi d'elle, des panneautins sur albâtre, qui sont de petits chefs-d'œuvre.

(2) Nous devons tous ces détails sur Servais, comme maints autres sur les peintres spadois, à notre concitoyen et ami vénéré M. Félix Delhasse, le collaborateur obligé et obligeant de tous ceux qui ont à écrire sur Spa.

C'était l'époque où George Sand, ne s'étant point encore révélée comme romancière, s'adonnait pour vivre à la peinture des fleurs sur des boîtes qu'elle allait vendre dix francs la pièce, chez le mercier du voisinage. L'illustre écrivain a raconté cette particularité dans son *Histoire de ma vie* ⁽¹⁾.

« . . . Dans l'hiver de 1831, je vins à Paris avec l'intention d'écrire. . . J'avais essayé de me créer quelque petit métier. . . J'avais essayé de faire des traductions. . . J'avais peint des fleurs et des oiseaux d'ornement en compositions microscopiques sur des tabatières et des étuis *en bois de Spa*. Il s'en trouva de très jolis que le vernisseur admira. lorsqu'à un de mes petits voyages à Paris, je les lui portai. . . ⁽²⁾ Il me demanda si c'était mon état, je répondis que oui, pour voir ce qu'il m'avait à dire. Il me dit qu'il mettrait ces petits objets sur *sa montre* et qu'il les laisserait

(1) Paris, Levy, 1856, T. VIII, p. 196.

(2) « Je crois me rappeler, m'écrivit M. Delhasse, que Servais, alors établi à Paris et tenant son magasin d'objets peints, avait donné de l'ouvrage à George Sand (M^{me} Dudevant) et qu'il en avait conservé quelques-uns, décorés par elle, lors de son retour à Spa en 1834. »

marchander. Au bout de quelques jours, il m'apprit qu'il avait refusé 80 francs de l'étui à cigares : je lui avais dit, à tout hasard, que j'en voulais cent francs, pensant qu'on ne m'en offrirait pas cent sous. . . . »

Et plus loin, revenant sur cela, elle ajoutait :

« . . . Vous êtes un cerveau creux, me disait De Latouche ; je me disais qu'il avait raison et je retournai à Nohant, décidée à faire des boîtes à thé et des *tabatières de Spa* » (1).

Servais avait eu la joie de retrouver à Paris son ancien maître J. B. Longrée. A l'Exposition de l'Industrie, en 1834, il fut le seul admis dans sa catégorie (2). Aussi vit-il ses affaires prospérer de plus en plus. « Je travaille toujours à force, écrivait Servais à un de ses amis, la reine et les princesses m'ont occupé pendant quelque temps. Mes journées sont surtout prises par mes leçons. C'est là le fondement de mes affaires, je n'ai pas l'espoir de faire une grande fortune, mais

(1) T. IX, p. 23. Voir également dans la *Revue de Paris*, 15 mars 1896, un article signé Rocheblave, et le journal *La Presse*, n° du 31 mars 1840. Enfin, l'article intitulé : *George Sand, Lettres inédites*, dans la *Vie Moderne* du 10 juin 1882.

(2) Lettre à Félix Delhasse, 1834.

rien de me mettre à même de revoir et de vivre dans mon pays, que je n'ai pas quitté pour toujours. Voilà mon but et toute mon ambition » (1).

La mort de sa sœur, survenue peu d'années après, l'affecta à ce point qu'il ne pût continuer à vivre à Paris (2). Ayant réussi à céder son magasin, il revint définitivement à Spa (1842).

Servais peignait exclusivement les fleurs qu'il rendait avec beaucoup de fidélité, mais aussi avec une certaine sécheresse. Il imitait volontiers le faire de Van Dael, peintre hollandais, qu'il connut à Paris (3).

Il retrouva à Spa, un excellent ami, Gérard Wilkin, banquier, homme aimable, instruit, généreux et aimant les arts.

Fils du peintre surnommé le Romaniste, il

(1) Lettre à Félix Delhasse, 1835.

(2) Mlle Servais fut enterrée au Père-la-Chaise. Sur sa tombe de marbre blanc se voyaient des fleurs peintes par son frère et cette inscription : *Marie-Thérèse Servais, peintre de fleurs, née à Liège, décédée le 22 novembre 1839, à l'âge de 27 ans.*

(3) Van Dael, Jean-François, peintre de fleurs et de fruits, né à Anvers le 27 mai 1764, mort à Paris le 20 mars 1840.

était donc de bonne race. Dès son enfance, il avait appris le dessin, pour lequel il montrait de grandes dispositions ⁽¹⁾. On l'envoya, jeune encore, à Moscou, où il inspira le goût des arts à Monighetti, devenu plus tard architecte de la Cour et membre de l'Académie.

G. Wilkin, dont la santé s'accommodait mal du climat de la Russie, était revenu à Spa; il consacrait les loisirs que lui laissaient ses affaires à la peinture.

Signe évident de la décadence de nos produits, trois maisons seulement, celles de Pierre Gernay, de Misson et de Lemaître-Fléon, représentaient la fabrication spadoise à l'Exposition de l'industrie nationale qui eût lieu à Bruxelles en 1835.

Le journal *l'Indépendant* ⁽²⁾, citant Lemaître pour ses fleurs, faisait allusion en ces termes à la crise que traversait notre petite industrie : « On

⁽¹⁾ Nous avons vu de lui une gravure signée : G. Wilkin fec., avec cette légende : *La mère patiente*; c'est la reproduction d'une œuvre ancienne avec le même titre et ces indications : J. E. Nilson. M. ac Fra excud. C. Gr. et P. S. C. R. M. Aug. V., qui paraît faire partie d'un recueil, puisqu'elle est cotée n° 39, 2.

⁽²⁾ N° du 9 novembre.

pense bien qu'elle a passé par les mêmes phases que la ville, qu'elle a dû subir les mêmes péripéties, avoir également ses beaux jours et ses jours nébuleux. . . . »

Sans doute, les *saisons* n'étaient point prospères alors — notre petit royaume venait à peine de se constituer — car de tout temps les secousses politiques furent nuisibles aux villes d'eaux.

Pourtant, on évaluait encore, en 1840, le produit annuel des ateliers spadois à 120,000 francs.

Le commerce des boîtes était, à ce moment, bien précaire. On voyait tel marchand qui, pour faire argent de ses bibelots pendant l'été, en mettait chaque semaine quelques-uns en loterie; relançant l'étranger à la source du Pouhon, chez le traiteur, le barbier ou le mercier, pour qu'il prît des billets ⁽¹⁾.

Les objets dont le pauvre hère cherchait ainsi à se débarrasser étaient, le plus souvent, des boîtes, de la forme dite *tombeau*, décorées de peintures d'après Wouwermans, Teniers ou de Dela-roche, etc.

⁽¹⁾ Nous possédons ainsi toute une série curieuse de ces feuilles revêtues des noms de visiteurs marquants, qui prenaient part à ces *raffles*, ainsi qu'on les appelait.

On pouvait encore, en y mettant quelque complaisance, les qualifier d'œuvres artistiques. Mais que dire de la décoration consistant en sujets grotesques et de mauvais goût que — dans notre enfance — nous avons vus aux étalages : Singes affublés — comme l'eussent été ceux exhibés par des saltimbanques — de vestes rouges, coiffés de bérêts ; ils étaient accroupis et, la pipe à la bouche, jouaient aux cartes. Le tout était copié d'après les gravures de Filloeuil ou d'Aveline. Parfois aussi, le peintre irrévérencieux avait représenté le quadrumane se livrant à un besoin naturel, et il avait agrémenté l'œuvre d'une légende empruntée au catéchisme poissard. Le croira-t-on, les tabatières ainsi ornées trouvaient acquéreurs ?

Avant que Vienne, Paris et autres lieux n'eussent inondé de leurs bibelots de fantaisie le marché européen, Spa avait encore un assez grand débit de ses *ouvrages*. Mais le manque de tabletiers, d'ébénistes, réellement artistes, c'est-à-dire novateurs, nuisit considérablement à notre industrie.

Déjà cet état de choses était constaté par un grand journal lors de l'Exposition de l'Industrie à Bruxelles en 1847.

« Si l'industrie des bois de Spa n'est plus aussi » prospère qu'il y a deux siècles, peut-être est-ce

» la faute de ceux qui la pratiquent ? Tandis que » le goût se modifiait en toute chose, tandis que » les formes de tous les objets d'ameublement et » de fantaisie devenaient de plus en plus provo- » quantes, afin de forcer en quelque sorte la main » aux acheteurs, les bois de Spa semblaient se » complaire dans leur immuabilité. Les fabricants » avaient des traditions desquelles ils ne voulaient » pas se départir. Les peintres ne sont pas deve- » nus moins habiles ; il s'en trouve certes de » médiocres dans le nombre ; mais quelques uns » d'entre eux décorent avec goût, et l'on peut » dire avec talent, le bois qu'on leur confie. C'est » dans la préparation du bois, c'est dans la forme » des meubles qu'il y a progrès à faire. »

La lacune signalée par le journaliste de 1847 s'est accentuée depuis. Et l'on peut dire que, quarante ans après, la disparition de l'ouvrier ébéniste était à peu près complète. Le procédé mécanique l'avait tué⁽¹⁾.

Si la fabrication des articles de Spa n'était plus ce qu'elle avait été un siècle auparavant, il

(1) Pour ne citer qu'un fait, l'éventail dont chaque lame fabriquée à la main exigeait tout un travail, fut produit à la machine, instantanément, et à un prix de bon marché invraisemblable.

s'en fallait pourtant que la ville manquât alors de peintres doués de mérite. Et comme pour obéir à une vieille tradition, l'on voit deux ou trois membres d'une même famille s'adonner à l'art de la gouache et y faire, chacun, montre de talent dans leur spécialité.

L'on eût ainsi les Misson, frères et neveu, Émile, Louis et Aristide ⁽¹⁾; les trois frères Henrard, Joseph, Hubert et Georges ⁽²⁾; les deux frères Jehin, Henri et Jules; Renson, Thomas et Victor. Gérard-Jonas Crehay ⁽³⁾, Hubert Hanse, Doneux, Lagarde, Jonas Marin, Henri Deprez, Paul Reigler, qui les avaient devancés; Luc Marcette, Krins, Renner père, Debrus, qui les suivirent, concouraient à maintenir la réputation de Spa au dehors.

(1) Tous trois étaient dessinateurs exercés et avaient fait une série de vues aux deux crayons de l'intérieur de la grotte de Remouchamps, destinées probablement à illustrer une description de cette grotte.

(2) Ils obtinrent tous des distinctions à l'Exposition universelle de 1855.

(3) Crehay, qui fut professeur de dessin pendant de longues années à l'école moyenne de la ville, avait débuté dans la peinture des boîtes, qu'il pratiqua dans sa jeunesse avec sa sœur Gérardine.

En 1847, eut lieu la création d'une Académie ou plutôt d'une école de peinture. On se flattait de l'espoir qu'elle infuserait un peu de sang nouveau dans ce corps débilité et anémié qu'était celui des peintres du terroir.

Delvaux, qui en était le directeur, excita chez nombre d'artistes que nous avons nommés, un beau zèle, sans doute; et même, sous son impulsion, toute une jeune génération d'artistes s'appliquèrent et s'évertuèrent à réussir. Malheureusement, le maître tenait en médiocre estime la gouache; il méconnut le but de la fondation de l'école, qui était de propager et d'améliorer ce genre de peintures ⁽¹⁾.

L'ambition de faire du grand art détermina bon nombre d'entre eux à abandonner la gouache pour la peinture à l'huile. C'était, hasardons-nous à le dire, lâcher la proie pour l'ombre. S'ils peignirent encore des boîtes, ce fut par nécessité et parce que ces petits meubles étaient d'un débit plus immédiat et moins aléatoire que des toiles.

L'Exposition universelle de Londres de 1851 offrait aux fabricants spadois, une occasion précieuse de faire connaître leurs produits. Ouvriers

(1) Rapport sur l'Administration de la Commune. Année 1887-1888, p. 22.

Delvaux était élève de l'école de Verhaeghe.

ébénistes et peintres rivalisèrent d'efforts et envoyèrent un contingent remarquable (1).

Celle de 1855 leur valut aussi des succès. Le choix des sujets, la fraîcheur du coloris, l'éclat du vernis, l'élégance apportée à la construction de ces petits meubles, les firent beaucoup apprécier.

Un facteur de pianos du nom de Jastrezbski avait envoyé à cette Exposition un de ses instruments dont la caisse était toute en bois de Spa. Il est fâcheux que, poussant l'idée jusqu'au bout, il ne l'eût pas fait orner de peintures. Il eut pu suggéré à d'autres l'idée de l'imiter et fournir par là aux gouacheurs spadois une nouvelle source de profits (2).

Essayons de caractériser la décoration qui s'appliquait alors aux fabricats de Spa.

On notait dans les sujets de genre beaucoup de rondes de villages et de scènes de cabarets. Un ménétrier jouait de la musette, monté sur un tonneau, faisant danser des couples de paysans.

(1) Les exposants étaient Jehin-Turin, Bruno, Misson, Marin, la veuve Massardo.

(2) En 1896, nous avons vu à Paris, à l'Exposition permanente du Palais de l'Industrie, des pianos ornés de peintures, genre vernis Martin, imités de ce qui se faisait sous Louis XV.

Ailleurs, c'étaient des groupes d'individus assis autour de tables, jouant aux cartes, avec des brocs de bière ou de vin devant eux; copies de Teniers, et de Van Ostade.

On voyait aussi fréquemment des scènes de chasse; chasseurs guêtrés, la casquette de velours sur la tête, le carnier rebondi, et deux ou trois chiens quêtant dans les haies.

Il y avait encore à la plupart des étalages, des bergers et des bergères d'opéra-comique, celles-ci, enrubannées, décolletées, assises au coin d'un bois, ou sur un tertre et se mirant les yeux dans les yeux.

C'était aussi faux que banal.

Quelquefois aussi l'artiste avait donné une copie d'Eugène Delacroix, de Léopold Robert, d'Ary Scheffer, prise dans *Le Magasin pittoresque*, et que nécessairement il avait colorisée d'imagination.

Disons à sa louange que, lorsqu'il s'agissait de fleurs, il était original, c'est-à-dire qu'il inventait lui-même son bouquet et que, de même, fruits ou insectes étaient faits d'après nature.

La diversité des objets aussi était grande. Boîtes, buvards, éventails, corbeilles, presse-papiers, broches, boucles d'oreilles, épingles de cravates, etc., suscitaient chez l'acheteur l'embarras du choix.

En 1862, Mathieu Brodure imagina de combiner la sculpture sur bois avec la gouache. Il parvint, par ce moyen, à produire de petits ouvrages très gracieux et complètement originaux, auxquels il ne manquait vraiment que d'être lancés, c'est à dire recommandés par la presse pour qu'on se les disputât ⁽¹⁾.

L'idée était heureuse, neuve. Brodure méritait d'être encouragé, soutenu. Il n'en fut rien.

En 1865, on tenta l'exportation et on réussit. Quelques maisons, et entre autre la firme Renner, se créa d'excellents débouchés à l'étranger. L'initiative prise par cet intelligent fabricant provoqua des imitateurs.

Notre petite industrie occupait en 1867, environ 130 ouvriers des deux sexes.

Le chiffre d'affaires, qui dix ans auparavant avait été de 100,000 francs, était monté, à cette date, à 150,000 francs. Les fabricants étaient au nombre d'une quinzaine ⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Le Spadois*, journal hebdomadaire, 1^{er} août 1869.

⁽²⁾ C'étaient MM. Collin, Debrus, la veuve Doneux, Henrard Georges, Henrard Joseph, Istace, Jehin, Krins, Leclair, Legros, Leroy, M^{lle} Lousberg, Marin, Morray, Reigler et Renner.

« Depuis dix ans, écrivait un journaliste, en 1871, les peintres d'objets en platane ont fait beaucoup de progrès. Les naïves et souvent grotesques enluminures ont disparu de presque toutes les vitrines. De véritables artistes d'ailleurs se sont courageusement mis au service de l'industrie locale. Aussi, certaines boîtes sont-elles illustrées de très jolis paysages ou de bouquets de fleurs très délicatement touchés. Mais le grand nombre de jeunes artistes se contentent de copier des sujets populaires. »

Les gravures anglaises surtout, et principalement les Landseer, étaient mis à contribution. Certains groupes de chiens et de chats, éternellement reproduits, ne cessaient de s'étaler aux regards du passant.

Il y avait une certaine *chasse aux rats* qui avait dû être peinte des centaines de fois, et dont la répétition était devenue une obsession. Un rat disparaissant dans un trou du plancher ne laissait plus apercevoir que sa queue. Deux bull-terriers couplés par une chaîne s'élançaient pour l'atteindre. Mais un malencontreux poteau s'étant trouvé sur leur chemin, les avait arrêtés net; l'un ayant pris à droite, et l'autre à gauche de l'obstacle. Je me rappelle aussi, un groupe de chats blancs aux yeux bleus, grimpés sur des branches de lilas en

fleurs, qui, par sa fréquence, avait le don d'horripiler les passants.

Le reproche de manque d'originalité qu'on adressait aux peintres, en général, était, il faut bien l'avouer, justifié.

Au lieu de copier les estampes des maîtres hollandais du XVIII^e siècle et les gravures anglaises et françaises modernes, une tentative, aussi timide fut-elle, de retracer la physionomie des Ardennais et des Ardennaises qu'ils avaient sous les yeux, eut été accueillie avec infiniment plus de faveur.

Une crise lente, qui s'est peu à peu accentuée, commença à peser sur notre industrie à partir de 1870.

Afin d'en corriger les effets, on tenta, en 1872, d'allier la peinture sur porcelaine à l'ébénisterie. Il s'agissait de sertir dans les flancs et le couvercle de nos boîtes, des plaques de porcelaine peintes. Un prix de 300 francs fut alloué à la boîte la plus artistique qui serait produite en ce genre.

Victor Renson, collaborant avec M^{lle} Noémi Henrard, l'obtint. Malheureusement, là se borna tout l'effort.

Un nouveau cri d'alarme était jeté par les fabricants quinze ans plus tard. L'un d'eux réclamait « des cours utiles et pratiques qui pussent rendre

» service aux ouvriers vivant du travail des bois de Spa. » (1)

Un des griefs qu'on faisait à nos *ouvrages de Spa*, était le vernis qui se gerçait facilement. Des fabricants ne l'appliquèrent plus que très légèrement. — Il y avait loin des neuf à dix couches qui, traditionnellement, étaient superposées sur la peinture. — D'autres supprimèrent radicalement cet enduit protecteur pour se borner au polissage.

La tentative fut passagère.

Michel Body

En ces mêmes années (1887-1888) on essaya d'introduire à Spa la céramique artistique. Elle fut mal accueillie par quelques peintres-vernis-seurs qui voyaient dans ces poteries et ces barbotines une concurrence à leurs produits. L'un d'eux ne pouvant nier le déclin de l'industrie des boîtes, attribuait le mal à ce fait que « la main-d'œuvre était introuvable. »

Écoutez ces tristes constatations.

Les statistiques des dernières années accusaient cette décroissance :

De quinze maisons qui, en 1878, se livraient à la vente des boîtes, il n'y en avait plus que huit,

(1) Journal *L'Avenir de Spa*, n^o du 11 septembre 1887.

en 1888, soit une diminution de plus de moitié en dix ans.

De 1888 à 1898, la moitié encore a disparu ; c'est-à-dire que des huit négociants qui restaient, quatre d'entre eux ont cessé leurs affaires.

Naguère, Bruxelles possédait deux magasins de nos produits. Ostende en avait également un. A Paris enfin, il en existait aussi un (1). Tous ont fermé.

Ce n'est donc point, hélas ! sans raison, que nous avons dit au début de cette esquisse que l'industrie spadoise se mourait.

Et vraisemblablement le XX^e siècle ne s'ouvrira pas sans qu'on soit obligé de dire qu'elle n'est plus qu'une douce réminiscence.

Lors de l'Exposition du Cinquantenaire ⁽²⁾ qui se fit à Bruxelles en 1880, nous organisâmes dans le pavillon de la ville de Spa une exposition rétrospective de notre industrie des boîtes. Et avec l'aide de quelques personnes amies qui consentirent à se dessaisir momentanément des objets de l'espèce

1) Au boulevard Malesherbes.

(2) Voir l'article que j'ai donné dans le *Journal de Spa*, n^o Du 25 août 1880 sur cette exposition de boîtes.

qu'elles possédaient, nous parvinmes à rassembler au delà de cent spécimens de ces *jolités* appartenant aux différentes époques.

Cette collection excita un vif intérêt, car la plupart de nos concitoyens ignoraient que les fabricats sortis des ateliers spadois offrissent et cette diversité et cette importance.

Il est fâcheux qu'à ce moment, l'on n'ait point tenté d'acquérir ces coffrets, ces boîtes, ces toilettes, pour en former une collection publique.

Ce projet, dès longtemps conçu par nous, a été mis à exécution (1896) ; et la création du petit Musée d'art spadois est aujourd'hui chose accomplie. Espérons que les administrations communales en favoriseront le développement. Toutes les villes quelque peu soucieuses de leur passé ont pris à cœur de faire revivre aux yeux des générations actuelles ce qu'il a de glorieux ou tout simplement de curieux.

Elles ne feront, au surplus, en cela qu'imiter des amateurs étrangers à notre ville même, qui, depuis plusieurs années déjà, — avec un discernement et un zèle dont on ne pourrait trop les louer, — ont rassemblé de ces boîtes anciennes.

L'un de ces collectionneurs, M. Jean Charlier, de Theux, ne s'est pas fait scrupule de joindre aux multiples objets d'art dont sont garnies ses

vitrines, toute une série curieuse des fabricats anciens de Spa.

On peut voir ainsi chez lui, d'intéressantes imitations de nos laques Louis XIV et Louis XV, en assez bon état de conservation; de même qu'un coffret, genre rocaille, doré et polychromé, des plus remarquable, provenant — à ce que l'on croit — de la famille Le Loup; et enfin de superbes étuis en vernis Martin, décorés d'amours et enjolivés de devises, qui constituent de vraies pièces de choix.

Nelson-Louis
Mobilier ancien peint en Paris
Vingt six hommes photographes en 1849



Lamorinière Yvon Jean Frédéric 1828 -
1841, paysages vingt peintures à Spa
Tschanner

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I.

Origine de notre industrie. — Les premiers objets fabriqués. — Ils sont qualifiés: *Ouvrages de Spa*. — Les premiers ouvriers. — Jolités de Spa. — Les objets de parure féminine, en crin. — Connaissances techniques des peintres. — Les toiletteurs. — Les Dagly. — Nature des objets dans la dernière moitié du XVII^e siècle. — L'art de l'incrustation dans le petit mobilier spadois. — Imitation des laques de Chine. — Application du vernis aux fabricats (1689). — Ce qu'ils sont. — Orangettes et cadrans des buveurs d'eau. — Commerce des jolités à Aix-la-Chapelle. — Les devises et rébus. . . . 7

Chapitre II.

Sources auxquelles puisaient les artistes spadois. — Le métier des bordonniers. — Un procès entre apprenti et patron. — Gérard Dagly attaché au roi de Prusse ; ses inventions, son vernis, date de sa mort. — Les Dagly. — Les peintres et dessinateurs de 1700 à 1750. — Mathieu Xhrouet, Renier Roidekin, de Beaurieux. — Les encres de Chine, les divers fabricats (1700 à 1735). — Les tourneurs. — Pierre-le-Grand à Spa. — Une commande du Czar. 37

Chapitre III.

Etat de l'industrie pendant les premières années du XVIII^e siècle. — Les livres *Les Amusemens de Spa* et ceux d'*Aix-la-Chapelle*. — La fabrication des objets. — Procédés des peintres. — Le vernis, sa composition. — Le séchage à l'étuve. — Une citation des *Délices du Pays de Liège*. — La messe de Saint-Luc. — Dessinateurs spadois. — Remacle et Antoine Leloup. — Les Xhrouet. — Lambert Xhrouet, célèbre tourneur. — La prospérité de Spa au milieu du XVIII^e siècle. — La variété dans la décoration. — La multiplicité des objets fabriqués . . . 59

Chapitre IV.

Les *toilettiers*. — Jean Gernay, son séjour à Paris, genre qu'il cultiva. — Les toilettes. — Thomas et Pierre Gernay. —

La famille des Tahan. — Les Lefin. — Les Duloup. — Les Leloup et les Wolff. — Les Wilkin. — Le romaniste. — H. Fléon, J. Lohet, L. Lecomte. — Un projet de fabrication de céramique (1802). — Les Brixhe. — Thomas Renson, Nadrin. — Le chevalier de Fassin. — Influence qu'il eût sur les peintres. — Genre et nature des objets. — Les boutons d'habits. 91

Chapitre V.

La révolution met en péril l'industrie spadoise. — L'émigré de Moranville. — Les peintres en 1796. — Taux des salaires. — Les débouchés de la fabrication en 1804. — Peintres et tourneurs en 1807. — Ommeganck à Spa. — L'incendie de 1807. — Statistique de 1814. — Introduction de la lithographie. — Les artistes qui s'y livrent. — Statistique de 1825. — Joseph Body, Deroy, Mathieu Nissen. — Joseph Servais. — Georges Sand, peintre de boîtes. — Marie-Thérèse Servais. — G. Wilkin. — L'industrie en 1835 et 1840. — Les rafles ou loteries. — Les sujets traités. — Disparition des ébénistes. — Peintres en 1847. — Création de l'académie de peinture. — Exposition de 1851. — Caractère de la décoration. — Le sculpteur Brodure. — Statistique de 1867 et de 1871. — Tentative d'introduire la peinture sur porcelaine et la poterie d'art. — Le déclin de l'industrie spadoise. 119



Salange à sa mère. 20 juillet 1841, mardi

Maman, ne t'inquiète plus de mes sagesse,
crois-tu mes sentiments. Tu es si bon m'as-tu
ni ardo. envoi des fleurs...

En note.

(Les fleurs roses & violettes) que nous avons retrouvés
dans la lettre de Georges d'And à sa fille, sont peintes
à gouache, de la façon la plus délicate & la
plus fine. Ce sont des bouquets de ce genre qu'elle
peignait sur des boîtes de papier, en 1831, lorsqu'elle
littérature se "rapparaît", par encore, et
qu'elle se réunissait à guère à vivre du tiers
sans flâne de passion que son mari lui allouait.

(Samuel Rocheland, Georges d'And
et sa fille d'après leurs correspondances
inédites) Paris Librairie (1905) p. 101.

(p. 57)

Ton frère fait des ^{très} jolies esquisses pendant qu'il dessine
le point de fleurs et papillons. Toi t'en fais une
petite de fleurs que tu trouves en d'wi dans les
champs. (Lettre G. d'And à sa fille. 18 juillet 1842)

Table des Noms propres



Aix-la-Chapelle, 33, 34, 46,	Bastin, H., 19.
48, 62, 76, 96, 123, 125.	Batiste, H., 115.
Altembrouck, seigneur d',	Bayonne, 99.
110.	Beaurieux, de, 11.
Amsterdam, 93.	id. Charles-Denis, 38,
Andreissens, 49.	44, 45, 46, 51
Anhalt, M ^{me} d', 14.	id. Collin de, 12.
Anne, impératrice, 54.	Becco, 105.
Ansembourg, C ^{te} d', 141.	id. H., 123.
Anthonin, 48.	Recdelièvre, 43.
Anvers, 125, 126, 138.	Berghem, 94, 99, 103.
Aremberg, d', 113, 116.	Berinsenne, 21, 23, 51.
Augsbourg, 78.	id. Aug. de, 23.
Aveline, d', 148.	Berlin, 41.
Baëlen, 23.	Berry, duchesse de, 134.
Baedecker, 54.	Biersart, Louis, 44.
Bareith, margrave de, 82.	Binsberg, 43.
	Birré, de, 110.

Blondel, 48.
 Bodel, Nyenhuis, 45.
 Body, François, 118.
 Body, Joseph, 133, 136.
 Body, Michel, 107.
 Bohy, 74.
 Bonn, 51.
 Bordeaux, 99.
 id. duc de, 134.
 Borgnet, 52.
 Boucher, 94, 102, 115.
 Bovigova, 55.
 Bra, 28
 Brauwer, 109, 105.
 Bréda, 82.
 Bretagne, 121.
 Breughel, Jean, 48.
 Briart, 103.
 Brixhe, 112.
 id. Joseph-Thomas, 108.
 id. Pacqueau, 12.
 id. Vincent, 74, 108.
 Brodure, Guillaume, 15.
 id. Mathieu, 154.
 Bronckart, de, 28.
 Bru, de, 9.
 Bruno, 123, 152.
 Bruxelles, 82, 93, 106, 125,
 136, 137, 158.
 Carrière, 135.
 Catherine II, impératrice,
 54, 83.
 Caylus, comte de, 66, 67.
 Célerin, 125.
 Chardin, 94.
 Champeaux, de, 12, 41.
 Charles, 20
 Charlier, Jean, 159.
 Chasteler, baron de, 15.
 Chaudfontaine, 46, 75.
 Chavagnac, de, 16.
 Chevron, 76.
 Chockier, 76.
 Cloet, 133.
 Coblence, 125.
 Cockerill, John, 104.
 Cocquelet, Cornélis, 44, 45.
 Coigny, marquise de, 114.
 Collin, 154.
 id. Franck, 11.
 id. Gilles, 12.
 id. Jehan, 12.
 Collinet, 124.
 Coo, 102.
 Coustou, 38.
 Coypel, 102.
 Coysevox, 38.
 Crehay, Jules, 137.
 id. Gérard-Jonas, 150.
 id. Gérardine, 150.
 Creppe, 76.
 Culot, Angélique, 121.
 id. Jean-Pierre, 123.
 Cumberland, duc de, 82.
 Dagelier, Jehan le, 10, 13.
 Dagly, 12, 27, 60.
 id. Charles, 44, 55.
 id. Collas ou Nicolas,
 43, 49, 67.
 id. Gérard, 12.
 id. id. 39, 40.
 id. id. 21, 25, 50.
 id. id. 40, 41, 42, 44.
 id. Hubert, 12.
 id. id. 1e, 12, 39.
 id. Jacques, 21, 42.
 id. Jean, 67.
 id. Jean, 123.

Dagly, Jean-Gérard, 44, 51.
 id. Jean le, 10, 12, 14,
 21, 23.
 id. Jean, le Jeune, le, 12,
 21.
 id. Lambert, 38, 44.
 Id. Nicolas, 67.
 id. Pierre, 21.
 id. Remacle, le, 16, 43.
 id. veuve, Jean, 44, 49.
 David, 99, 133.
 Debru, 150, 154.
 Dechesne, Auguste, 10.
 id. François, 96, 99,
 103, 108.
 id. Gilles-Antoine, 123.
 id. Henri, 123.
 id. Jean-François, 123.
 Decoo, Catherine, 67.
 Defaaz, Noël, 4, 15.
 id. Quellin, 11.
 Defrance, 103.
 Delacroix, 153.
 Delaroche, 147.
 Deleau, Ambroise, 132.
 Delhasse, Félix, 118, 127, 134,
 142, 143, 144, 145.
 Delporte, 49.
 Delvaux, 151.
 Demmin, Auguste, 80.
 Deprez, Henri, 150.
 Dequinze, Antoine, 125.
 Deroy, 135.
 Des Fontaines, 40.
 Dethier, 107.
 Doneux, 150, 154.
 Dudevant, Mme, 143.
 Du Loup, Henri, 44.
 id. Henry, 73.
 id. Henry, 100.
 De Loup, Henry-Joseph, 74.
 id. Henry-Joseph, 100,
 112, 121, 123.
 id. Jean-Louis, 101.
 id. Jacques, 123.
 Duter, Sébastien, 130.
 Ecosse, 109.
 Faber, 15.
 Faihay, Jean, 38, 39.
 Fassin, le chevalier, 65, 98,
 99, 103, 110, 120.
 Fassotte, Denis, 138.
 Fillœul, 148.
 Fléon, David, 12.
 id. Henri, 103, 132.
 id. Jean-Henri, 123.
 id. Pierre, 125.
 Fontaine, Antoine, 138.
 Fraipont, Collette, 15.
 Francfort, 45, 124.
 Franchimont, 10, 76, 120.
 François 1^{er}, 81, 84.
 Franck, 12.
 id. Collin, 10.
 id. Quellin, 11, 12.
 Francorchamps, 138.
 Froideville, Antoine, 86.
 id. Jean, 132.
 Genlis, Mme de, 142.
 Géricault, 133.
 Gernay, 66.
 id. Barbe, 16.
 id. Jean, 67, 92, 97, 104,
 108.
 id. Pierre, 16, 92.
 id. id. 44.
 id. id. 123, 134, 146.
 id. Thomas, 97, 123.

Gernay, Thomas-Joseph, 132.
 Gillon, Jean, 86.
 Gilson, Jean, 126.
 Girodet, 133.
 Goffin, Mathieu-Joseph, 74.
 Goswyn, Gérard, 48.
 Gonzar, 13.
 Greuze, 94, 115.
 Grimm, 66.
 Gustave III, 84.
 Hallot, 79.
 Hanse, Hubert, 136. 150
 Harlem, 134.
 Heem, Jean-David de, 48.
 Helbig Jules, 77, 135.
 Hellemans, 137.
 Hemricourt, de, 12.
 Henrard, Ambroise, dit Hurlet, 121.
 id. Ambroise, 126.
 id. André, 123, 124.
 id. André-Pierre, 130.
 id. Georges, 150, 154.
 id. Hubert, 150.
 id. Joseph, 150, 154.
 id. Lambert, 123.
 id. Noémi, 150.
 Herman, 140.
 Heyne, Catherine, 121.
 Hockay, 128.
 Hoigné, la, 128.
 Hopa, Henri, 73, 74.
 Hossette, 50.
 Hoyoux, 129.
 Hubert, Marie, 15.
 Huberty, 135.
 Hurlet, 121.
 id. Etienne, 125.
 id. Pierre, 44, 52.
 Hutsemeckers, Jean, 123.
 Huy, 76, 129.
 Isola, d', 15.
 Istace, 154.
 Jacques, Charles, 138.
 Jacquemart Albert, 79.
 Jamme, 126, 135.
 Jaspas, Marie, 17.
 Jastrezbski, 152.
 Jehin, Henri, 150, 152
 id. Jules, 150.
 Jobard, 133.
 Joséphine, impératrice, 96.
 Joyeuse, marquis de, 23.
 Juliers, 106, 125,
 Junius, Joachim, 7.
 Kark, baron de, 49.
 Kingsland, vicomte de, 82.
 Koeck-Koeck, 137,
 König, Conrad-Henri, 55.
 Krins, 150, 154.
 Lagarde, 150.
 Lancrat, 94.
 Landscron, 76.
 Landseer, 155.
 La Reid, 105.
 La Roche Poncié, de, 122.
 La Rousselière, de, 12.
 Latouche, de, 144.
 Lawoestine, 142.
 Leclair, 154.
 Le Comte, Louis, 104, 105,
 108.
 Lefèvre de St-Marc, 40.
 Lefin, Charles, 100, 132.
 id. Jean, 100.
 id. Jean-Hubert, 123, 132.

Lefin, Louis, 100, 126.
 id. Pierre, 100.
 id. Pierre-Antoine, 123.
 id. Servais, 35.
 id. Servais, 100, 123, 125.
 Legrand, 135.
 Legros, 154.
 Leipzig, 124.
 Lejeune, Jean-François, 125,
 id. Jean-Hubert, 123.
 id. Joseph-Hubert, 125,
 126, 132.
 Leloup, 60, 101, 160.
 id. Antoine, dit le Dauphin, 77, 95, 108, 122.
 id. Gabriel, 34.
 id. Henri, 126.
 id. Henri-Joseph, 77.
 id. Jacques-Antoine, 110.
 id. Jean, 78.
 id. Jean-François, 122.
 id. Joseph, 77.
 id. Léonard, 120, 123,
 132.
 id. Pierre, 78.
 id. Remacle, 75.
 id. Simon, 126.
 Lemaitre, 133.
 id. Charles, 126.
 id. Charles-Hubert, 125,
 135.
 id. Jean-Pierre, 126.
 id. Pierre, 110, 125.
 Lemaitre-Fléon, 146.
 Le Maréchal, François, 44.
 Leroy, 101, 137.
 id. 154.
 Lezaack, 100, 105.
 id. Alexis-Joseph, 126.
 id. Gilles, 74, 82.
 Lezaack, Joseph, 76.
 id. Joseph-Alexandre, 125.
 id. Lambert, 125, 126.
 id. Lambert, docteur, 133.
 id. Pierre, 110.
 id. Pierre-Simon, 122.
 Leyde, 45.
 Liège, 41, 46, 76, 99, 103,
 130, 138, 140.
 Limbourg, 49.
 id. J.-Ph. de, 17, 18,
 77, 83.
 id. chev. Ph. de, 113.
 Linden, baron de, 15.
 id. comte Ch. de, 23.
 id. comtesse de, 83.
 id. Mlles de, 9.
 Lismore, comte de, 110.
 Logne, 120.
 Lohet, Jean, 104, 120.
 id. Jean-Remacle, 123.
 id. Remacle, 104.
 Londres, 53, 110.
 Longrée, 18, 104. 133, 134, 140, 144.
 Lorraine, Charles de, 81, 82.
 Louis-Philippe, 82, 142.
 Lousberg, 135, 154.
 Louvigny, de, 25.
 Luxembourg, 141.
 Maestricht, 23.
 Maindroz, François, 44.
 Maire, Christophe, 77.
 Malmédy, 96, 127, 133.
 Marcette, Henri-Joseph, 125.
 id. Luc, 150.
 id. Thomas-Jos., 132.
 Marcotte, Henri-Joseph, 125.

Maréchal, Alexandre, 110.
 Marie-Anne, princesse d'Orange, 141.
 Marin, 152, 154.
 id. Henri, 110.
 id. Henri-Lambert, 125.
 id. Henri-Philippe, 125.
 id. Jonas, 122, 130, 150,
 id. Joseph, 125.
 id. Michel, 125.
 Martin, 41, 92.
 Massardo, Arnold, 125.
 id. la veuve, 152.
 Mayence, 125.
 Meissen, 81.
 Mercy d'Argenteau, cte, 108.
 Michel, 135.
 Micoud d'Umons, 127, 131.
 Midrez, Gérard, 125, 132.
 id. Gérard-Guillaume, 125, 132.
 Mignon, Abraham, 48.
 Misson, 146, 152.
 id. Aristide, 150.
 id. Emile, 150.
 id. Henri, 123.
 id. id., fils, 123.
 id. Louis, 150.
 Monighetti, 146.
 Montaigle, 121.
 Montjardin, 133.
 Moranville, de, 104, 121, 130.
 id. Marie de, 122.
 id. Julie de, 122.
 Morray, 154.
 Moscou, 54, 134, 146.
 Nabholz, 78.
 Nadrin Jean-Joseph, 109, 126.
 Namur, 49.

Nardoff, André, 54.
 Nassau-Ladecq, comte de, 82.
 Nessel, Edmond, 24, 27, 30, 50, 51.
 id. Mme, 50.
 Neufchâteau, 85.
 Nessonvaux, 126.
 Nicot, 112.
 Nilson, J. E., 146.
 Niart, 99.
 Nisen, Mathieu, 138.
 Nivezé, 107.
 Nohant, 114.
 Oberkirch, baronne d', 117.
 Olivier, 45.
 id. Jacques, 13.
 Olonetz, 55.
 Ommeganck, 99, 126, 127.
 Orléans, duc d', 82.
 Ostende, 158.
 Oultremont, comte d', 108.
 Paris, 9, 27, 29, 53, 82, 92, 98, 99, 105, 106, 110, 125, 145, 158.
 Parme, duc de, 47.
 Perigny, de, 96.
 Perlau, 137.
 Péterhoff, 57.
 Petit de Moranville, 121.
 Picherotte, la, 128.
 Pierre-le-Grand, 53, 54, 55, 78.
 Piette, 133.
 Piron, Arnold, 17.
 Plunus, 135.
 Poelnitz, baron de, 54.
 Pommier d'Hubsbach, 122.

Pompadour, Mme de, 79.
 Postdam, 41.
 Pottier, Jean-Martin, 50.
 Presseux, de, 26.
 Prévost, l'abbé, 40.
 Pymont, 76.
 Raquet, ve, 121.
 Regnac, de, 25, 49.
 Reigler, Paul, 138, 150, 154.
 Rener, Jacques, 150, 154.
 Renier, J., 29.
 Renson, Mathieu-Jos., 109, 126,
 id. Thomas, 109, 150.
 id. id. fils, 109.
 id. Victor, 109, 150.
 id. id. 156.
 Richard, Joseph, 110.
 Robert, Léopold, 153.
 Roberjot, 120.
 Rocheblave, 144.
 Roidekin, Renier, 44, 45, 46, 47.
 Rome, 102.
 Rondelet, 15.
 Rouen, 121.
 Rousseau, 82.
 id. Hubert, 21, 23, 25, 29.
 id. Nicolas, 123.
 Ruremonde, 16.
 Ruysch, Rachel, 48.
 Saint-Petersbourg, 53, 57.
 Salm, 76.
 Sand, Georges, 143, 144.
 Sandberg, 111, 115.
 Saumery, 72, 75.
 Saxe, 81.
 Schaffiroff, baron de, 55.
 Scheffer, Ary, 153. *
 Sclassin, 15.
 id. François de, 44.
 Sedan, 121.
 Seghers, Daniel, 48.
 Seraing 104.
 Servais, Joseph, 67, 99, 140, 144.
 id. Marie-Thérèse, 145.
 Sèvres, 79.
 Simeoni, 49.
 Soiron, 132.
 Stavelot, 76, 120, 127.
 Ster, 138.
 Storheaux, Alexandre, 12.
 id. le notaire, 57.
 Strasbourg, 106, 125.
 Tahan, 98, 111.
 id. Charles, 100.
 id. Charles-Henri, 123, 126, 132.
 id. François-Charles, 132.
 id. Jean, 98.
 id. id. 99, 100.
 id. Jean-Gilles, 125, 126.
 id. Jean-Henri, 125.
 id. Jean-Hubert, 98.
 id. Jean-Pierre, 125.
 id. Joseph, 100.
 id. Nicolas, 98.
 id. Nicolas-Louis, 125.
 id. Pierre, 99, 104.
 id. Pierre-Lambert, 98.
 id. P., 123.
 id. P. F., 123.
 id. Vincent, 100, 123, 126, 132.
 Talbot, Ambroise, 86.

- Talbot, Jean-Louis, 126.
id. Jean-Noël, 110.
id. Jean-Toussaint, 44.
id. Lambert, 126.
id. Nicolas-Louis, 120, 125.
Teniers, 38, 115, 116, 147, 153.
Theux, 159.
Theux de Montjardin, de, 46, 75.
Tignée, 49.
Tolifat, 128.
Tournay, 81.
id. l'épouse, 121.
Toussaint, 85.
Trixhe, de, 29.
Tunistene, 76.
Utrecht, 48.
Van Assche, 99, 137.
Van Brée, 140.
Van Dael, 145.
Van Huysum, Jean, 48, 115.
Van Loo, 94.
Van Oesterwicht, 48.
Van Ostade, 153.
Vendome, Bernard, 120, 123, 126.
id. Henri-Philippe, 110, 125.
Vernet, 115, 133.
Versailles, 125.
Verviers, 9.
Viellevoye, 140.
Vienne, 81, 93, 148.
Villenfagne, de, 40.
Vittée, 10.
Voltaire, 83.
Voordecker, 137.
Waldor, 29.
Walrand, 15.
Warfuste, 108.
Wasson, 135.
Waterloo, 115.
Watrin, 28, 69.
Wilkin, 111.
Wilkin, Gérard, 103, 145.
Wilkin, Henry, 102.
id. Lambert-Henry, 102, 120, 123.
id. Mathieu-Lambert, 73.
id. ⁷⁴X., 123. *le Romarète*
Wisselet, 141.
Wolff, 46, 47, 101.
id. Jean-Louis, 102, 123, 130, 133.
id. Henri-Louis, 134.
Xhrouet, 25, 44, 51, 60, 78.
id. Antoine, 85.
id. Gabriel, 44.
id. Godefroid, 73, 74.
id. Joseph, 78.
id. Lambert, 80, 82, 84, 85.
id. Mathieu, 22, 23, 25, 27.
id. id. 44, 45, 46, 48, 50, 79.
id. Mathieu-Lambert, 125.
id. Servais, 78.
Xrowet, 80.
Xzrowet, 79.
Zeguers, 125.